



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

France

LA MARQUISE
DE BRINVILLIERS

RÉCIT DE SES DERNIERS MOMENTS

(MANUSCRIT DU P. PIROT, SON CONFESSEUR)

NOTES ET DOCUMENTS SUR SA VIE ET SON PROCÈS

PAR

G. ROULLIER

TOME PREMIER

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXIII

LA MARQUISE
DE BRINVILLIERS

Comme

X.

LA MARQUISE
DE BRINVILLIERS

C

RÉCIT DE SES DERNIERS MOMENTS

(MANUSCRIT DU P. PIROT, SON CONFESSEUR)

NOTES ET DOCUMENTS SUR SA VIE ET SON PROCÈS

PAR
G. ROULLIER

T
11

TOME PREMIER

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

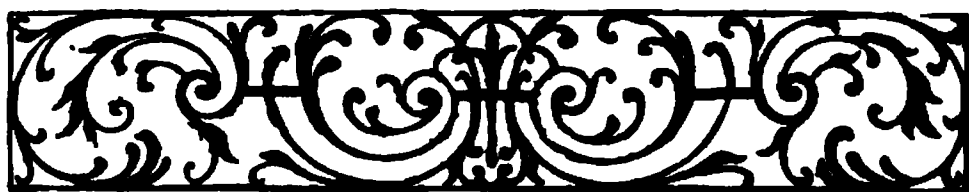
M DCCC LXXXIII

X

996
f

City
P6554M

APR 12 1927



PRÉFACE

3



NOTRE but, en publiant ce livre, a été de divulguer le manuscrit de M. Pirot, membre de la Compagnie de Jésus, docteur de Sorbonne, confesseur de M^{me} de Brinvilliers, et de faire ainsi connaître les derniers instants de cette célèbre empoisonneuse.

« Edme Pirot, dit Michaud dans sa Biographie universelle, écrivit les vingt-quatre dernières heures de la marquise de Brinvilliers ou la relation de sa mort. Ce manuscrit, in-folio de 150 pages, écriture fine, était dans la bibliothèque du collège des Jésuites à Paris : il en est parlé dans la Bibliothèque de Bourgogne. »

C'est cet ouvrage que nous avons été assez heureux pour acquérir à la vente de la bibliothèque de feu

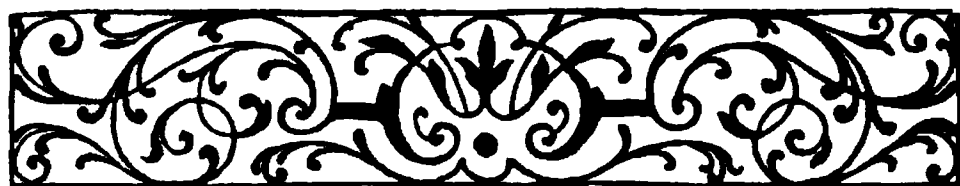
M. Moignon, conseiller à la Cour de cassation, qui le tenait lui-même de M. de Monmerqué. Il n'a jamais été imprimé.

Le temps est venu, nous semble-t-il, de mettre au jour cette curiosité historique et théologique, dont tous les auteurs qui se sont occupés du xvii^e siècle parlent sans l'avoir connue autrement que par la copie qui existe à la Bibliothèque nationale, copie fort défectueuse, et d'une lecture difficile et fatigante par suite de l'absence complète de ponctuation.

En ce qui concerne la vie et le procès de M^{me} de Brinvilliers, nous espérons avoir mis à profit, autant qu'il était en nous, cette recommandation de Michelet, qui cependant ne fait qu'effleurer le sujet : « J'avertis qu'on sait mal cette affaire. Il faut que le lecteur oublie le récit convenu, et qu'avec moi il suive uniquement les pièces juridiques en consultant et comparant les factums imprimés et manuscrits que possède la Bibliothèque. »

G. R.





LA MARQUISE DE BRINVILLIERS



MARIE-MARGUERITE D'AUBRAY, marquise de Brinvilliers¹, était l'aînée des cinq enfants de M. Dreux d'Aubray, lieutenant civil de la ville, prévôté et vicomté de Paris. Elle épousa, en 1651, le marquis de Brinvilliers, fils de M. Gobelin, président en la Chambre des comptes, auquel elle apportait en dot une somme de 200,000 livres. Le marquis de Brinvilliers, qui était *mestre de camp* du régiment de Normandie, possédait de son côté une fortune évaluée à 30,000 livres de rente.

1. Nous laissons à Mme de Brinvilliers les prénoms de Marie-Marguerite, qui lui ont été attribués par tous ses contemporains et par l'arrêt du parlement du 16 juillet 1676, quoiqu'il soit certain qu'elle s'appelât en réalité Marie-Madeleine. C'est elle-même qui le dit à son confesseur : « Je vins au monde le jour de la Magdelaine, et j'en porte le nom. Je fus appelée au baptême Marie-Magdelaine. »

La situation des époux, dès le jour de leur mariage, se trouvait considérable pour une époque où, selon le mot charmant d'un de nos maîtres de la parole, il n'était pas nécessaire pour être millionnaire d'avoir plusieurs millions.

La jeune marquise de Brinvilliers était petite, bien faite, d'un aspect agréable, d'un caractère aimable et enjoué. Elle avait la peau extrêmement blanche, les cheveux châains très longs et très épais, les yeux bleus, la parole vive, nette et ferme. « Afin de satisfaire la curiosité qui veut savoir si une si célèbre criminelle a été partagée des grâces de son sexe, rapporte un de ses contemporains, je dirai que la nature ne les épargna pas à la marquise de Brinvilliers ; ses traits étaient réguliers ; le tour de son visage, qui était rond, était très gracieux. Ce bel extérieur voilait une âme extrêmement noire. Elle avait pourtant cet air serein et tranquille qui annonce la vertu : rien ne prouve mieux que la *métoscopie*, ou la science de la physionomie, est fausse. Ce n'est pas la seule femme vicieuse qui porte sur son front les aimables caractères de la vertu, tandis que quelques femmes pleines de candeur et de probité y ont, ce semble, les empreintes sinistres du vice ; sa taille était médiocre. »

Sans avoir besoin de faire intervenir la *métoscopie*, peut-être trouverons-nous la raison de cet « air serein et tranquille » en recherchant les origines des crimes de la marquise de Brinvilliers, qui nous expliqueront les mobiles de son effroyable perversité. Elle était femme à ne reculer devant rien quand ses passions étaient en jeu, et elle se rendit l'esclave des deux plus

impérieuses : « La source de tous ses crimes, dit Bussy-Rabutin, vient de l'amour, et ensuite de ce que nous autres Latins appelons : *auri sacra fames*. » Elle était inaccessible aux remords, tant que la réussite favorisait ses entreprises ; elle fut enfin, non pas l'auteur principal des empoisonnements de son père et de ses frères, mais la complice et l'instrument obéissant, aveugle, follement soumis d'un misérable qui fut son mauvais génie et l'artisan de sa perte.

Godin, dit de Sainte-Croix, bâtard d'une illustre maison de Gascogne, à ce qu'il prétendait du moins, avait, étant capitaine de cavalerie dans le régiment de Tracy, fait la connaissance, pendant une campagne, du marquis de Brinvilliers. C'était une espèce d'aventurier, on dirait aujourd'hui de chevalier d'industrie, qui couvrait un esprit préparé à tous les crimes sous des dehors séduisants : « Sa physionomie était heureuse et annonçait de l'esprit : il faisait son plaisir du plaisir des autres ; il entra dans un dessein de piété avec autant de joie qu'il acceptait la proposition d'un crime : délicat sur les injures, sensible à l'amour, et dans son amour jaloux jusqu'à la fureur même des personnes sur qui la débauche publique donne des droits qui ne lui étaient pas inconnus : d'une dépense effroyable et qui n'était soutenue d'aucun emploi. » Tel est le portrait que les écrivains du temps nous ont laissé de celui qu'une mort accidentelle devait enlever au bourreau.

D'abord l'ami du mari qui l'introduisit dans sa maison, il devint bientôt l'amant de la femme et sut inspirer à la marquise un amour qui, en peu de temps,

ne connut plus ni réserve ni mesure. Cet amour adultère fut encore encouragé par les dissipations du marquis de Brinvilliers, qui n'avait point su s'attacher sa jeune femme : il dilapidait la fortune commune au point d'obliger cette dernière à se pourvoir en séparation de biens. Elle l'obtint, ce qui lui permit de se soustraire entièrement à la dépendance de son mari et de ne plus mettre de bornes à sa passion pour Sainte-Croix.

Le marquis de Brinvilliers, criblé de dettes, réduit à de très maigres revenus, s'enferma probablement dans la retraite. Il ne fut pas question de lui pendant tout le cours du procès, et lorsque M^{me} de Sévigné dit qu'il sollicitait pour « sa chère moitié », c'est évidemment une erreur de sa part : il était depuis longtemps déjà passé à l'étranger et il n'aurait pu solliciter qu'à distance, car ses créanciers ne lui auraient pas laissé le loisir de le faire en liberté sur le sol de France. Il faut penser pour son honneur que la douleur et la confusion qu'il ressentit d'avoir une telle épouse le déterminèrent à suivre le conseil qu'elle lui donna en marchant au supplice et à ensevelir dans l'oubli un nom désormais flétri.

L'éclat de la liaison des deux amants devint tel que M. d'Aubray, plus soucieux de la réputation de sa fille que M. de Brinvilliers ne l'était de l'honneur de sa femme, ou peut-être mieux en cour, obtint une lettre de cachet à l'aide de laquelle Sainte-Croix, enlevé par des exempts du carrosse où il se trouvait avec la marquise, fut conduit à la Bastille.

Il y resta un an, méditant sa vengeance.

En même temps que lui s'y trouvait enfermé un Italien du nom d'Exili, que l'instruction désigna plus tard comme « grand artiste en poisons », qui avait été chassé d'Italie, où il passait pour avoir fait périr plus de cent cinquante personnes sous le pontificat d'Innocent X, et qui lui donna les notions de sa funeste science. L'aventurier auquel on avait fait les honneurs de la Bastille en sortit empoisonneur, et sa libération ayant coïncidé avec celle d'Exili, il prit chez lui, et garda jusqu'à ce qu'il fût passé maître, ce scélérat dont les talents multiples devaient si bien servir ses desseins.

Il est des passions que l'absence refroidit : il en est d'autres qu'elle exalte. Celle de Sainte-Croix et de la marquise se réveilla, après cette séparation d'un an, plus violente que jamais. L'empire de Sainte-Croix sur sa maîtresse devint absolu. Mais les deux amants, instruits par l'expérience, s'attachèrent à sauver les apparences ; la marquise revit son père et sembla avoir oublié les dissentiments qui s'étaient élevés entre eux.

Sainte-Croix, de son côté, pourvu des armes que lui avait fournies Exili, songeait à sa vengeance, et cette vengeance lui souriait d'autant mieux que sa cupidité devait aussi y trouver son compte. La marquise de Brinvilliers ne vivait plus, ne pensait plus que par lui. Pour un tel homme, faire passer ses sentiments, quelque criminels qu'ils fussent, dans le cœur d'une maîtresse affolée d'amour, n'était qu'un jeu. La mort de M. d'Aubray fut résolue ; et il est bien probable que, sinon dans la pensée de la marquise de Brinvilliers, du moins dans l'esprit de Sainte-Croix, on songea dès ce moment aux moyens de se débarrasser de ses deux fils et de

M^{lle} Thérèse d'Aubray, afin de réunir sur une seule tête l'immense fortune de la famille, que n'aurait sans doute point songé à revendiquer la dernière fille de M. d'Aubray, entrée aux Carmélites sous le nom de sœur Marie de Jésus-Christ.

Le plan une fois conçu, l'exécution en fut concertée de longue main entre Sainte-Croix et sa maîtresse.

Cette dernière se chargea d'expérimenter les poisons que confectionnait Sainte-Croix, et ne recula devant rien pour s'assurer de leur efficacité. La haute situation de sa famille, celle de son mari, sa fortune, devaient la mettre à l'abri du soupçon. Combien de personnes succombèrent à ces lugubres expériences? C'est ce que l'on ne saura jamais. Des pauvres reçurent en aumône des biscuits; des malades de l'Hôtel-Dieu, qu'elle visitait sous prétexte de charité, burent des médicaments préparés de sa main; la plupart en moururent. Sa femme de chambre, Françoise Roussel, fut longtemps malade de groseilles et de jambon qu'elle lui fit manger. « La Brinvilliers, raconte M^{me} de Sévigné, empoisonnait des tourtes de pigeonneaux, dont plusieurs moururent qu'elle n'avait pas dessein de tuer : le chevalier du guet avait été de ces jolis repas et s'en meurt depuis deux ou trois ans. Elle demanda quand elle fut en prison s'il était mort : on lui dit que non. « Il a la « vie bien dure, » dit-elle. M. de La Rochefoucauld dit que « c'est vrai. »

Ces expériences durèrent longtemps : l'impunité semblait acquise aux empoisonneurs. Le moment leur parut venu.

A la fin de février 1666, M. d'Aubray, se trouvant

avec sa fille à sa maison de campagne d'Offémont, reçut de ses mains un bouillon dont l'effet fut si violent, qu'il ressentit après son ingestion des maux d'estomac épouvantables, d'étranges douleurs d'entrailles et des vomissements extraordinaires. Il rentra immédiatement à Paris et y succomba quelques jours après.

Les empoisonneurs avaient accompli la première partie de leur tâche. L'œuvre de mort se poursuivait. Deux fils et une fille restaient. C'est sur le fils aîné, qui avait succédé à la charge de lieutenant civil de son père, et sur son frère cadet, conseiller au parlement, que portèrent les premiers coups. Mais, cette fois, un complice était nécessaire. On le trouva dans la personne d'un nommé Jean Amelin, dit La Chaussée, qui avait été au service de Sainte-Croix et qui s'était formé à son école. La marquise eut le crédit de le faire entrer comme valet de chambre au service du conseiller, qui demeurait avec le lieutenant civil. Cent pistoles lui furent promises pour prix de sa complicité. Il ne perdit pas son temps, et dans un verre d'eau et de vin qu'il présentait à son maître versa du poison. A peine M. d'Aubray y eut-il trempé les lèvres, qu'il s'écria : « Ah ! misérable, que m'as-tu donné ? Je crois que tu veux m'empoisonner ! » Et il passa son verre à son secrétaire, qui, après avoir bu une cuillerée, sentit une vive amertume et une odeur de vitriol. La Chaussée s'excusa en disant qu'un valet avait pris une médecine dans ce verre et en fut quitte pour une réprimande sur sa négligence.

Le coup était manqué. La Chaussée ne se tint pas pour battu. Au commencement d'avril 1670, le lieutenant

civil étant allé en Beauce avec son frère pour passer les fêtes de Pâques dans sa terre de Villequoy, on servit à un dîner de sept personnes une tourte dont ceux qui en mangèrent ressentirent immédiatement les effets. Le lieutenant civil et le conseiller eurent des vomissements. Le 12 avril, ils revinrent de Villequoy à Paris. L'aîné mourut le 17 juin. Le cadet traîna encore trois mois. Les symptômes des derniers jours furent identiques chez les deux frères. Vomissements, dégoût insurmontable pour toute espèce de nourriture, maigreur extrême, soif insatiable : le lit leur était une espèce de supplice, et dès qu'ils l'avaient quitté, ils le redemandaient pour apaiser leurs douleurs. L'autopsie des deux corps fut faite. On trouva l'estomac et le foie comme brûlés et gangrenés. Et cependant les soupçons ne se portaient ni sur Sainte-Croix, ni sur M^{me} de Brinvilliers, ni même sur La Chaussée, auquel le conseiller laissait par testament un legs de cent écus en récompense de ses bons services.

Les coupables allaient pouvoir recueillir le fruit de leurs crimes. Il ne restait plus de toute la famille que M^{lle} d'Aubray. C'est sur elle que leurs derniers coups allaient porter. Ils n'en eurent pas le temps. Le plus criminel, le plus endurci, l'instigateur des empoisonnements, l'auteur principal de tous ces forfaits, Sainte-Croix, allait se dénoncer lui-même.

Il mourut subitement au commencement de juillet 1672. Plus tard, lorsque ses crimes eurent été mis au jour, l'imagination populaire, avide de merveilleux, voulut trouver à cette mort une cause extraordinaire. Elle prétendit qu'un jour Sainte-Croix, préparant un

poison dangereux et portant sur la figure un masque de verre destiné à le préserver de miasmes délétères, ce masque tomba : conséquence naturelle et logique ; il fut étouffé sur-le-champ ! Ce n'est évidemment là qu'une fable dont les écrivains consciencieux ont déjà fait justice et qu'achèvent de réduire au néant les paroles textuelles de M^{me} de Brinvilliers rapportées par M. Pirot. Cette mort subite d'un homme auquel on ne connaissait pas de parents nécessita l'intervention d'un commissaire, qui apposa les scellés dans l'appartement du défunt.

Quand on fit l'inventaire, ce commissaire, dans la déposition qu'il fit en justice, rapporte « qu'à l'ouverture du cabinet de Sainte-Croix, dont la clef fut présentée par un religieux, toutes les parties étant entrées dans ce cabinet avec les officiers, comme on mettait les papiers à part, il fut trouvé un petit rouleau de papiers, lequel ayant été vu avec les autres, il se trouva en écrit dessus ces mots : *Ma confession* ; ce que tous ceux qui étaient présents ne crurent ne devoir être vu ni lu, étant la confession d'un honnête homme, tel que l'on croyait alors Sainte-Croix, n'y ayant contre lui et sa mémoire aucune plainte, ni la moindre chose, et d'un commun consentement de tous ceux qui étaient présents ne s'y étant trouvé aucun empêchement, ni aucun réquisitoire de qui que ce fût, même du substitut de M. le procureur général ! le répondant y consentit comme les autres, et lorsqu'il l'a fait, il a cru le devoir et pouvoir faire, ayant cru que c'était une chose sacrée comme les autres ; la confession fut brûlée. De ce que dessus il en rendit compte à Messieurs de la

cour lorsqu'il fut mandé, et que s'il y eût eu le moindre soupçon contre la vie et la conduite de Sainte-Croix, ou que la confession eût été cachetée, cela ne se serait pas fait. Depuis, la cassette a été ouverte, et on découvrit la vie de Sainte-Croix ».

C'est qu'à la vérité cette cassette dont parle le commissaire allait dévoiler d'étranges choses.

Le premier objet qui frappa les yeux lorsqu'on l'ouvrit, fut une feuille de papier sur laquelle on lut :

« Je supplie très humblement ceux ou celles entre les mains de qui tombera cette cassette, de me faire la grâce de vouloir la rendre en main propre à M^{me} la marquise de Brinvilliers, demeurant rue Neufve-Saint-Paul, attendu que tout ce qu'elle contient la regarde et appartient à elle seule, et que d'ailleurs il n'y a rien d'aucune utilité à personne du monde, son intérêt à part; et en cas qu'elle fut plustost morte que moy, de la brusler, et tout ce qu'il y a dedans, sans rien ouvrir ni innover; et afin qu'on n'en prétende cause d'ignorance, je jure sur le Dieu que j'adore et tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'on n'impose rien qui ne soit véritable; et si d'aventure l'on contrevient à mes intentions toutes justes et raisonnables en ce chef, j'en charge en ce monde et en l'autre leur conscience pour la décharge de la mienne, protestant que c'est ma dernière volonté. — Fait à Paris le 25 may, après-midy, 1672, signé : DE SAINTE-CROIX. »

Et au-dessous : « Pacquet adressé à M. Penautier, qu'il faut rendre. »

Malgré cet appel à la malédiction divine, la justice

qui, de tout temps, est curieuse, voulut savoir ce que contenait cette cassette et voici la description qui fut faite de son contenu :

« S'est trouvé un paquet cacheté de huit cachets marqués de différentes armes sur lequel est écrit : « Papiers pour estre brulez en cas de mort, n'estant « d'aucune conséquence à personne. » Dans ce paquet il s'en est trouvé deux autres où il y avoit du sublimé.

« Item. Un autre paquet cacheté de six cachets de différentes armes sur lequel estoit pareille inscription, dans lequel s'est trouvé d'autre sublimé du poids d'une demye-livre.

« Item. Un autre paquet cacheté de six cachets de plusieurs armes, sur lequel estoit pareille inscription, dans lequel se sont trouvés trois paquets, dans l'un une demye-once de sublimé, deux dans l'autre et un quarteron de vitriol romain, dans le troisième du vitriol calciné préparé.

« Dans la cassette a esté trouvée une grande fiole quarrée d'une chopine d'eau claire, laquelle observée par M. Moreau, médecin, a dit n'en pouvoir dire la qualité, jusqu'à ce que l'épreuve en ait esté faite.

« Item. Une autre fiole d'une demy-septier d'eau claire, et au fond de laquelle il y avoit un sédiment blanchâtre. M. Moreau en a dit la mesme chose que de la précédente.

« Un petit pot de fayance, dans lequel estoient deux ou trois gros d'opium préparé.

« Item. Un papier plié dans lequel il y avoit deux dragmes de sublimé corrosif en poudre.

« Plus une petite boîte dans laquelle s'est trouvé une manière de pierre appelée pierre infernale.

« Plus un papier dans lequel estoit une once d'opium.

« Plus un morceau de régule d'anthimoine pesant trois onces.

« Plus un paquet de poudre sur l'enveloppe duquel est écrit : « Pour arrester la perte du sang des femmes. » Le sieur Moreau a dit que c'estoit la fleur de coin et le bouton du coin séché.

« Item. A esté trouvé un paquet cacheté de six cachets sur lequel est écrit pareilles inscriptions que dessus, dans lequel s'est trouvé vingt-sept morceaux de papier sur chacun desquels est écrit : « Plusieurs secrets curieux. »

« Item. Un autre paquet contenant encore six cachets, sur lequel est écrit pareille inscription que dessus, dans lequel s'est trouvé soixante-quinze livres de sublimé, adressée à divers particuliers. »

La cassette, sur-le-champ remise aux mains de médecins et d'experts, des expériences furent faites sur les poisons qu'elle contenait, et voici le rapport qui fut dressé par l'un d'eux :

« Ce poison artificieux se dérobe aux recherches qu'on en veut faire et il est si déguisé qu'on ne peut le reconnaître, si subtil qu'il trompe l'art et la capacité des médecins. Sur ce poison les expériences sont fausses, les règles fautives, les aphorismes ridicules. Les expériences les plus sûres et les plus commodes se font par les éléments ou sur les animaux.

« Dans l'eau la pesanteur du poison le jette au fond,

elle est supérieure, il obéit, il se précipite, et prend le dessous : l'épreuve du feu n'est pas moins sûre ; il évapore, il dissipe, il consume ce qu'il y a d'innocent et d'impur, il ne laisse qu'une matière âcre et piquante qui seule résiste à son impression.

« Les effets que le poison fait sur les animaux sont encore plus sensibles. Il porte sa malignité dans toutes les parties où il se distribue, et vicie tout ce qu'il touche : il brûle et rôtit d'un feu étranger et violent toutes les entrailles.

« Le poison de Sainte-Croix a passé par toutes ces épreuves, il surmonte l'art et la capacité des médecins, il se joue de toutes les expériences. Ce poison nage sur l'eau, il est supérieur, et fait obéir cet élément ; il se sauve de l'expérience du feu, où il ne laisse qu'une matière douce et innocente : dans les animaux il se cache avec tant d'art et d'adresse, qu'on ne peut le reconnaître. Toutes les parties de l'animal sont saines et vivantes : dans le même temps qu'il y fait couler une source de mort, ce poison artificieux y laisse l'image et les marques de la vie.

« On a fait toutes sortes d'épreuves ; la première en versant quelques gouttes d'une liqueur de l'une des fioles dedans l'huile de tartre et dans l'eau marine. Il ne s'est rien précipité au fond des vaisseaux dans lesquels la liqueur a été versée.

« La seconde expérience s'est faite en mettant la même liqueur dans un vaisseau sablé : on n'a trouvé sur le sable aucune matière âcre à la langue. La troisième épreuve sur un poulet d'Inde, un pigeon, un chien, lesquels étant morts quelque temps après, et le

lendemain étant ouverts, on n'a rien trouvé qu'un peu de sang caillé aux ventricules du cœur.

« Autre épreuve d'une poudre blanche donnée à un chat dans une fressure de mouton : le chat vomit pendant demi-heure, le lendemain on le trouva mort, on l'ouvrit, et l'on ne vit aucune partie altérée par le poison. Une seconde épreuve de la même poudre ayant été faite sur un pigeon, il en mourut quelque temps après ; quand on l'eut ouvert, on ne trouva qu'un peu d'eau rousse dans l'estomac. »

En réalité, les médecins y perdaient leur latin. On les crut sur parole, car, ainsi que le dit un avocat au parlement après avoir pris connaissance de leurs travaux, « il en faut croire les médecins, on leur doit toujours créance contre eux-mêmes, et il faut s'en rapporter à eux quand ils conviennent de leur ignorance. »

On trouva en outre dans la mystérieuse cassette une reconnaissance de 30,000 livres souscrite par la marquise au profit de Sainte-Croix, le 20 juin 1670, c'est-à-dire quelques jours après la mort du lieutenant civil, et plusieurs lettres passionnées écrites par la maîtresse à son amant. « J'ai trouvé à propos, lui mandait-elle dans l'une d'elles, de mettre fin à ma vie ; pour cet effet, j'ai pris ce soir de ce que vous m'avez donné si chèrement ; c'est la recette de Glazer, et vous verrez par là que je vous sacrifie volontiers ma vie. Mais je ne vous promets pas, avant mourir, que je ne vous attende en quelque lieu, pour vous dire le dernier adieu. »

La marquise, aussitôt informée et de la découverte de la cassette et de son contenu, en conçut une peur effroyable. Elle n'oublia rien pour tâcher de la faire dis-

paraître : elle alla même jusqu'à chercher à corrompre le commissaire. Tous ses efforts furent inutiles. Elle perdit la tête, s'enfuit une nuit de Picpus, où elle logeait, et alla chercher un refuge à l'étranger.

La Chaussée, au contraire, voulut faire face au danger et payer d'audace. Il forma opposition aux scellés et prétendit dans l'acte qu'il signifia à ce propos qu'il avait donné en garde au défunt 200 pistoles et 100 écus blancs qui devaient être dans un sac en toile derrière la fenêtre de son cabinet ; que ce sac contenait une reconnaissance qui justifierait que cette somme lui appartenait ; qu'on y trouverait en outre un transport d'une somme de 300 livres qui lui étaient dues par M. le conseiller d'Aubray, ce transport fait au profit de La Serre, et trois quittances de son maître d'apprentissage de 100 livres chacune ; lesquels sommes et papiers il réclamait.

Cette démarche audacieuse pouvait le sauver ; elle le perdit en appelant sur lui l'attention et en éveillant les soupçons. Il fut arrêté. Son procès s'instruisit au Châtelet, conjointement avec celui de la marquise de Brinvilliers. M^{me} Mangot de Villarceau, veuve de M. d'Aubray, lieutenant civil, se porta partie plaignante. Les juges du Châtelet ne trouvant pas de preuves suffisantes ordonnèrent que la question serait appliquée à La Chaussée. C'était son salut pour le cas où il n'aurait rien avoué. Mais M^{me} Mangot de Villarceau interjeta appel de ce jugement et le parlement se trouvant suffisamment éclairé sur la culpabilité de l'accusé rendit, le 4 mars 1673, un arrêt aux termes duquel « La Chaussée, comme atteint et convaincu

d'avoir empoisonné le dernier lieutenant civil et son frère le conseiller, est condamné pour réparation à être rompu vif et à expirer sur la roue, préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir révélation de ses complices ».

Par le même arrêt, la marquise de Brinvilliers était condamnée par contumace à avoir le cou coupé.

En conformité de cet arrêt, La Chaussée fut appliqué à la question. La torture lui arracha des aveux.

« Sainte-Croix lui a dit que la marquise de Brinvilliers lui avait donné des poisons pour empoisonner ses frères.

« Lui-même les a empoisonnés dans de l'eau et des bouillons.

« Il a mis de l'eau roussâtre dans un verre qu'il présenta au lieutenant civil et de l'eau claire dans la tourte qui fut servie à Villequoy.

« Sainte-Croix lui avait promis cent pistoles et devait le garder toujours à son service. Il rendait compte à Sainte-Croix de l'effet produit par les poisons. Sainte-Croix lui en a remis plusieurs fois et lui a dit que la marquise de Brinvilliers ignorait les empoisonnements.

« La marquise ne devait pas ignorer ces crimes, puisqu'elle lui parlait toujours de poisons et qu'elle voulait l'obliger à s'enfuir après les empoisonnements consommés, qu'elle lui avait même donné de l'argent dans ce but.

« Sainte-Croix avait une grande envie d'empoisonner M^{lle} d'Aubray, sœur de la marquise ; il avait voulu lui donner un domestique qui pût commettre ce crime. »

Ces aveux recueillis, l'arrêt du parlement suivit son

cours. Le 24 mars 1673, La Chaussée fut rompu vif et expira sur la roue.

Restait à exécuter l'arrêt en ce qui concernait la marquise de Brinvilliers. L'entreprise semblait difficile. On ignorait au juste où s'était enfuie l'empoisonneuse. Mais différents indices laissèrent supposer qu'après avoir erré en Angleterre et en Allemagne, elle s'était réfugiée à Liège.

L'extradition existait déjà entre les différents États de l'Europe occidentale pour les empoisonneurs et les faux monnayeurs. Desgrais, exempt de la maréchaussée, partit pour Liège, accompagné de plusieurs archers, muni d'une lettre du roi adressée au Conseil des Soixante de cette ville et emportant en outre la procédure instruite contre la marquise. Il remit et la lettre royale et le dossier du parlement au Conseil des Soixante, qui l'autorisa à se saisir de la coupable. Elle s'était retirée dans un couvent et il n'était pas facile de l'enlever de cet asile. Desgrais use de subterfuge, se déguise en abbé, se présente à elle comme un Français que la curiosité attirait auprès de sa personne, puis comme un amant empressé auquel l'austérité d'un couvent ne permettait pas d'exprimer librement ses sentiments, la supplie enfin de lui accorder un rendez-vous. Une promenade est concertée entre eux. A peine ont-ils franchi les portes de la ville que l'abbé se démasque; l'exempt apparaît; les archers s'emparent de la marquise et tandis qu'ils l'entraînent rapidement vers la frontière de France, Desgrais retourne au couvent, dont un ordre du Conseil des Soixante lui ouvrait les portes. A l'aide d'une minutieuse perquisition, il trouve sous le lit de

la marquise un coffret qu'il emporte. C'était la perte de M^{me} de Brinvilliers; il contenait quinze à seize feuillets sur lesquels elle avait écrit ce qu'on appela sa confession et qui renfermaient l'histoire de toute sa vie. Elle s'y reconnaissait coupable non seulement des crimes dont on l'accusait, mais de plusieurs autres qu'on ne soupçonnait pas.

« M^{me} de Brinvilliers, dit M^{me} de Sévigné dans une de ses lettres, nous apprend dans sa confession qu'à sept ans, elle avait cessé d'être fille; qu'elle avait continué sur le même ton; qu'elle avait empoisonné son père, ses frères, un de ses enfants; elle s'empoisonna elle-même pour essayer d'un contre-poison. Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture : c'est une grande sottise; mais qu'elle avait la fièvre chaude quand elle l'avait écrite, que c'était une frénésie, une extravagance qui ne pouvait être lue sérieusement. »

La marquise se sentit perdue si elle arrivait à Paris. Elle écrivit sans succès trois lettres pressantes à un nommé Théria, qui semble avoir été son amant dans ses pérégrinations à l'étranger après sa fuite de Picpus, pour le supplier de l'enlever en route. Il ne les reçut pas, mais n'en vint pas moins à Maëstricht et tenta de corrompre les archers. Il ne put y réussir. Elle voulut se donner la mort en avalant une épingle : Claude Rolla, un des hommes d'escorte, prévint son dessein. A Rocroy, elle trouva M. Palluau, conseiller à la Grand'-Chambre, dépêché par le roi pour interroger l'accusée. M^{me} de Sévigné prétend qu'on l'avait envoyé si loin « pour éviter des révélations compromettantes et parce

que toute la robe était alliée à cette scélérate ». Pour nous qui sommes habitués à plus de respect envers la magistrature, nous pouvons supposer, avec tout autant de vraisemblance, que ce fut pour ne pas laisser à l'empoisonneuse le temps de méditer ses réponses.

Quoi qu'il en soit, arrivée à Paris, elle fut écrouée à la Conciergerie. Dans ses interrogatoires, elle nia tous les faits qui lui étaient reprochés, désavoua les lettres qu'elle avait écrites depuis son arrestation, refusa de reconnaître la cassette de Sainte-Croix qu'on lui représenta, et soutint que si elle avait fait une promesse de 30,000 livres à Sainte-Croix, c'était pour lui permettre de compter au nombre de ses créanciers, qu'elle en avait eu du reste une reconnaissance perdue en chemin.

Pendant tout le temps de sa détention, elle fit preuve d'une complète et étrange liberté d'esprit, qui ne la quitta même point en présence des appareils de la torture et à la vue de l'échafaud, et si dans sa prison elle tenta, dans un moment de désespoir, un bizarre suicide, il semble que ce ne fut que pour redevenir ensuite plus calme, plus maîtresse d'elle-même, plus résignée à son sort.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour restituer aux débats leur véritable physionomie, que d'analyser les mémoires qui furent produits d'un côté par M^e Nivelles, défenseur de l'accusée, de l'autre par M^{me} Mangot de Villarceau, veuve de M. d'Aubray, partie civile au procès.

M^e Nivelles s'efforce, dans son exorde, de prévenir les esprits en faveur de la marquise de Brinvilliers. Sainte-Croix, dit-il, a été le démon qui a excité l'orage et troublé la sérénité de la famille d'Aubray; il s'est pré-

valu de l'empire qu'il avait sur l'esprit du marquis de Brinvilliers pour se rendre nécessaire à la marquise, et, tout en blâmant sa cliente d'avoir mis sa confiance dans ce scélérat, il trouve une excuse à sa conduite dans l'ignorance où elle était de son infamie. C'est par esprit de vengeance que Sainte-Croix, irrité contre la famille d'Aubray, qui l'avait fait mettre à la Bastille, a comploté, d'accord avec La Chaussée son complice, d'empoisonner les deux frères. Mais la marquise a tout ignoré et Sainte-Croix n'avait pas besoin de la faire entrer dans le complot, car il espérait, grâce à l'empire absolu qu'il exerçait sur son esprit, se rendre maître des biens de toute la famille.

M^e Nivelles raconte en quelques mots le crime de La Chaussée, qui a été reconnu pour l'agent des empoisonnements et en vient à la fuite de la marquise, qu'il explique par la nécessité où elle se trouvait de se dérober aux poursuites de ses créanciers.

Il prend enfin corps à corps les accusations formulées contre l'accusée et les deux sortes de preuves, les unes testimoniales, les autres littérales, qu'on lui oppose. Il faut que les preuves soient d'autant plus fortes et plus puissantes, dit-il, *luce meridiana clariores*, que les crimes imputés à l'accusée sont plus énormes et que l'accusation est formulée contre une personne d'une naissance distinguée, dont l'éducation écarte tous les soupçons, car, ainsi que le dit excellemment saint Cyprien, plus les crimes sont grands, plus la preuve doit être claire et plus les témoins doivent être irréprochables. « L'esprit frémit d'horreur, l'âme est cruellement tourmentée lorsqu'elle

consomme un grand crime, » dit saint Ambroise. De là on doit conclure que le travail du cœur et de l'esprit étant encore plus grand dans une personne de naissance, élevée dans la vertu, on ne doit pas présumer que la conscience n'ait enfin triomphé.

Parmi les preuves testimoniales, M^e Nivelles ne trouve que trois témoins qui puissent faire quelque impression. Le sergent Cluet a déposé que la marquise lui avait dit « que son frère l'aîné ne valait rien ; que si elle avait voulu elle l'aurait fait assassiner par deux gentils-hommes sur le chemin d'Orléans lorsqu'il y était intendant ; qu'elle aurait donné cinquante louis pour avoir sa cassette après la mort de Sainte-Croix ; qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour la retirer pendant qu'il vivait ; que si elle l'eût recouvrée, elle aurait ensuite fait égorger Sainte-Croix ». Est-il vraisemblable que la marquise ait tenu ce discours à un homme du néant ? Du reste l'empressement qu'elle manifestait à rentrer en possession de sa cassette ne peut-il s'expliquer par l'extrême besoin qu'elle avait des papiers qu'elle croyait y être renfermés ? Il n'y a donc point lieu de s'arrêter à cette déposition, pas plus qu'à celle des deux autres témoins, Briancour et Edmée Huet, qui, ne déposant pas comme témoins oculaires, ne débitent que des conjectures sur lesquelles on ne peut asseoir aucun jugement certain.

Doit-il s'inquiéter davantage de la preuve que l'on prétend trouver dans la liaison que l'on suppose avoir existé entre Sainte-Croix et la marquise ? En tenant même cette liaison pour vraie, on n'en pourrait rien conclure parce que la marquise, coupable si l'on veut

d'une passion illégitime, serait encore bien éloignée de crimes aussi horribles que ceux qu'on lui impute.

La preuve de l'innocence de la marquise n'éclat-elle pas au contraire dans le testament de mort de La Chaussée, où il déclare tenir de Sainte-Croix que la marquise ignorait les empoisonnements? La Cour doit tenir pour capitale cette confession de la Chaussée, car il est à remarquer que la vérité, tenue captive par les accusés, éclate dans leurs derniers instants, alors qu'ils sont à la veille de subir le jugement redoutable de Dieu. A ce moment, tous les liens de crainte, d'espérance, de respect humain, d'amour de la vie qui enchaînent l'affreuse vérité, viennent se briser, et tous ces motifs humains s'évanouissent comme des ombres à la grande lumière de la Justice divine entre les bras de laquelle les accusés vont tomber.

En ce qui concerne la cassette et le papier qu'elle contenait, où Sainte-Croix déclare qu'elle appartient à la marquise, M^e Nivelles démontre, par la date qui est sur ce papier (25 mai 1670) et par celles des inscriptions des poisons (1672), qu'ils y ont été mis depuis que ce papier a été écrit. Cette cassette renfermant des lettres passionnées de la marquise, Sainte-Croix avait voulu qu'on les brûlât à sa mort : ces lettres, d'ailleurs, où le cœur de la marquise se montre tel qu'il est et s'ouvre tout entier, contiennent-elles la moindre allusion aux empoisonnements dont elle est accusée? N'est-ce point là tout au moins une présomption en sa faveur?

M^e Nivelles en arrive enfin à la confession fatale qui révèle toutes les horreurs de la vie de l'accusée.

Cette confession commence par ces paroles : « Je me confesse à Dieu tout-puissant et à vous, mon père. » Dès lors, la loi inviolable du secret imposée également au confesseur et à tous ceux qui découvrent la confession, qu'elle soit verbale ou écrite, la rend impropre à tous les usages de la vie civile et ne permet pas de s'en servir en justice.

Cette loi inviolable du secret de la confession a été imposée par Jésus-Christ en même temps que le précepte qui commande de révéler ses péchés à un confesseur. Sans cette loi du secret, qui oserait se confesser ? Elle est tellement attachée au précepte, qu'elle en est une condition essentielle. Il est évident que Jésus-Christ, en appelant les pécheurs au tribunal de la pénitence pour exercer sur eux ses miséricordes, n'a pas voulu les exposer à perdre leur honneur et même leur vie par la révélation de certains péchés. Ne s'en-suit-il pas dès lors que cette loi du secret s'applique aux confessions par écrit aussi bien qu'aux confessions verbales, et qu'elle oblige les confesseurs et tous ceux qui peuvent avoir connaissance de la confession, puisque les mêmes motifs du secret tirés du sacrement et de l'obligation de se confesser s'appliquent aux uns et aux autres ? Rien ne nous prouve mieux que cette loi du secret a été imposée par Jésus-Christ lui-même que de voir dans les premiers siècles la loi ecclésiastique ne pas en faire un précepte ; tout le monde savait qu'elle était émanée directement de Jésus-Christ et qu'elle était un accessoire nécessaire de l'obligation de se confesser.

Si l'on compare la confession sacramentelle d'un

accusé avec la confession qu'il fait en justice, on est obligé de reconnaître que la première a été instituée par Dieu pour absoudre nos péchés, tandis que la seconde est établie par la justice des hommes pour les punir : la première est le doux refuge des pécheurs ; la seconde est la confusion des criminels ; l'une est l'organe de leur salut, l'autre l'instrument de leur perte.

Saint Basile a été un des premiers Pères de l'Église qui aient parlé du secret inviolable de la confession. Tous les Pères, tous les conciles qui ont depuis rappelé ce précepte, en ont parlé comme d'une doctrine observée par les premiers fidèles, comme d'un usage pratiqué par les apôtres et ensuite par le reste de l'Église, comme d'une loi dictée par le Saint-Esprit même. Il s'ensuit que l'Église n'a pas prescrit l'inviolabilité de ce secret, mais qu'elle a reçu cette loi d'une puissance qui lui est supérieure et qui ne peut être que celle de Dieu.

• L'auteur du *Traité du secret inviolable de la confession* nous montre la pratique constante de l'Église en cette matière. Le concile général de Latran, à la fin du canon *Omnis utriusque sexus*, s'exprime ainsi : « Un prêtre doit bien prendre garde de faire connaître ou par ses paroles, ou par des signes, ou de telle autre manière que ce puisse être, le péché de son pénitent : s'il a besoin de consulter quelqu'un, il le peut faire sans néanmoins déclarer le nom de la personne. Car nous ordonnons que quiconque osera révéler les péchés qui lui auront été découverts dans le tribunal de la pénitence soit non seulement déposé du sacerdoce,

mais encore étroitement enfermé dans un monastère pour y faire pénitence le reste de ses jours. » Le concile n'établit point la règle; il la suppose établie. De ce que le précepte du secret imposé aux confesseurs est un précepte divin émané immédiatement de Jésus-Christ, il s'ensuit que dans aucun cas le pouvoir ecclésiastique ou séculier ne peut y mettre obstacle et que l'intérêt public lui-même ne peut autoriser à y porter atteinte.

La conséquence de ces principes, c'est que le témoignage du confesseur qui commettrait le crime de révéler la confession d'un accusé ne serait pas recevable en justice parce que cette confession, qui ne doit être révélée qu'à Dieu, ne doit point servir aux hommes, et que ce serait attenter aux droits de Dieu même que de faire usage de cette confession.

Mais le confesseur n'est pas le seul qui soit tenu de garder le secret, parce qu'il n'est pas le seul qui puisse avoir connaissance des crimes révélés dans la confession. La même loi concerne les personnes à qui un confesseur révèle indiscretement ou malicieusement la confession de ses pénitents. C'est à ce secret que sont soumis les interprètes dont pourrait se servir un pénitent pour exposer au prêtre qui n'entendrait pas sa langue les péchés qu'il aurait à lui confesser. C'est la même règle qui doit servir de guide à celui qui écouterait une confession, ou qui verrait un muet se confesser par signes, ou qui trouverait une confession écrite.

La confession écrite, en effet, n'est qu'un interprète, *internuntia confessionis*, auquel on confie le secret de

la confession avant de la révéler au confesseur. C'est en vertu de ce principe qu'avant le pontificat de Clément VIII, alors que les confessions se faisaient par lettres aux confesseurs absents, celui entre les mains duquel ces lettres tombaient par hasard était obligé de garder le secret.

C'est à Dieu principalement et essentiellement que s'adresse la confession et on peut recevoir de lui l'absolution sans l'entremise de ses ministres en les lui confessant soit de vive voix, soit par écrit. Ce n'est que dans notre religion que l'obligation de se confesser au prêtre est indispensable et le prophète-roi ne connaissait pas cette prescription lorsqu'il disait : *Confiteor adversus me injustitiam meam, Domine, et tu remisisti iniquitatem peccati mei.*

La confession est donc un mystère dont la connaissance est réservée uniquement à Dieu : Divulguer la confession, c'est la rendre odieuse, c'est renverser les desseins de Dieu en éloignant du tribunal de la pénitence le pécheur qui en approchait sur la foi de l'obligation de garder le secret. C'est intimider les consciences, les chasser de ce port de salut : c'est en bannir surtout les grands pécheurs ; c'est en écarter ceux que leur faiblesse de mémoire oblige à écrire leur confession ; c'est l'interdire absolument aux sourds et aux muets.

La conséquence de ce grand principe, c'est que tous les moyens qu'on met en œuvre pour parvenir à la confession doivent être couverts du sceau inviolable du silence. Cette règle est si évidente qu'il est inutile de l'appuyer de l'autorité des casuistes. Tous se sont pro-

noncés en ce sens, et il suffira pour édifier la cour de citer Henriquès (*Traité de la pénitence*), Diana (*Traité des questions touchant les sacrements*), Navarre, Dominique Soto, confesseur de Charles V dans ses *Sentences*, et le cardinal Du Perron.

Qu'on ne dise pas que le mémoire de M^{me} de Brinvilliers n'était qu'un projet de confession et non une confession. Il commence par ces mots : *Je me confesse à Dieu et à vous, mon père*. Il est donc bien évident que c'est une véritable confession. Mais quand même ce ne serait qu'un projet, il serait également protégé par le secret, puisque tous les moyens que le pénitent met en œuvre pour parvenir à la confession sont sacrés.

Après avoir cité différents exemples tirés de la vie de saint Thomas, de Joinville, de Santeuil, M^e Nivelles s'écrie : « Que pourraient alléguer les juges qui voudraient se servir d'une confession sacramentelle comme d'une pièce de conviction ? Se retrancheraient-ils derrière leur caractère de juges, eux les dépositaires de la justice qui est une image de celle de Dieu ? Feraient-ils valoir l'intérêt public, auquel, diraient-ils, tout doit céder ? Oseraient-ils mettre ces raisons en balance avec un précepte émané directement de Jésus-Christ, avec l'intérêt du sacrement de la pénitence, avec le salut des âmes des pécheurs ? Ne trouveront-ils pas, au contraire, dans le nom de chrétien qu'ils portent, une lumière pour dissiper tous ces vains nuages, puisque ce nom leur impose la loi de préférer les commandements de Dieu à leur vie, à leur honneur, aux liens du sang et de la chair et même à l'intérêt privé et public ? »

Rodericus Acugna, archevêque de Portugal, dans son

Traité des confessions, rapporte qu'un accusé ayant avec obstination refusé la confession, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, ne négligea rien pour obliger le criminel à se confesser et empêcher la perte de l'âme et du corps tout ensemble. Qu'ayant appris que cette horreur de la confession de la part de l'accusé provenait de ce que sa condamnation n'avait été que la conséquence de la révélation du secret de la confession faite par un confesseur frère de la victime, il obligea les juges à révoquer le jugement et à renvoyer le criminel absous en même temps qu'il punit le confesseur pour sa révélation.

On ne peut tirer argument des confessions publiques en usage dans les premiers siècles de l'Église, car le pénitent avait soin de ne point particulariser ses péchés et de dérober ce qu'il fallait céler. D'ailleurs cette confession publique ne se faisait qu'après un examen secret, car, ainsi que le fait observer très justement saint Léon, tous les péchés ne sont pas de nature à être divulgués.

Est-il nécessaire, dit en terminant M^e Nivelles, de s'arrêter à ce qu'on lui oppose : que sa fuite et sa contumace sont des présomptions de culpabilité ? N'est-il pas notoire qu'elle a fui devant ses créanciers qui avaient fait saisir tous ses biens et obtenu des condamnations contre elle ? N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, les personnes les plus saintes et même des Pères de l'Église, saint Athanase et saint Jean Chrysostome, qui se sont laissé condamner par contumace, craignant plus les calomnies et le pouvoir de leurs ennemis qu'ils n'espéraient en leur innocence ?

Toutes ces raisons convaincantes doivent mettre la confession de M^{me} de Brinvilliers à l'abri de l'examen des juges. Il suffit, du reste, de la lire pour remarquer qu'elle est l'œuvre d'un esprit en délire. L'accusée s'y prétend coupable de crimes qu'elle n'a certainement pas commis. La cour ne peut asseoir son jugement sur de telles preuves.

M^{me} Mangot de Villarceau, veuve de M. d'Aubray, répondit au mémoire de M^e Nivelles.

Animée par sa douleur et par sa tendresse, elle demande le juste sacrifice des coupables aux mânes de son époux dont le sang crie vengeance. Le crime est d'autant plus énorme qu'il est accompagné de circonstances plus odieuses. Les horreurs du forfait médité et réfléchi, sa nature, la personne qui le commet, la tendresse qu'avait pour elle celui à la vie duquel elle attentait, la naissance de l'accusée, son extrême ingratitude, tout concourt à faire envisager son crime sous les couleurs les plus horribles. Comment un pareil monstre a-t-il pu se rencontrer dans la famille d'Aubray ?

Après avoir rappelé l'effroyable contenu de la cassette trouvée chez Sainte-Croix et regretté que la mort ait enlevé cet homme abominable à la justice humaine, M^{me} Mangot de Villarceau établit la certitude de l'empoisonnement de MM. d'Aubray par les autopsies pratiquées en présence du sieur Buchot, médecin, des sieurs Devaux et Dupré, chirurgiens, et de l'apothicaire Gavart.

Les deux premiers témoins qui désignent la coupable sont ses complices, Sainte-Croix et La Chaussée :

Sainte-Croix en ordonnant de remettre la cassette aux mains de M^{me} de Brinvilliers, La Chaussée par son testament de mort.

En ce qui concerne Sainte-Croix, les dépositions faites par Pierre Frater, clerk du commissaire Picard, et par le sergent Cluet, ne laissent point de doute que l'accusée n'ait connu le contenu de la cassette et qu'elle n'ait voulu supprimer les preuves de ses crimes.

Quant à La Chaussée, il a déclaré, il est vrai, que la marquise ignorait les empoisonnements. Mais n'a-t-il pas dit aussi qu'elle les connaissait, qu'elle parlait toujours de poisons, qu'elle lui donna de l'argent pour prendre la fuite? Aimée Huet n'a-t-elle pas déposé, ainsi que la demoiselle Villeray, de la familiarité qui existait entre La Chaussée et l'accusée? Laurent Perrette n'a-t-il pas vu maintes fois M^{me} de Brinvilliers venir chez son maître l'apothicaire Glazer pour y faire composer des poisons?

Toutes ces preuves ne sont-elles pas plus claires que le soleil en plein midi? et en faut-il davantage pour convaincre la coupable? Est-il nécessaire de parler du billet de 30,000 livres, de la fuite inspirée par la crainte de la justice, des efforts de l'accusée pour corrompre les archers, de ses lettres, de la tentative de suicide? Est-il même nécessaire de parler de son interrogatoire où, par mille subtilités tortueuses, elle essaye mais en vain de céler ses crimes?

M^{me} Mangot de Villarceau le rapporte cependant en entier :

« A dit s'estre retirée de France à cause des affaires qu'elle avoit avec sa belle-sœur. A dit que dans sa cas-

sette il y a plusieurs papiers de famille et entre autres sa confession générale qu'elle vouloit faire; lorsqu'elle l'escrivit, elle avoit l'esprit désespéré; ignore ce qu'elle y a mis, ne sachant ce qu'elle faisoit, ayant l'esprit aliéné, se voyant dans des païs étrangers, sans secours de ses parens, réduite à emprunter un écu.

« Interrogée sur le premier article de sa confession, dans quelle maison elle a fait mettre le feu? a dit ne l'avoir point fait, et quand elle l'a escrit qu'elle avoit l'esprit troublé.

« Interrogée sur six autres articles de sa confession? a dit qu'elle ne sçait ce que c'est, et qu'elle ne se souvient point de tout cela.

« Interrogée si elle n'a pas empoisonné son père et ses frères? a dit qu'elle ne sçavoit rien de tout cela.

« Interrogée si elle ne sçavoit pas que sa sœur ne devoit pas vivre longtems à cause qu'elle avoit esté empoisonnée? répond qu'elle le prévoyoit à cause que sa sœur estoit sujette aux mesmes incommoditez qu'elle a encore : qu'elle a perdu la mémoire du tems qu'elle a escrit sa confession : avoue estre sortie de France par le conseil de ses parens.

« Interrogée pourquoy ce conseil luy avoit esté donné par ses parens? a dit que c'estoit à cause de l'affaire de ses frères : avouë avoir veu Sainte-Croix depuis sa sortie de la Bastille.

« Interrogée si Sainte-Croix ne l'a pas persuadée de se défaire de son père? a dit ne s'en souvenir, ne se souvenant aussi si Sainte-Croix luy a donné les poudres ou autres drogues, ny si Sainte-Croix luy a dit qu'il sçavoit le moyen de la rendre riche.

« A elle représenté huit lettres et sommée de déclarer à qui elle les escrivoit ? a dit ne s'en souvenir.

« Interrogée pourquoy elle a fait une promesse de trente mil livres à Sainte-Croix ? a dit qu'elle prétendoit mettre cette somme ès mains de Sainte-Croix pour s'en servir lorsqu'elle en auroit besoin, le croyant assez de ses amis : qu'elle ne vouloit pas que cela parût à cause de ses créanciers ; qu'elle en avoit une indemnité de Sainte-Croix qu'elle a perduë dans son voyage : que son mary ne sçavoit rien de la promesse.

« Interrogée si la promesse a esté faite devant ou après la mort de ses frères ? a dit ne s'en souvenir et que cela ne fait rien à la chose, et depuis elle a dit que Sainte-Croix luy avoit fait prêter ladite somme par un de ses amis et luy a fait faire ladite promesse.

« Avouë avoir esté trois fois chez Glazer pour ses fluxions.

« Interrogée quel intérêt elle a eu de prier Pensautier de luy donner conseil, a dit qu'elle l'a prié que s'il a des amis, qu'il les employe pour elle pour ses affaires.

« Interrogée pourquoy elle l'assure qu'elle fera tout ce qu'il luy conseillera ? a dit ne sçavoir pourquoy : mais qu'en l'estat où elle est elle demanderoit conseil à tout le monde.

« Interrogée pourquoy elle a escrit à Maestrich à Théria d'enlever tout son procez, a dit ne sçavoir ce que c'estoit.

« Interrogée pourquoy en écrivant à Théria elle disoit qu'elle estoit perdue s'il ne s'emparoit du procez ? a dit ne s'en souvenir.

« A dit qu'elle ne s'est pas apperçue que son père se soit trouvé mal en 1666, à son voyage d'Offemont, ny en allant, ny à son retour.

« La cassette de Sainte-Croix a esté représentée? a dit qu'elle ne luy appartient point, et ne la connoist pas.

« Dit n'avoir eu de commerce avec Penautier que pour les 30,000 livres qu'il luy devoit.

« Que son mary et elle ont presté 10,000 escus à Penautier qu'il leur a rendus, depuis lequel remboursement elle n'a eu aucune relation avec luy; que c'est par l'avis de ses parens qu'elle a réclamé sa cassette trouvée chez Sainte-Croix. »

Ne voit-on pas, dit en terminant M^{me} Mangot de Villarceau, que, malgré sa résolution de tout nier, la coupable est confondue par l'image de son crime qui se présente à elle avec toute l'horreur qui l'accompagne? N'aurait-elle pas mieux fait d'avouer toute la vérité?

Après cet interrogatoire si accablant, il était bien inutile au défenseur de l'accusée de traiter la question de savoir si la confession d'un accusé peut servir de preuve contre lui. Mais il n'y aurait pas lieu quand même d'appliquer à l'espèce la loi du secret de la confession. Les canons du concile de Latran n'imposent le secret qu'au confesseur : c'est au pénitent à prendre ses mesures pour ne pas être découvert. D'ailleurs M^e Nivelles n'a-t-il pas déclaré que cette confession était l'œuvre du délire? elle ne mériterait pas dès lors d'être placée sous le sceau du secret. Mais c'est se méprendre que de trouver la démence dans l'aveu des

crimes : c'est dans les crimes eux-mêmes que se rencontre la fureur. Le mémoire de l'accusée apporte donc une pleine et entière conviction et vient s'ajouter à des preuves déjà indubitables. C'est le ciel qui s'est chargé de confondre M^{me} de Brinvilliers. Il n'est pas permis à la cour de négliger l'appui que Dieu prête à la justice.

Le 16 juillet 1676, la cour rendit l'arrêt suivant :

« Veu par la Cour, les Grand'Chambre et Tournelle assemblées, le procez criminel commencé par le prévost de Paris ou son Lieutenant criminel au Chastelet, à la requeste du substitud du Procureur général du Roy, continué à la requeste de dame Marie-Thérèse Mangot de Villarceau, vefve de Messire Antoine d'Aubray, chevalier, comte d'Offemont, seigneur de Villers et autres lieux, conseiller du Roy en ses conseils, maître des requestes ordinaires de son Hôtel, et lieutenant civil de la ville, prévôté et vicomté de Paris, demanderesse et complaignante, ledit substitud joint ; Contre Dame Marie-Marguerite d'Aubray, espouse du sieur marquis de Brinvilliers, Jean Beaupin, valet de chambre, et le nommé La Pierre, absens, et consorts : et encore contre Jean Amelin, dit La Chaussée, garçon baigneur, et auparavant lacquais de Messire d'Aubray, Conseiller en ladite cour, lors prisonnier : et dame Magdelaine Bertrand du Breüil, vefve de Jean-Baptiste de Godin, sieur de Sainte-Croix, cy devant capitaine de cavalerie dans le régiment de Tracy, deffendeurs et accusez.

« Ledit procez jugé en la Chambre Tournelle contre ledit La Chaussée, et par contumace contre ladite dame d'Aubray de Brinvilliers ; et depuis continué en ladite Chambre, à la requeste du Procureur général du Roy

et de ladite dame Mangot, vefve, contre ladite dame d'Aubray de Brinvilliers, prisonnière en la Conciergerie du Palais, accusée, et parachevé d'instruire en vertu d'arrests rendus en la Grand'Chambre et Tournelle assemblées en conséquence du renvoy requis par ladite d'Aubray de Brinvilliers, conclusions du Procureur général du Roy.

« Ouïe et interrogée ladite d'Aubray sur les cas résultans du procez.

« DIT A ESTÉ que la Cour a déclaré et déclare ladite d'Aubray de Brinvilliers deuëment atteinte et convaincuë d'avoir fait empoisonner Maître Dreux d'Aubray, son père , et lesdits Maîtres d'Aubray, l'un Lieutenant civil, et l'autre Conseiller au Parlement, ses deux frères, et attenté à la vie de deffunte Thérèse d'Aubray, sa sœur.

« Et pour la réparation a condamné et condamne ladite d'Aubray de Brinvilliers à faire amande honorable au devant de la principale porte de l'Église de Paris où elle sera menée dans un tombereau nuds pieds, la corde au col, tenant en ses mains une torche ardente du poids de deux livres; et là, estant à genoux, dire et déclarer que méchamment et par vengeance et pour avoir leurs biens, elle a fait empoisonner son père, ses deux frères, et attenté à la vie de deffunte sa sœur, dont elle se repent, en demande pardon à Dieu, au Roy et à la Justice : et ce fait, menée et conduite dans ledit tombereau en la place de Grève de cette ville pour y avoir la teste tranchée sur un échaffaut qui pour cet effet sera dressé en ladite place, son corps bruslé et les cendres jettées au vent; icelle

préalablement appliquée à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir révélation de ses complices.

« La déclare décheüe des successions de sesdits père, frères, et sœur du jour desdits crimes par elle commis, et tous les biens acquis et confisquez à qui il appartiendra, sur iceux et autres non sujets à confiscation préalablement pris la somme de 4,000 livres d'amande envers le Roy, 500 livres pour faire prier Dieu pour le repos des âmes desdits défunts, frères, père, et sœur, en la chapelle de la Conciergerie du Palais : 10,000 livres de réparation envers ladite Mangot, et tous les despens, mesme ceux faits contre ledit Amelin dit La Chaussée.

« Fait en Parlement le 16 juillet 1676. »

Nous laissons ici la parole à M. Pirot.

M. Pirot vivait au moment où, depuis longtemps déjà, le Collège de Sorbonne enrichi, fortifié par le temps, formait un tribunal redoutable qui jugeait tous les ouvrages et les opinions théologiques, qui plus d'une fois avait troublé par ses décrets l'ordre social, qui avait toujours été le plus ferme soutien du fanatisme et quelquefois devint la terreur des rois. On verra quels étaient, en matière de dogme et de religion, les errements de cette célèbre maison dont le confesseur de M^{me} de Brinvilliers était docteur.

« Pour être en droit de porter le titre de docteur de Sorbonne, dit l'abbé Duvernet, il fallait avoir fait ses études dans ce collège, y avoir pendant dix ans argumenté, disputé et soutenu divers actes publics ou *thèses*, qu'on distingue en *mineure*, en *majeure*, en

sabatine, en *tentative*, en *petite* et *grande sorbonique*. C'est dans cette dernière que le prétendant au doctorat doit, sans boire, sans quitter sa place, soutenir et repousser les attaques de vingt assaillants ou ergoteurs qui, se relayant de demi-heure en demi-heure, le harcèlent depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir. »

Rabelais ne pouvait faire moins que de décerner ce titre au « noble » Pantagruel. Mais au prix de quels travaux ! « Et premièrement, en la rue du Feurre, tint contre tous les régens, artiens et orateurs, et les mit tous de cul. Puis, en Sorbonne, tint contre tous les théologiens, par l'espace de six semaines, depuis le matin quatre heures jusques à six du soir : excepté deux heures d'intervalle pour repaistre et prendre sa réfection : non qu'il en gardast lesdits théologiens sorbonnicques de chopiner et se rafraîchir à leurs buvettes accoustumées. »

Ce n'était donc pas une dignité de peu de valeur que celle de docteur de Sorbonne gagnée par tant et de si longs examens. Mais en outre M. Pirot était jésuite. Choisi pour confesseur de M^{me} de Brinvilliers de la main même du premier président, M. de Lamignon, c'était, dit Michelet, « un homme médiocre d'esprit, mais sensible de cœur, d'ailleurs faible physiquement, qui se fondrait en larmes et dont l'émotion contagieuse gagnerait la condamnée. »

Oui, M. Pirot est tout cela, mais il est plus que cela. C'est un chrétien dans toute l'acception du mot ; c'est un humble de cœur, un simple d'esprit, un homme charitable, c'est-à-dire plein du zèle de plaire à Dieu

et de lui rendre d'autres créatures agréables : ce n'est pas un homme bienfaisant, de cette bienfaisance qui, ayant l'homme pour principe et pour objet, consiste à rendre meilleure la condition de l'humanité ; son œuvre est de faire des élus, et non des heureux ; et ces sentiments étaient logiques dans un cœur aussi imprégné des doctrines chrétiennes, puisque le christianisme enseignant que nous sommes sur la terre pour expier, c'est-à-dire pour souffrir, proclame en même temps que la souffrance est bonne et que la joie est mauvaise.

C'est un croyant qui, pour profiter du sacrifice de Jésus-Christ, crucifié pour le racheter, abjure la nature et crucifie son esprit et sa chair. Pour lui, tout en nous, tout hors de nous est piège et obstacle au salut : la science, l'industrie, l'art, le luxe, le travail qui amène la richesse, la civilisation qui produit le bien-être sont des œuvres de Satan : la patrie, la famille, l'amour, la poésie, tout ce qui nous sollicite et nous attire est une suggestion de l'esprit du mal. Il n'est pas de ce monde ; il a détourné ses yeux de toutes les joies et de toutes les fêtes de la terre, il a arraché de son cœur tous les attachements à la vie, car pour lui cette vie c'est précisément la mort. La terre et la nature sont une épreuve, une tentation de tous les instants, et c'est seulement en expiant ici-bas que nous pouvons naître à la vie éternelle.

Cette doctrine est de celles qui tuent l'intelligence, la force, la science, la raison. Tout cela est mort chez M. Pirot. Il est de ceux qui sont faits pour obéir *perinde ac cadaver*, pour admirer les grands de la terre,

le roi, cette émanation du Tout-Puissant ! le juge, ce représentant de Dieu sur la terre ! le pape, ce mandataire de Jésus-Christ ! et qui se prosternent pleins de confiance, d'humilité et de respectueuse admiration devant tout ce qui est grand, puissant, lumineux, devant tout ce qui est l'autorité et la force, sans se demander si ce roi n'est pas un Tibère, ce magistrat un Verrès, ce pape un Borgia.

Son culte n'est plus celui d'un Dieu juste qui punit et qui récompense : son culte a été défiguré par des mensonges absurdes et des superstitions dangereuses. Pour M. Pirot, saint Alexis, ce type révoltant du mauvais fils et du mauvais époux, est un modèle de sainteté, parce que, selon la parole de saint Jérôme, il a foulé aux pieds son père et sa mère, qu'il a trahi ses parents et sa femme pour aimer Dieu ; et ne pouvant contenir son admiration pour tant de vertus chrétiennes, il s'écrie : « Quel crucifiement ! quelle humiliation ! quel désintéressement ! quel mépris du monde et quel amour de Dieu ! »

Mais ce jésuite a été touché de la grâce ; il a la foi, cet anéantissement de la raison, ce silence d'adoration devant des choses incompréhensibles. Il se tait et il adore, sans même se permettre comme Job d'élever ses respectueuses plaintes du sein de sa misère. C'est, en un mot, un fanatique qui était né cent ans trop tard et qui, un jour de Saint-Barthélemy, aurait fait de grandes choses. Il est vrai que la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades allaient permettre aux bataillons de convertisseurs de marcher de province en province, semant partout l'épouvante. Mais Dieu lui permit-il de

vivre neuf ans encore pour applaudir avec Bossuet au « nouveau Constantin, destructeur de l'hérésie » ?

Il est bien peu probable que Voltaire ait connu le manuscrit que nous divulguons aujourd'hui ; et cependant, dans ces quelques lignes où il flétrit le fanatisme, son génie a trouvé la meilleure et la plus éloquente critique du raisonnement religieux et de la barbare théologie de M. Pirot :

« Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes ; la religion, loin d'être pour elles un aliment, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables (les fanatiques) ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod qui assassine le roi Eglon ; de Judith qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui ; du prêtre Joad qui assassine sa reine à la Porte-aux-Chevaux, etc., etc. Ils ne voient pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité sont abominables dans le temps présent ; ils puisent leurs fureurs dans la religion qui les condamne. »

Peut-être quelques esprits peu indulgents trouveront-ils que la relation de M. Pirot contient la révélation des secrets de la confession ; qu'elle nous apprend trop évidemment que la condamnée a avoué au tribunal de la pénitence s'être rendue coupable des crimes pour lesquels on l'avait poursuivie ; que ce serait une étrange lecture si, au lieu de venir corroborer l'arrêt de la justice, le récit de M. Pirot n'était que l'affirmation de l'innocence de la marquise de Brinvilliers et nous montrait le confesseur n'ayant point eu à absoudre devant Dieu la pénitente des crimes pour lesquels les hommes l'ont condamnée parce qu'elle l'a convaincu de son in-

nocence. Peut-être aussi quelques jurés se demanderont-ils, non sans crainte, si le vénérable confesseur de la Roquette ne prépare point des révélations du même genre, sur les derniers instants de certains suppliciés qui jusque sur l'échafaud ont protesté de leur innocence. Nous ne nous chargeons pas de leur répondre : nos études théologiques n'ont point été poussées assez loin pour nous permettre de leur démontrer qu'ils ont tort, et que ce qui est mauvais quand c'est l'œuvre d'un homme est juste et bon quand c'est le fait d'un prêtre.

Nous ne pouvons toutefois nous empêcher de reconnaître que le tribunal de la pénitence n'a pas porté bonheur à la marquise de Brinvilliers. D'abord poursuivie par suite de la découverte de la cassette qui, contenant la confession de Sainte-Croix, la plus forte preuve qu'on a relevée ensuite contre elle fut l'aveu écrit de ses crimes commençant par ces mots : « Je me confesse à Dieu et à vous, mon père. » Et il faut qu'aujourd'hui les révélations de son confesseur viennent porter le dernier coup à ceux qui auraient pu conserver l'ombre d'un doute sur sa culpabilité !

Si M^{me} de Brinvilliers avait pu prévoir l'avenir, elle aurait certainement abjuré le catholicisme pour se jeter dans les bras de Luther ou de Calvin. Le lecteur y aurait, il est vrai, perdu les pages qui suivent.

S'en plaindrait-il ?...





RELATION DE M. PIROT

CONFESSEUR DE LA MARQUISE DE BRINVILLIERS



Le mardy 14 juillet 1676, le P. P. me manda chez luy par le père de Chevigny. M. le P. G. luy avoit dit de m'avertir que M. le P. P. avoit à me parler. J'eus l'honneur d'aller chez luy avec ce père : il nous joignit dans le vestibule de son cabinet, et me dit qu'il estoit assez embarrassé et qu'il vouloit m'entretenir quelque tems ; mais qu'il falloit expédier M. le prés. Larcher qui le demandoit. Je luy témoignay que nous l'attendrions tant qu'il luy plairoit : il nous fit entrer dans sa bibliothèque, où quelque tems après il nous vint joindre. Il me fit l'honneur de me dire que la peine qu'il me vouloit donner estoit la plus grande marque que je pusse avoir de la confiance qu'il prenoit en moy : que la commission dont il me vouloit charger estoit extrêmement pénible ; qu'il en concevoit assez le poids, et qu'il me plaignoit d'en devoir estre chargé ; mais qu'il avoit besoin pour cela d'une personne de créance

et qu'il connût de longue main : que le père Lallemand me valoit cela par l'affurance qu'il luy avoit donnée en mourant, qu'il le pouvoit regarder en moy, et se reposer sur ma fidélité comme sur la sienne.

Je répondis le mieux que je pus à toutes ces honnestetés, luy représentant en peu de mots combien j'estois indigne de paroistre dans l'occasion dont il s'agissoit. Je m'en estois expliqué plus au long aux deux personnes qui m'en parlèrent les premières après qu'ils eurent conféré avec M. P. G. Je leur avois appris qu'il y avoit deux docteurs proposés par la maison pour assister les personnes condamnées à mort qui faisoient cette fonction par semaine; et sur ce qu'ils me demandèrent quels estoient les autres que je tenois les plus propres à cela, je leur avois nommé ceux qui m'en paroissoient les plus capables.

Quand après avoir parlé de quantité de nos Messieurs, ils en vinrent à moy, j'en avois parlé avec autant de naïveté que j'avois rendu de Justice aux autres. Je leur avois dit qu'il falloit un homme qui fut plus de mise et d'autorité que moy : que je n'avois ny l'expérience, ny les talens nécessaires pour cela, sans parler de la délicatesse de mon tempérament, si grande que je n'avois jamais pu voir feigner une personne, ny me résoudre à me regarder feigner moy mesme, et que j'estois autrefois tombé en foiblesse pour avoir veu panser une playe, sans avoir osé depuis entreprendre de me trouver à une semblable rencontre. Il est vray que sur le reproche qu'ils me firent de mon peu de courage, me pressant sur l'obligation de charité qu'il y avoit à se faire violence pour l'affaire qu'ils me communi-

quoient, je leur dis enfin que pour preuve que ce n'estoit ny l'apprehension de la peine, ny le manque de cœur qui faisoit faire difficulté à leur proposition, je voulois bien me sacrifier si on n'en trouvoit pas d'autre que moy : mais je les priay fort d'en choisir quelqu'autre, m'engageant à eux, en cas qu'ils en manquassent ; et cet engagement m'empescha de m'excuser davantage à M. le P. P. que je supposay instruit par le P. G. de tout ce qui c'estoit passé entre ces deux messieurs et moy. Je dis seulement que je sçavois ce qu'il avoit à m'ordonner fort au-dessus de mes forces, mais que je luy obeirois.

Nous ne vous demandons, me dit-il, que la charité d'affister à la mort de M^{me} de B., que nous prévoyons assez y devoir estre condamnée ; nous pouvons dire cela sans prévention, nous ne l'avons encore point veue sur la scélette, elle y paroistra demain, mais apparemment le jugement ira à la mort, et comme il ne fera pas tems quand il aura été prononcé de prendre les mesures pour luy faire rendre les offices dont nous croyons qu'elle aura besoing pour se disposer à mourir chrestienement, nous avons cru vous en devoir parler aujourd'hui. C'est un esprit qui nous épouvante : nous travaillâmes hier à son affaire jusqu'à huit heures du soir ; elle fut confrontée dans la chambre avec Briancour pendant 13 heures ; elle l'a encore esté aujourd'hui cinq, et elle a soutenu ces deux confrontations d'un air surprenant : on ne peut avoir plus de respect pour les juges, ny plus de fierté pour le témoin à qui on la confrontoit, luy reprochant qu'il estoit un vallet sujet au vin et chassé de la maison pour ses dérèglements,

dont le témoignage ne devoit pas estre reçu contre elle, et luy insultant sur les larmes qu'il répandoit au souvenir de la mort de M^{re} ses frères quand il luy a soutenu qu'elle luy avoit fait confidence de leurs empoisonnemens, et luy disant qu'il estoit un vilain de pleurer devant tous ces messieurs, et que c'estoit l'effet d'une âme basse. Tout cela s'est dit sans emportement et sans que pendant 5 heures que nous l'avons tous observé aujourd'huy, elle ait paru changer de visage.

Voilà, M., me dit il en continuant, l'âme intrépide, ou plutôt insensible, que nous avons à mettre entre vos mains : nous souhaitons que Dieu la touche, mais nous avons intérêt pour le public que les crimes meurent avec elle, et qu'elle prévienne par une déclaration de ce qu'elle sçait toutes les suites qu'ils pourroient avoir, sans quoy nous n'y pourrions nous même obvier, et ses poisons lui serviroient après sa mort. Nous ne vous demandons pas sur cela vos sentimens : mais nous vous représentons seulement l'intérêt publique.

C'est ce que me dit le P. P. pour me donner ses ordres, et ce qui me donna lieu de lui parler comme j'avois déjà fait à M. le P. G. qui m'avoit à peu près tenu le même discours.

Après luy avoir témoigné combien j'estois sensible à l'honneur qu'il me faisoit d'avoir en moy une si grande confiance pour une affaire si importante, j'entray moy même en discours sur l'obligation du confesseur à l'égard de M^{re} de B. M^r, luy dis-je, la bonté que vous avez de me commettre en cette occasion sans estre en peine de mes sentimens ny exiger que je vous les expose, n'empêchera pas que je ne m'avance à vous les tou-

cher, et je le feray d'autant plus volontiers qu'ils reviennent aux vôtres, et qu'ils sont même communs parmy les Théologiens; je pourois dire qu'ils doivent être généralement reçus de tous. S'il s'agissoit, M., de quelque crime qui n'eût pas de fuite et dont les complices n'eussent pas de mauvais desseins ou fussent hors d'estat de faire du mal, comme il pouroit arriver d'un duel ou de quelqu'autre rencontre qui n'iroit pas à intéresser le public dans la fuite, il se trouveroit bien des théologiens qui croiroient qu'un coupable ne feroit plus obligé de déclarer ses complices; mais s'agissant d'un crime qui a des suites et dont on a toujours lieu de craindre que les complices ne continuent dans leurs mauvaises intentions, il n'y a nulle raison de douter qu'une personne convaincue de ce genre de crime ne doive faire connoître tous ceux qu'elle sçait en être coupables; et il ne faut pas se persuader que les théologiens soient partagés sur cela.

En cas de fausse monnoye, de maléfices et autres semblables crimes, nul ne peut dispenser un criminel d'accuser ses complices, puisque ce sont des pestes publiques dont il faut purger l'estat, et, par cette raison, je tiens qu'une personne condamnée pour empoisonnement comme seroit M^e de B. est obligée non seulement d'avouer son crime (ce que je croirois de tout criminel condamné, quoyque beaucoup de théologiens le nient en beaucoup d'occasions) mais de découvrir ce qu'elle peut connoître de la composition de son poison, et ce qu'elle peut sçavoir de contrepoison pour y apporter remède, et tout ce qu'elle a de complices. Personne ne peut luy donner l'absolution, ny la mettre en

seureté de conscience, qu'elle ne fasse toute cette déclaration.

M. le P. P. me témoigna sur cela estre satisfait de ce que je luy disois; et me parlant de la grandeur de l'action à quoy il croyoit qu'une seule personne ne pouroit pas aisément suffire, me nomma M. V. qu'il avoit pensé à me donner pour secours.

Je luy répondis, comme j'avois déjà fait à M. le P. G. qui m'avoit proposé la chose de concert avec luy, que j'honorais fort M. V. et que si j'avois eu quelqu'un à choisir hors de Sorbonne avec qui je pusse servir en quelque occasion que ce pût estre, je le prenderois préférentement à tout autre, mais que je voyois en celle-cy quelque difficulté ne pouvant estre avec luy qu'en second, puis qu'il estoit mon aîné dans la faculté, et n'osant pas d'ailleurs prendre cette place avec un docteur de Navarre, de peur que la Compagnie dont j'avois l'honneur d'estre et que je représentois, ne le trouvast mauvais : que mon devoir combattoit en cela mon inclination et que très volontiers je servirois sous un docteur dont je sçavois que le mérite estoit fort au-dessus de moy et pour qui j'ay toujours eu un singulier respect outre la déférence que je luy devois comme à mon ancien, mais que je le suppliois très humblement d'entrer dans mes intérêts et me regarder comme responsable de toutes mes démarches à la maison de Sorbonne qui estoit seule en possession d'assister les suppliciez et qui se faisoit un honneur de leur rendre cette office de charité dont elle estoit fort jalouse; que j'avois lieu de craindre qu'elle ne désapprouvast qu'une personne qui porteroit son nom suivit en cette rencontre

un docteur de la maison de Navarre qui n'avoit pas coutume de primer en ces occasions ny mesme de les partager avec elle. Et comme M. le P. P. m'avoit dit qu'il falloit tenir un grand secret sur le choix qu'on faisoit de moy pour ce ministère, pour ne pas donner occasion à des gens mal intentionnez de dire, s'ils venoient à découvrir que je fusse nommé pour cela, que les Juges m'avoient exprès déclaré pour donner tems aux personnes intéressées de m'inspirer ce qu'ils voudroient en faveur des complices de M^{me} de B., c'estoit cette mesme raison que M. le P. G. m'avoit donnée pour recommander le secret, je pris de là sujet de dire à M. le P. P. que puisqu'il ne me donnoit pas la liberté de parler de cette affaire à personne, & que je ne pouvois rien proposer à nos Messieurs pour les consulter sur la conduite que j'avois à tenir là-dessus avec un docteur de Navarre plus ancien que moy, je ne voyois pas de moyen d'accommoder la chose, & que je ne me faisois pas assez fort d'un grand corps pour prendre sur moy une affaire où il avoit interest d'autant plus que je prévoyois qu'il se trouveroit quelques gens qui chercheroient à m'en faire, voyant la chose faite sans leur participation.

M. le P. P. me dit que son dessein n'estoit pas que je fusse en second. Mais je luy représentay que je ne pouvois pas honnestement estre d'une autre manière avec mon ancien, & que la bienséance y répugnoit, outre mil autres raisons qui m'obligeoient de luy céder pour ses qualités personnelles : qu'après tout la plus grande fonction de la personne qu'on envoyroit à M^{me} de B. consistant à la confesser, & apparemment fa

confession devant estre longue, elle n'avoit besoin que d'un confesseur, qu'un tiers mesme y feroit inutile ou embarrassant, mil choses pouvant se présenter à luy dire qui reviendroient à sa confession.

Monsieur le P. P. entra dans cette raison. Je luy fis trouver bon que, sitost qu'il voudroit bien que je publiasse la commission qu'il me donnoit, je parlasse à celuy de nos Messieurs qui seroit en semaine pour assister les suppliciez & que je luy fis agréer que je tins sa place en cette occasion ; & je le priay, afin que la chose se passast avec plus d'honneur qu'il seroit possible pour la maison de Sorbonne, qu'il parla à M. le P. G. pour luy faire envoyer quelqu'un de sa part à M. le Senior qui lui fit une honnesteté sur cela.

M. le P. P. me le promit & sur la proposition que le père de Ch. lui fit de luy mesme que pour *disposer* M^{me} de B. à prendre en moy plus de confiance on pourroit tirer de M^{me} sa sœur la carmélite une lettre de créance qui la convieroit à m'en donner une entière, il me dit qu'il me permettoit d'en faire une confidence à la mère Agnès, Supérieure de la maison de Saint-Jacques, en prenant la précaution qu'elle seroit seule à la grille quand je luy parlerois, & que je n'en communiquerois rien à aucunes autres, pas mesme à la sœur de M^{me} de B.

Je pris congé de luy avec un ordre qu'il me donna de me tenir prest à toute heure, ne pouvant me dire quand ce seroit précisément, & doutant que ce pût estre devant le jour de l'exécution, quoyqu'il souhettast que ce fust devant & qu'il m'asseurast, sur le besoin que je luy représentay que cela fût, qu'il feroit ce qu'il

pouroit auprès de M^{re} pour obtenir d'eux un consentement que cela fût ainſy.

J'allay dans le moment meſme aux Carmélittes où, après avoir ſeu de la ſœur Agnès que je demanday qu'elle eſtoit ſeule à la grille, je luy fis un narré de la choſe & la priay de vouloir bien faire eſcrire par ma ſœur Marie de Jéſus-Chriſt (c'eſt le nom de religion de M^{me} d'Aubray, ſœur de M^{me} de B) une lettre à M^{me} ſa ſœur qui l'exhortaſt à ſe préparer à la mort avec les ſentimens les plus touchans qu'elle pouroit imaginer, où il n'y eut plus qu'à ajouter, quand je luy fairois ſçavoir, que j'eſtois nommé pour l'aſſiſter à ſa mort & qu'elle la prioit d'avoir toute confiance en moy, qu'elle me connoiſſoit & que toute ſa maiſon y avoit créance. Je luy diſ que, comme je ne luy avois jamais parlé, il falloit qu'elle me fît la grâce de la faire venir à la grille & que je l'y entretenſe quelque tems, afin qu'elle pût aſſeurer dans ſa lettre qu'elle me connoiſſoit, & que ſi elle ne ſçavoit pas encore la bonté qu'elle & quelques autres filles du monaſtère avoient pour moy, elle la luy pouvoit apprendre, afin qu'elle en pût rendre témoignage à M^{me} ſa ſœur ; mais que comme je ne pouvois pas encore l'inſtruire du ſecret de ma commiſſion nous devons attendre l'ordre de M. le P. P. pour luy faire mettre dans la lettre ce qui me regardoit.

Cela fut ainſy arreſté entre la mère prieure & moy : elle alla quérir ma ſœur de Jéſus-Chriſt & me laiſſa avec elle quelque tems en particulier. Elle me dit que la mère venoit de luy donner une grande conſolation quand elle luy avoit permis de me voir pour aprendre quelque nouvelle de M^{me} ſa ſœur, & ſe préparer avec moy à

tout ce qui pouvoit arriver. Je luy témoignay qu'elle ne devoit plus rien espérer de l'affaire de M^{me} de B. qu'une mort chrestienne & pénitente qu'il falloit demander à Dieu pour elle; qu'elle avoit esté confrontée ce jour-là & la veille avec Briancour & que le bruit de ville estoit qu'on ne la pouvoit sauver absolument; & pour n'estre point surprise, il estoit bon qu'elle envisageast dès cette heure-là la mort de M^{me} sa sœur comme seure & fort proche, & quelle fit à Dieu toutes les prières qu'elle pouroit pour luy obtenir l'esprit de pénitence.

La mère nous vint joindre en ce moment-là & entra dans tout ce que je venois de dire à sa religieuse qui me demanda si je ne sçavois point qui on donneroit à M^{me} sa sœur pour la confesser : si ce ne seroit point M. de Saint-G.

Le moyen, luy répondis-je, ma sœur, que je puisse sçavoir cela? Cela ne se dit point encore dans le monde. Il se peut faire que M. le P. P. & M. le P. G. l'aient arrêté entr'eux; mais cela ne se sçait point encore par le public. Je ne crois pas que ce soit celui que vous m'avez nommé, & je doute que M. de Marillac l'ait demandé comme vous dites. Comme j'ay entendu parler de l'affaire, il y a apparence qu'elle ne pense pas à désigner personne à M. le P. P. & qu'elle s'en remet à son choix : mais qui que ce puisse estre, priez Dieu, ma sœur, & demandez à Dieu par avance qu'il luy donne en cette occasion les grâces dont elle aura besoin. La mère confirma ce que je luy disois & luy dit que Dieu pourvoiroit à tout, & que M^{me} sa sœur pouvoit bien mourir le jour que Nostre Seigneur avoit souffert; qu'il falloit le prier qu'elle mourût en luy; & nous nous séparâmes.

J'ai appris depuis de cette Carmélite que quand elle s'en retourna avec la mère elle luy dit : Ma mère, que je serois heureuse que ma sœur tombast entre les mains d'un tel (en me nommant) : il me semble qu'il s'intéresse fort à son salut, & je priay Dieu qu'il inspire à M. le P. P. de le prendre pour confesseur.

Je n'eus le lendemain nulle nouvelle de M. le P. P. Il avoit escrit un billet à M. de M. sur la difficulté de M. V. le priant de le communiquer à M. de S. N. à qui je parlay le matin. Il résolut que, pour éviter tout embarras, je devois estre seul : il envoya quérir M. V. pour en raisonner avec luy & comme je l'appris l'après dîné par le billet que m'escrivit M. de S. N., il jugea bien qu'il estoit mieux qu'il ne s'y trouvast point, quoy qu'il offrît d'y venir en quel habit & de quelque manière que ce put estre, tant il eut d'honnesteté & de considération pour moy & pour la Sorbonne.

J'appris ce jour-là mesme que M^{me} de B. avoit esté entendüe sur la scellette pendant trois heures, sans avoir rien avoué, & sans avoir paru touchée de ce que M. le P. P. luy dit, quoy qu'après avoir fait l'office de Juge il l'eût pris d'un ton chrestien & luy eût dit les choses du monde les plus fortes pour l'attendrir & luy faire sentir un peu l'estat déplorable où elle estoit, que c'estoit pour la dernière fois quelle paroïssoit devant les hommes, preste à paroître bientôt devant Dieu, dont elle devoit craindre les jugemens. On dit que M. le P. P. pleuroit amèrement & que tous les Juges répandirent des larmes; tandis qu'elle seule, sur le malheur de qui tous les autres jettoient des pleurs, y paroïssoit insensible : & M. le P. P. me fit l'honneur de me dire

qu'il n'avoit jammais été si surpris que de cette intrépidité. Une fermeté si estrange m'effraya quand j'en eus avis & je craignois de la trouver auffy inflexible quand il s'agiroit des affaires de la conscience entre elle & moy.

J'eus avis du Père de Ch. sur les 9 heures du soir de me tenir prest pour le lendemain sur le soir, mais cela s'avança depuis. Le Jedy matin sur les sept heures & demie, le P. de Ch. me vint trouver en Sorbonne comme je disois mon bréviaire qui ce jour-là estoit de la férie; j'estois à moitié de matines. Mais comme il me dit que dès ce moment nous pouvions voir M^{me} de B., & que la veille n'ayant pu gagner avec M. le P. G. que je la pourois voir ce jour-là sur le soir, comme elle espéroit que j'en pourois avoir la liberté sur ce qu'il luy avoit dit l'après dîner, il avoit enfin obtenu de luy qu'on la verroit dès le matin si M. le P. P. le trouvoit bon; que M. le P. P. l'avoit agréé & l'avoit fait trouver bon à M. le P. de Novion & aux autres à qui il m'avoit nommé; que ces M^{rs} vouloient bien qu'on en usast ainfy & que j'entraisse dans la chambre quand ils seroient entrez au Palais pour opiner sur son affaire; que comme ils ne devoient pas en sortir qu'après l'avoir jugée & qu'on ne pouroit pas dire que rien se fût fait contre les formes quoyqu'on me fit parler à elle devant que son arrest luy fût prononcé n'y ayant pas d'apparence qu'on ne me la fît voir qu'après que l'arrest luy auroit été prononcé, y ayant un grand interrogatoire à faire après & la question à donner qui peut-estre ne luy laisseroient pas plus de cinq heures de jour, tems assez bref pour la disposer à mourir chrestienement,

je crus qu'il falloit à cette nouvelle cesser pour mon bréviaire & remettre à le dire à une autre heure.

Je m'en allay à la conciergerie avec le P. de Ch. & on nous fit monter luy & moy à la tour de Mongom-meri dans la chambre où elle estoit, & me voyant elle se doubta bien que j'estois envoyé pour l'assister à la mort & elle l'eût témoigné d'abord si le P. de Ch. ne luy eût coupé la parole : comme elle avoit commencé à dire : c'est donc M^r qui vient pour... il luy dit : Commençons par une prière ; & nous nous mîmes tous à genoux.

Il fit une prière au Saint-Esprit & elle le pria d'en ajouter une pour la Vierge. Cela fait, elle s'approcha de moy & me dit : « Assurément, M^r, c'est vous que M. le P. P. m'envoie pour me consoler : c'est avec vous que je dois passer le peu qui me reste de vie : il y a long-tems que j'avois impatience de vous voir.

— Je viens, M^{me}, luy répondis-je, vous rendre pour le spirituel tous les offices que je pouray. Je souhaitterois que ce fût dans une autre occasion que celle-cy.

— M^r, reprit-elle, il faut se rendre à tout. » Et dans ce moment se tournant du costé du P. de Ch. : « Mon père, luy dit-elle, je vous suis obligé de m'avoir amené M^r & de toutes les autres visittes que vous avez bien voulu me faire ; priez Dieu pour moy, je vous supplie ; dorenavant je ne parleray plus guere qu'à M^r. J'ay à traiter avec luy d'affaires qui se disent teste à teste. Adieu, mon père. »

Le père se retira & on me laissa avec elle dans la chambre, deux hommes & une femme qui l'avoient toujours gardée y demeurants. La chambre me parut

assez grande & je croye qu'elle conte l'étendue de la tour, y comprenant l'escalier qui en fait partie. Il y avoit dans le fond un liſt à rideaux gris pour la dame & auprès un liſt de ſangles pour la garde. C'eſt la chambre où a eſté autrefois Théophile & il ſe voit encore ſur le mur auprès de la porte des vers de ſa façon qu'on dit qu'il a eſcrits luy-même. Ces deux hommes & cette femme ſe retirèrent à un coin de la chambre auprès du liſt pour me laiſſer en liberté avec la dame. Nous nous aſſîmes elle & moy auprès d'une table, elle d'un coſté, & moy de l'autre.

Elle me parla d'abord comme ſuppoſant eſtre condamnée. Je luy dis qu'elle n'eſtoit pas encore jugée, que je ne ſcavois pas précifément quand elle le ſeroit, & moins encore ce que porteroit ſon arreſt. « M., me dit-elle, je ne ſuis point en peine de l'advenir ; ſ'il n'eſt déjà rendu il le ſera bientôt, je m'attens à ce matin, & je m'en promets que la mort : le ſeul délai de l'exécution eſt la ſeule grâce que j'aurois à demander à M. le P. P., car enfin, M., ſi j'eſtois exécutée aujourd'huy, j'aurois bien peu de tems à m'y préparer & j'en ay beſoin de plus. »

Je fus conſolé de l'entendre ainſy parler après ce que m'avoit dit le P. de Ch. que, le dimanche précédent, il lui avoit fait entendre qu'il y avoit peu d'apparence qu'elle pût éviter la mort & qu'elle pouvoit conter là-deſſus, autant qu'il pouvoit en juger par le bruit de ville. Elle luy parut interdite & luy dit toute effrayée : « C'eſt donc que je moureray de cette affaire cy » ; & comme il luy vouloit dire quelque choſe pour la réſoudre, elle luy répliqua d'un air de fierté : « Non, non,

mon père, il n'est pas besoin de me rassurer & je prendray bien mon parti de moy-mesme & sur l'heure, s'il faut mourir en femme forte. » Après quoy le père luy ayant dit qu'on ne se dispoit pas à la mort si promptement, ny avec tant de facilité, qu'il falloit la prévoir de loing pour n'en estre pas surpris, elle luy dit qu'il ne luy falloit qu'un quart d'heure pour se confesser, ne luy répondant rien à l'exemple qu'il luy avoit rapporté de J. C. qui tout saint qu'il estoit & la sainteté mesme, avoit esté longtems dans l'agonie à la vüe de la mort. Mais elle avoit déjà bien changé de sentiment quand elle me dit qu'un jour seroit trop peu pour mettre toutes ses affaires en estat de se présenter au tribunal de Dieu pour y estre jugée après l'avoir esté par les hommes.

« M^{me}, luy dis-je sur cela, je ne scay ce que portera vostre arrest, ny quand il fera donné, mais quand ce seroit un arrest de mort & qu'on le prononceroit aujourd'huy, seurement il ne fera exécuté que demain. » Je pouvois bien sans m'avancer trop parler ainfty après ce que j'avois ouï dire à M. le P. G. & à M. le P. P. que les mesures estoient prises pour ne l'exécuter que le lendemain qu'elle seroit jugée, à cause qu'il falloit du tems pour son interrogatoire à la question. Je luy témoignay que, quoyque la mort fût encore incertaine, j'approuvois fort qu'elle s'y préparast à tout événement.

— M^r, me répondit-elle à cela, ma mort est seure & il ne faut pas que je me flatte d'espérance. J'ay à vous faire une grande confidence de toute ma vie, mais je vous prie de souffrir que, devant que d'en venir à une

si grande ouverture de cœur, je scache de vous l'idée que vous vous faites de moy & ce que vous croyez que je doive faire dans l'estat où je suis.

— M^{me}, luy dis-je, vous prévenez mon dessein & vous me demandez ce que je cherchois à vous dire avant que vous vouliez bien me communiquer les secrets de vostre conscience : il faut qu'avant d'entrer dans la discussion de vos affaires avec vous, je vous donne préalablement quelques règles, sur quoy vous puissiez vous fixer dans la connoissance que vous avez de vostre conduite passée. Je ne vous scay, M^{me}, coupable de rien, & je suspens mon jugement sur tous les crimes dont on vous charge. Je n'en puis rien apprendre que par vostre conviction ou par la confession que vous voudrez m'en faire. Je ne scache pas que vous ayez esté convaincue & vous ne m'avez encore rien confessé. Ainsi je dois doubter encore que vous soyez criminelle, mais je ne puis ignorer, M^{me}, vostre accusation : elle est assez publique pour estre venue jusqu'à moy & vous pouvez vous-mesme vous imaginer que vostre affaire fait bien de l'esclat, & qu'il y a peu de gens qui n'en scachent quelque chose.

— M^r, me dit-elle en m'interrompant, je me figure assez qu'on en parle beaucoup, & que je suis depuis quelque tems la fable du peuple.

— Ouy, M^{me}, repris-je, je scay de quoy vous estes accusée ; c'est d'empoisonnement ; & j'ay à vous dire que si vous en estes coupable, vous ne pouvez espérer de pardon devant Dieu que vous ne déclariez à vos Juges quel est vostre poison & ce qui y entre dans la confection, quel en est le contre-poison, & quels sont

vos complices. Il faut, M^{me}, faire main basse sur tous, sans en épargner un seul, & je croy que vous tomberez aisément d'accord de cela quand vous y aurez pensé. Vous ne scauriez satisfaire à Dieu pour le péché, que vous ne répariez, autant qu'il est en vous, le mal qu'il a fait, que vous ne préveniez celui qu'il pourroit faire en l'empeschant tant que vous pourrez. Il n'est pas nécessaire de raisonner fort pour estre convaincu de cette maxime ; il ne faut qu'un peu de bon sens pour la comprendre & en estre persuadé. Vous voyez bien par là que vous devez donner aux Juges toute la connoissance de vostre poison que vous aurez pour leur ayder à remédier par le ministère des médecins à tous les maux qui en pourroient naistre. Ainsy vous ne pouvez vous dispenser de leur dire ce que vous connoissez qui le compose, & l'antidote que vous scavez qui le combat. La mesme raison vous oblige à déclarer vos complices qui seroient encore en estat, si vous leur pardonniez, de se servir de vostre poison. Vous seriez, M^{me}, coupable avec eux de tous les empoisonnemens qu'ils feroient après vostre mort pour ne pas les avoir déferés aux Juges pendant vostre vie & on pourroit dire que vous vous surviviez à vous-mesme ou plus tost que vostre crime vous surviveroit. Vous scavez, M^{me}, que le péché joint avec la mort ne reçoit jammais de pardon & que pour obtenir rémission de vostre crime, si vous estes criminelle, il faut le faire mourir avant vous ; & il viveroit encore après vous si des empoisonneurs dont vostre réserve & vostre silence feroient l'impunité se servoient après cela du poison : & quand ils ne le feroient pas, vous seriez toujours exposée à

ce péril, & ce seul hazard vous rendroit coupable aux yeux de Dieu; & si vous luy demandiez grâce à d'autres conditions qu'en étouffant autant qu'il vous sera possible & en vous & en vos complices le monstre de péché qui a de si funestes suites, on pourroit vous dire que vous redemandez la paix & la réconciliation avec Dieu dans le tems que l'injure que vous luy avez faite est encore toute criante, & vous faire à peu près le mesme reproche que l'Ecriture dit que Jéheu fit autrefois à Joram & en sa personne à Jézabel sa mère, au moment qu'il luy demandoit la paix & pour elle & pour luy. Je ne scay si l'histoire vous en est connue : Après la mort d'Achab, roy d'Israel, Jéheu, par l'ordre de Dieu, fut sacré pour régner & déposséder Joram son fils, qui luy avoit succédé. Jéheu pour se mettre en possession du royaume que Dieu luy avoit donné approcha de Jezraël où estoit Joram avec Jézabel sa mère, qui avoit porté Achab au désordre & à l'impiété & qui avoit elle-mesme attiré sur sa famille par ses crimes toute la disgrâce qui luy arriva ensuite. Joram voyant aborder Jéheu, qu'il regardoit comme son sujet, auprès des murs de la ville, à la teste d'une grande troupe qui le suivoit, commença à se défier de luy comme d'un ennemy qui avoit quelque dessein sur ses estats : il sort au devant de luy accompagné du roy de Juda & en le saluant il luy demande s'il n'y avoit point de paix à espérer de luy. Quelle apparence, luy répond Jéheu, d'espérer la paix pour vous, tant que les impuretés & les abominations de Jézabel vostre mère régneront & que les empoisonnemens seront en vigueur comme ils sont encore à présent ?

« Voilà, M^{me}, ce qu'on pouroit vous répondre si vous prétendiez vous réconcilier avec Dieu sans faire mourir avant vous vos abominations & vos empoisonnemens, supposé que vous en foyez coupable. Je ne vous parle ainſy qu'en ce cas, & je le mets toujours en doute juſqu'à ce que vous m'ayez inſtruit du fait.

— M., me dit-elle, cette Jézabel-là eſtoit une chreſtienne?

— M^{me}, lui répondis-je, elle eſtoit bien avant la venue de J. C. Je vois bien que vous n'avez guère entendu parler de l'Eſcriture, particulièrement de l'Ancien Teſtament, & je m'eſtonne qu'une perſonne de qualité qui paroît avoir de l'eſprit, qu'on m'a dit avoir beaucoup de mémoire, & qui a dû eſtre élevée fort chreſtiennement par une mère vertueuſe, n'ait jammais ouï parler de Jézabel.

— M., me dit-elle en m'interrompant, je n'ay guère lu l'Eſcriture. Je n'ay jamais rien veu du Vieux Teſtament & je n'ay jamais lu le Nouveau qu'au tems que j'ay paſſé hors du royaume, & je le prenois quelques fois pour me déſennuyer en le liſant. Mais je croy que Jézabel n'eſtoit pas chreſtienne.

— M^{me}, lui répliquai-je, c'eſtoit une reine qui vivoit bien du tems devant J. C. & qui s'eſt rendue célèbre par le ſang innocent de Nabab, des prophètes, & d'autres perſonnes qu'elle a répandu, ſe ſervant pour cela du fer, du feu & du poiſon, pour ne rien dire de ſes impuretés & de ſon libertinage; auffi en fut-elle ſévèrement punie de Dieu par la deſtitution de ſa poſtérité qui fut dépouillée de la royauté & par ſa mort honteuſe & cruelle, eſtant jettée par une lucarne

des murs de la tour dans le fossé où les chevaux foulèrent aux pieds son corps mort, & les chiens mangèrent les chairs, tous les passans insultans à sa mémoire à la veüe de l'indignité de son cadavre & disant : Est-ce là cette misérable Jézabel autrefois si puissante reyne, si maligne & si cruelle. Je vous apporte un exemple un peu fort, mais je n'en fais l'explication que supposant que vous soyez coupable de ce qu'on dit de vous & de quoy je veux encore doubter.

— M., me dit-elle, il n'y a rien de trop fort pour moy, & au lieu de m'éloigner de vous par là, vous vous rendez maître de moy : vous voirez bientôt que je ne vous veux rien dissimuler.

— M^{me}, repris-je, vous voyez que je ne vous ay rien voulu dissimuler sur vos obligations. J'ay cru vous devoir parler avec cette sincérité afin que vous prissiez sur cela vostre parti, car inutilement me découvririez-vous vostre âme si vous n'estiez résolue de faire d'ailleurs ce que vous devez pour vous mettre en estat de recevoir l'absolution. Il a fallu commencer par là pour ne vous pas abuser, & je puis vous dire que ce que je vous ay avancé n'est pas un sentiment singulier ; c'est une maxime universellement établie par tous les théologiens. Je vous en ay touché la raison, & vous le pouviez sentir de vous-mesme. Les crimes qui peuvent avoir des suites ne peuvent estre remis devant Dieu, que ceux qui sont condamnés par les hommes pour les avoir commis ne dénoncent les complices quand mesme ils n'en feroient pas requis.

« Oüy, M^{me}, si l'on vous condamne à mort comme vous m'avez témoigné le croire, vous estes obligée de déferer

vos complices sans même qu'on vous en interroge, par la raison que quiconque sçait qu'il y a quelqu'un dans un état qui travaille à le perdre ou qui a quelque mauvais dessein contre l'intérêt public ne peut se dispenser de l'en accuser devant le magistrat, à moins qu'il ne se mist luy-même en peine par la dénonciation, manquant de preuves pour convaincre le coupable. Une personne condamnée à mort ne risque rien par la déclaration qu'elle peut faire, & , comme elle n'a plus rien à ménager pour elle-même, elle doit tout dire sur les complices d'un crime de telle qualité.

« Dites-moy, je vous prie, M^{me}, poursuivis-je, ne croyez-vous pas qu'un faux monnoyeur condamné à mort doit révéler ceux qu'il sçait faire de mauvoise monnoye pour empêcher le mal qu'ils font dans le monde ? qu'un voleur public dans le même état ne peut qu'il ne charge ses compaignons, pour en délivrer le public ? qu'une personne prestée à estre exécutée pour des maléfices est obligée de nommer ceux qu'elle connoist qui en font ? qu'un rebelle ou qu'un autre criminel d'état ne peut satisfaire à la Justice de Dieu, non plus qu'à celle des hommes, sans marquer ceux de son complot & découvrir même tous ceux qu'il connoist en état d'agir contre la république quand ils ne seroient pas de sa caballe ? qu'un homme enfin prest à souffrir la mort pour avoir voulu semer l'hérésie dans le champ de l'église, ne peut estre déchargé au Jugement de Dieu qu'il ne déccuvre nettement quelle est son hérésie, quel remède il croit qu'on y peut apporter, & qui sont ceux de sa faction, chargeant même d'ailleurs ceux qu'il croit mal intentionnez contre le bien public tem-

porel ou spirituel, quoyqu'il n'eust pas d'intelligence avec eux? Il en est de mesme de l'empoisonnement, M^{me}. C'est une espèce de crime d'estat qui va à la destruction & la ruine, & ce que l'hérésie fait pour l'âme à qui elle donne la mort, le poison le fait pour le corps qu'il tue. Comme donc si vous estiez convaincûe d'une conspiration faite contre l'estat ou contre l'église, vous ne pouriez en espérer le pardon, qu'en démençant toutes les intrigues de l'affaire, donnant tous les biais que vous scauriez propres à s'en défendre, & accusant tous les conjurez, vous ne devez vous-mesme vous promettre que Dieu vous fasse grâce, qu'en développant tout ce qui fait vostre poison, si vous vous sentez coupable de vous en estre servie & que vous scachiez ce qui y entre, en expliquant le contre-poison que vous connoistrez, & en déposant contre tous ceux que vous connoissez se servir de poison, sans pardonner à un seul. C'est un moyen absolument nécessaire pour vostre salut & par là vous pouvez juger que vous estes obligée de déclarer d'abord que vous estes la première criminelle, puisque vous ne pouvez dire que vous ayez des complices, comme vous le devez, sans faire un aveu de vostre crime que je tiendrois mesme que vous seriez obligée de déclarer quand vous n'auriez nul complice, & qu'il se trouveroit sans aucune fuite. »

Après que je me fus expliqué sur cela assez au long, elle me parut fort y entrer. Elle me dit : « Je conviens, M., fort de tout cela & sans avouer encore que je suis coupable je vous répons, si je le suis, de m'en tenir à ces maximes. Mais vous voulez bien, après vous avoir entendu, que je vous propose une question,

dont la résolution m'est nécessaire dans cette conjoncture. N'y a-t-il point, M., quelque péché irrémissible en cette vie ou par leur gravité ou par leur nombre ? N'y en peut-il pas avoir de si énormes ou en si grand nombre que l'Eglise ne les puisse pas remettre ? Trouvez bon que je commence par cette demande, puis qu'inutilement je me confesserois, si je n'espérois pas que tous mes péchez pussent être remis.

— M^{me}, je veux croire que le doute que vous mettez en avant n'est qu'en général & sans rapport à vous, au moins pour moy. Je le prendray de mesme sans l'appliquer à vous en aucune manière.

« Scachez, M^{me}, qu'il n'y a point de péchez irrémissibles en cette vie. Si grands qu'ils soient & en si grande quantité qu'ils se trouvent, Dieu veut bien les remettre, & l'Eglise a ce pouvoir en son nom & par son autorité, dont il la fait en cela la dispensatrice, & cela est de foy ; si bien que vous ne pouriez mourir catholique si vous en doutiez : c'est un des articles du symbole que vous récitez tous les jours ; quand vous dites à la fin *remissionem peccatorum*, vous faites profession de reconnoître que l'Eglise a le pouvoir de remettre tous les péchez sans exception, & ainfy que Dieu veut qu'ils soient remis, puisque l'Eglise ne pourroit pas ce que Dieu ne voudroit pas. Il s'est trouvé autrefois des hérétiques qui ne vouloient pas que l'Eglise estendit son pouvoir sur certains péchez énormes, tels que l'idolâtrie, l'adultère & l'homicide ; mais ils ont esté condamnés d'hérésie pour cela, & on ne peut luy disputer ce pouvoir indéfini sans perdre la foy : elle a droit de vous réconcilier avec Dieu & de remettre

tous les péchez de la vie. Il n'y a que le désespoir, ou l'impénitence finale, qui soient irrémissibles, & c'est un péché de mort plutôt que de la vie, puisque ce n'est que le péché joint avec la mort, ou la mort dans le péché, après quoy il n'y a plus de retour, l'estat qui la suit n'estant plus celuy de voie, qui donne lieu au mérite ou à l'expiation du péché, mais celuy de terme, qui ne laisse plus lieu pour mériter ou pour satisfaire à Dieu. Ce tems qui doit commencer une éternité sans fin est un tems de Justice implacable & c'est ce qui fait dire au prophète-roy & à l'Eglise qu'il n'y a personne qui connoisse Dieu dans l'enfer, c'est-à-dire qui aille à luy, qu'il n'y a plus de ressource, ny d'espérance, ny de rachapt, ou de salut, quand on est tombé dans l'abîme. Mais tant que l'âme anime ce corps mortel, c'est un tems de miséricorde, & jusqu'à la mort on peut fléchir ce Dieu qui ne devient inflexible qu'après. Son règne dans ce monde est un règne de douceur & de bonté pour les âmes pénitentes, au lieu qu'il doit estre dans l'autre tout de rigueur & de colère pour les damnés dont le jugement sera sans miséricorde.

« Il n'y a point de si grand crime que Dieu ne pardonne. L'Ecriture nous en donne des exemples en David, en Manassé, dans la Magdelaine. — J'avois appris qu'elle avoit mal reçu celuy du larron que le P. de Chevigny luy avoit apporté, &, pour ne la point rebutter, je ne voulois pas le luy proposer sitost. — Ce n'est ny le parricide qui a perdu Caïn, mais l'impénitence & le désespoir qui luy fit croire que son péché estoit trop grand pour en pouvoir obtenir le pardon ;

ny le déicide qui a damné Judas, mais le désespoir & l'impénitence qui le porta à se mettre hors d'état de recevoir la grâce de la rédemption que J. C., qui alloit répandre son sang pour luy comme pour tous les autres hommes, & qui dans sa personne divine l'avoit offert de toute éternité à son père pour tous, luy vouloit mériter. Nous voyons dans l'Escriture deux princes dans un si grand endurcissement que l'un d'eux ne connoist point Dieu, insensible à toutes les playes qu'il en reçoit : l'autre se veut luy-mesme faire passer pour Dieu. Le premier c'est Pharaon, roy d'Egipte : il ne se peut, M^{me}, que vous n'en ayez entendu parler. L'autre c'est Nabuchodonosor, roy de Babilone, qui proposa sa statue à ses sujets pour l'adorer comme une idole. Ces deux personnes endurcies ont cela de commun qu'ils ont passé longtems dans l'athéisme & l'idolâtrie, étouffant tous les sentimens que Dieu leur inspiroit pour le connoistre, combattant la vérité qu'ils connoissoient, & résistant au Saint-Esprit. Mais qu'ils ont eu un sort bien différent dans la fin de leurs destinées ! L'un est mort dans son péché & a esté enseveli dans la mer Rouge avec toute son armée : l'autre s'est réconcilié avec Dieu & est mort dans les sentimens d'une parfaite religion. Qui pensez-vous, M^{me}, qui a mis une si grande distinction dans la mort de deux roys qui avoient à peu près vescu de mesme manière ? Un père de l'église, dont nous avons le traité parmy les œuvres de saint Augustin, dit fort bien que tout ce qui en a fait la différence, c'est que le roy d'Egipte s'est roidi contre la miséricorde de Dieu & a négligé les fléaux qu'il resentoit de son indignation, les marques qu'il voyoit de

son pouvoir, & les grâces qu'il recevoit de sa bonté, & le roy de Babilone au contraire sentant le poids de sa main toute divine est rentré en luy-mesme, & luy a rendu ses hommages comme à son unique divinité. L'un s'est opiniâtré contre Dieu & s'est amassé un trésor de colère qui enfin a fondu sur luy & l'a englouti : l'autre a eu recours à sa miséricorde & a mérité par la pénitence une entière abolition de tous ses crimes.

« Mais, M^{me}, quelle raison pouviez-vous avoir pour vous figurer qu'il se trouvaît des péchez qui fussent irrémédiables ? Dieu n'est-il pas maître de ses grâces, & s'il a droit de les refuser quand il veut, ne peut-il pas les accorder quand il luy plait ? Son pouvoir est infiny & sa miséricorde ne l'est pas moins : il peut sauver les plus grands pécheurs, & il aime à le faire. C'est en cela particulièrement que paroît son pouvoir & qu'il se signale, comme l'église chante dans ses prières : il se fait voir dans la punition : mais il est bien plus sensible dans la conversion, puisqu'il ne peut appartenir qu'au Souverain Seigneur de toutes choses de changer les cœurs des hommes & de leur en donner de nouveaux : il est digne de luy de se relâcher de ses droits pour ne pas venger les injures qu'on luy fait autant qu'il le pourroit ; mais il est digne de luy de le faire, non pas par quelque chose d'extérieur & qui ne mette rien dans le criminel, mais par l'infusion d'une grâce qui aille jusqu'au fond de l'âme & qui la fasse devenir toute autre qu'elle n'estoit auparavant. Si continus que puissent estre les péchez & si grand qu'en puisse estre le nombre, quand il passeroit celuy des cheveux de la teste, comme parle David, ou mesme qu'il seroit

infini s'il se pouvoit, la miséricorde de Dieu iroit bien par delà. Les péchez ne peuvent estre infinis qu'en quelque manière, & la miséricorde de Dieu l'est de toutes les manières & absolument : c'est ce qui fait qu'il s'engage à sanctifier le pécheur quelque impur qu'il soit. Quand, dit-il par l'organe d'un prophète, vos péchez seroient comme l'écarlatte, je les renderoy blancs comme neige, & quand vostre âme seroit comme le vermillon, rouge d'iniquitez & du sang de vos frères que vous auriez répandu, je le blanchiroy comme de la laine. Il est vray, M^{me}, que le pardon qu'on obtient de Dieu n'est pas purement gratuit, & qu'au contraire il doit couster beaucoup & c'est ce qui se voit dans les grandes & longues pénitences de l'escriture & de l'histoire ecclésiastique, où nous avons tant d'humiliations dans la cendre & dans le cilice & une si nombreuse suite dans les larmes & dans les gémissemens, & dans les actions pénibles qui ont fait appeler la pénitence un baptême laborieux où, par de grands travaux, on pouvoit recouvrer l'innocence perdue depuis le baptême dans lequel on la reçoit sans peine : & quand vous scaurez que le roy de Babilone dont je vous ay parlé a vescu sept ans parmy les animaux & a fait pénitence dans une vie de brute pour se mettre au-dessous de l'homme, comme il avoit voulu s'élever au-dessus affectant le nom de la divinité & en usurpant les honneurs, vous jugerez que la réparation de la justice est très difficile quand une fois elle est perdue. Mais la miséricorde de Dieu qui n'a point de bornes n'est nullement sujette à ces loix extérieures : elle peut en un moment convertir le plus infigne pécheur & cela arrive ainfi toutes les fois que l'homme

retourne à Dieu de tout son cœur. Convertissez-vous à moy, dit Dieu aux pécheurs dans les prophètes, & je me convertirai à vous. Il ne veut que la pénitence d'un cœur humilié pour faire luy-mesme pénitence du mal qu'il luy a voulu faire pendant qu'il estoit pécheur, c'est-à-dire pour révoquer la haine qu'il luy a porté & le dessein qu'il a eu de le punir & pour changer son indignation en amitié. Il proteste qu'au moment que le pécheur se convertira & qu'il gémera de ses crimes, il sera sauvé, c'est-à-dire qu'il en obtiendra le pardon.

C'est ainſy que je luy raportai cette maxime de l'Eſcriture que l'on tire des parolles d'Iſaïe & d'Ezéchiël, & je ne crus pas à propos de l'inſtruire que les mots qu'on cite ordinairement *in quacunq̃ue horâ ingemuerit peccator ſalvus erit*, ne ſont ny dans le chap. 30 d'Iſaïe, ny dans le 18 ou 33 d'Ezéchiël, comme M. Arnauld l'a juſtifié dans la fréquente communion. Il me ſuffiſt que ce qui y eſt dit, ſoit de la Vulgate ou des 70, *Cum converſus fueris ſalvus eris : in quacunq̃ue die converſus fuerit ab impietate ſua impietas non nocebit ei*, revienne au meſme, ſans critiquer ſur la lettre avec meſme trop de religion.

« David eut le pardon de ſon adultère & de ſon homicide pour un ſeul acte de contrition qui luy fit avouer ſon péché, & ſi-toſt qu'il eut dit *peccavi*, j'ay péché, Nathan luy répondit que Dieu avoit remis ſon péché. A l'inſtant, dit-il, en parlant de luy-mesme dans les pſaumes, que j'ay réſolu de confeſſer mon crime vous me l'avez pardonné devant que j'en fiſſe une pénitence publique. La Magdelaine ne commença pas plus toſt à aimer Dieu que tous ſes péchez furent effacez. Ce par-

don si prompt ne tarit point les larmes ny de l'un ny de l'autre, & leur pénitence ne finit qu'avec leurs vies, leurs péchez leur estant toujours présens. Ils sentoient jour & nuit la pesanteur de leurs iniquitez : ils trempoient leurs mains dans leurs larmes : ils arrosoient leurs lits de leurs pleurs qu'ils mesloient avec leur breuvage. Mais Dieu peut abrégér tout cela & il le fait ainfty quand il ne reste au pécheur ny assez de vie, ny assez de force pour faire de si grandes mortifications & de si longue durée. Il remet ce que nous appelons dans le péché la coulpe, comme il fit à l'égard de David et de Magdelaine, & ne fait icy porter qu'une partie de la peine, réservant le reste après la mort, ou le remettant avec la coulpe en vue d'un acte d'amour & de contrition tout extraordinaire.

Quoy qu'il en soit, *M^{me}*, le salut n'est jammais impossible, & rien n'est si cher ny à si bon marché. Il nous doit coûter tout ce que nous pouvons, & Dieu veut que pour y arriver nous fassions tout ce qui est en nous, quelque grande chose que ce puisse estre : mais il ne nous doit coûter que ce que nous pouvons, si petite chose que ce soit. C'est la mesure de ce que Dieu nous demande : rien au-dessus ny au-dessous de nous : rien de plus que ce que nous avons, rien de moins. Ainsi, *M^{me}*, quelque chargée que vous soyez de crimes, & si près que vous approchassiez de la mort, vostre salut feroit entre vos mains & la grâce, qui ne vous manquera pas, vous mettroit toujours en estat de le faire. Ne vous figurez donc point qu'il y ait des péchez en ce monde qui ne puissent pas estre remis. Nous prions pour tous les pécheurs jusqu'à leur mort

parce qu'ils peuvent jusques là se convertir. Ils n'ont qu'à répondre à Dieu & se faire un cœur nouveau & un esprit nouveau, comme il les leur veut faire luy-mesme, c'est-à-dire coopérer à ce grand ouvrier, & vouloir plainement avec luy le suivre avec autant de fidélité qu'il a de bonté pour les prévenir. Ils doivent pour cela le prier avec instance, puisqu'ils ne peuvent rien que par luy. Il faut le connoître avec humilité & luy rapporter uniquement tout le bien qu'ils sentent en eux-mesmes. S'ils ne se sentent point touchés, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mesmes, & qu'ils l'imputent à leur malignité, mais qu'ils n'accusent point Dieu qui appelle à luy tous les pécheurs qui sont accablés sous le fardeau de leurs crimes. S'ils ne sont pas délivrés par ce libérateur, c'est qu'ils ne veulent pas l'estre, mais ils le peuvent toujours, & il est toujours prest à recevoir ses créatures quand elles reviennent à luy, quelque profusion & quelque abus qu'elles aient fait des biens qu'il avait mis entre leurs mains. Voilà, M^{me}, ce que vous devez croire là-dessus, & comme il faut fonder vostre espérance qui est l'âme du christianisme. »

Elle me parut contente de ce que je luy disois, & ne me proposa de difficulté sur ce que je luy avois dit de la rémission de ses péchez que le lieu de l'évangile où le fils de Dieu dit que le péché contre le Saint-Esprit ne se remet ny en ce siècle ny en l'autre ; ce qu'elle faisoit tomber sur certains péchés qui sont si grand tort au prochain qu'on ne les peut réparer en quelque manière que ce soit, & elle m'en donna quelques exemples, tout cela sans parler d'elle, & sans toucher ce qu'elle avoit à me dire.

M^{me}, luy dis-je à cela, il est vray qu'il est assez difficile d'entendre cet oracle prononcé par la vérité mesme, & tous les interprètes ne sont pas d'accord sur la définition du péché dont il y est parlé sous le nom de péché contre le St-Esprit. Les pères de l'église ont esté partagés les premiers sur cette explication. Mais telle qu'elle soit, elle n'est nullement contraire à ce principe de foy que je vous viens d'établir, que l'église a le pouvoir de remettre tous les péchez. Si par le péché contre le St-Esprit nous entendons l'impénitence finale, comme quelques-uns l'entendent, nous conviendrons aisément qu'il est tout à fait irrémissible, & je l'ay déjà supposé en marquant que c'estoit en ce sens un péché de mort, & que son irrémissibilité ne donnoit point atteinte à ce que j'avois dit de ce pouvoir de l'église, que j'avois avoué ne s'estendre que sur les péchez de la vie. Si l'on entend l'apostasie, comme quelques pères l'ont entendu, ou le blasphème contre Dieu, ou la défiance de sa miséricorde, ou la présomption de nos propres forces, ou l'opiniâtreté, ou quelqu'autre grand péché des sept qu'on appelle contre le St-Esprit, Jésus-Christ l'appelle irrémissible de mesme manière qu'il dit qu'il est impossible qu'un riche entre dans le ciel, appelant impossible ce qui est difficile, & irrémissible ce qui ne se remet pas aisément. Enfin si le péché contre le St-Esprit se prend pour toutes sortes de péchez qu'on appelle de pure malice, comme ceux de foiblesse sont appelés contre le père & ceux d'ignorance contre le fils, parce qu'on attribue par appropriation la bonté au St-Esprit qui est le terme de la volonté du père & du fils, comme on

donne la sagesse au fils qui est le verbe & la production de la reconnoissance du père, & le pouvoir au père qui est le principe sans principe & produit les deux autres personnes sans procéder d'une autre, le péché contre le St-Esprit est appelé en ce sens irrémédiable par comparaison avec les péchez de fragilité que la passion fait commettre, & ceux d'ignorance en quoy le manque de connoissance fait tomber, parce qu'il y a bien plus de peine à obtenir le pardon d'un crime de malice qui n'a nulle excuse en foy, que d'une eschapée de transport & d'ignorance qui semble mériter le pardon. Ce que vous avez dit, *M^{me}*, de certains péchez irréparables n'est vray que devant les hommes. Car aux yeux de Dieu il n'y a rien qui ne se puisse réparer.

Il n'estoit pas au pouvoir de David de faire revivre Urie, & le coup que portoit ce péché selon l'homme ne se pouvoit réparer : mais selon Dieu rien n'est irréparable, & tel est toujours punissable dans les règles de la justice des hommes que celle de Dieu absout entièrement. Dieu ne demande que le possible, & la confiance en luy suffit pour en obtenir la rémission des plus grands crimes. Il n'y a que ceux que St-Paul nomme des enfans de défiance qui périssent. Qui-conque est encore en vie & croit en moy, dit autrefois Nostre Seigneur à Marthe, tout mort qu'il puisse estre à la grâce par le péché, la foy le fera revivre. Tant que nous avons de vie, *M^{me}*, si coupable que nous soyons, si la foy en Dieu, c'est-à-dire soutenüe par l'espérance & animée par la charité, nous fait retourner à luy de tout nostre cœur, nous rentrons en grâce avec luy. Dieu ne peut jamais damner une

âme pénitente & qui l'aime parfaitement. L'estat de la vie future est une fuite & une conformation de la présente; on ne fait là que ce qu'on a commencé de faire icy. Les bienheureux continuent à aimer Dieu comme ils ont dès cette vie commencé à l'aimer; c'est le mesme amour de Dieu, mais beaucoup plus parfait pour lors qu'il n'estoit auparavant. Les damnés haïssent Dieu & blasphèment contre luy. Jamais la pénitence ny l'amour de Dieu n'entre dans l'enfer, & l'âme qui en a au moment qu'elle est séparée de son corps, ny peut jamais tomber. Il ne faut pour vivre éternellement après cette vie mortelle que mourir avec une foy vive & agissante. C'est J. C. qui nous en assure luy-mesme & je puis vous ajouter les paroles qu'il dit ensuite de celles cy : « Croyez-vous cela, dit-il à Marthe ? Il faut, M^{me}, que vous répondiez comme elle : Je croy que le Seigneur Jésus est fils de Dieu vivant, & qu'il est venu en ce monde comme il l'assure luy-mesme pour sauver les pécheurs. »

M., me répondit-elle à cela, je suis convaincue de tout ce que vous me dite. Je croy que Dieu peut remettre tous les péchez : je croy qu'il a souvent exercé ce pouvoir : mais toute ma peine présentement c'est s'il voudra bien en faire application à un sujet aussi misérable que je suis & à une créature qui s'est rendue si indigne de toutes ses grâces, & qui a tant abusé de celles qu'il luy a faites.

Je luy dis qu'il falloit espérer que Dieu auroit pitié d'elle selon sa grande miséricorde & selon la multitude de ses miséricordes, si grands que fussent ses péchez, & en quelque multitude qu'ils pussent estre. Elle com-

mença à me faire en gros une description de toute sa vie, dont elle me dit vouloir d'abord me donner le plan devant que d'en venir dans le détail, & dès ce moment je luy vis le cœur touché, fondante en larmes à la vue de sa misère.

C'est là que parurent les premières marques de sa douleur & de sa contrition, & je puis dire que rien que l'horreur de son péché & la crainte des jugemens de Dieu ne luy a fait jeter des pleurs. Il n'y a eu ny tendresse pour son mari pour qui elle en avoit beaucoup pour lors, ny amitié pour ses enfans dont elle parloit souvent en termes fort touchans, ny appréhension d'une mort ignominieuse qu'elle envisageoit comme présente, qui luy ait tiré une larme des yeux. Il n'y eut que le souvenir de sa vie passée & l'effroy des suites de la mort qui l'ayent frappée pour luy en faire répandre. Elle estoit naturellement intrépide & d'un grand courage : elle paroissoit née d'une inclination assez douce & fort honneste, d'un air indifférent à tout, d'un esprit vif & pénétrant, concevant les choses fort nettement, & les exprimant justes & en peu de paroles, mais très précises ; trouvant sur le champ des expédiens pour sortir d'une affaire difficile, & prenant tout d'un coup son parti dans les choses les plus embarrassantes ; légère au reste & ne s'attachant à rien, inégale & ne se soutenant point, se rebutant quand on luy parloit souvent d'une mesme chose, & c'est ce qui m'obligea de diversifier de tems en tems celles que je luy dis pour ne la tenir que peu sur un sujet que je faisois pourtant revenir aisément, en luy donnant une nouvelle fasce & le proposant d'un nou-

veau tour. Elle parloit peu & assez bien, mais sans étude & sans affectation, se possédant parfaitement, présente à elle même, & ne disant que ce qu'elle vouloit bien dire. Personne ne l'auroit pris à sa physionomie ny à sa conversation pour une personne aussi maligne qu'il paroît par l'aveu public qu'elle a fait de son parricide qu'elle l'avoit esté. Aussi est-ce une chose surprenante, & où il faut adorer les jugemens de Dieu quand il abandonne l'homme à luy même, & reconnoître humblement la foiblesse de l'homme abandonné de Dieu, qu'une âme qui avoit d'elle même quelque chose de grand, d'un sang froid aux accidents les plus imprévus, d'une fermeté à ne s'émouvoir de rien, d'une résolution à attendre la mort & à la souffrir même s'il eût esté nécessaire, ait esté capable d'une aussi grande lâcheté qu'est celle qui se trouve dans l'attentat parricide qu'elle a confessé aux juges. Elle n'avoit rien dans le visage qui menaçât d'une si étrange malice : elle estoit d'un poil chatigné & fort épais, le tour du visage rond & assez beau, les yeux bleux, doux & parfaitement beaux, la peau extraordinairement blanche, le nez assez bien fait, nuls traits désagréables, mais rien qui pût à tout prendre faire passer son visage pour fort beau : il y avoit déjà quelques rides, & il marquoit plus d'années qu'il n'avoit.

Quelque chose m'obligea à luy demander son âge dans ce premier entretien. M., me dit-elle, si je vivois jusqu'au jour de la Magdelaine j'aurois quarante six ans. Je vins au monde ce jour là & j'en porte le nom. Je fus appelée au baptême Marie Magdelaine ; mais si près que nous soyons de ce terme je n'iray pas

jusque là : il faut finir aujourd'huy ou demain au plus tard, & c'est une grâce qu'on me fera de différer d'un jour : je m'y attend, M., sur vostre parole.

On luy auroit bien donné à la voir 48 ans : si doux que parût son visage naturellement, quand il luy passoit quelque chagrin au travers de l'imagination, il la témoignoit assez par une grimace qui pouvoit d'abord faire peur, & de tems en tems je m'apercevois de convulsions qui marquoient du dédain, de l'indignation, & du dépit : elle estoit d'une fort petite taille & fort meneüe. C'est à peu près la description de son corps & de son esprit que je reconnus en peu de tems, m'estant tout d'abord appliqué fortement à l'observer pour me conduire après suivant ce que j'y aurois remarqué.

Après qu'elle m'eut fait un crayon de sa vie, sachant que je n'avois pas encore dit la messe, elle m'avertit d'elle mesme qu'il estoit tems de la dire, que je pouvois pour cela descendre dans la chapelle, qu'elle me prioit de la dire de Nostre Dame à son intention pour luy obtenir par l'intercession de la Vierge sainte, qu'elle avoit toujours prise pour patrone, les grâces dont elle avoit besoin pour se disposer à mourir pénitente ; que je remontasse aussytost que j'aurois achevé le sacrifice, qu'elle y assisteroit en esprit, puisqu'il ne luy estoit pas permis d'y assister autrement, qu'elle se joinderoit à moy pour sacrifier par mon ministère & pour se mettre en estat de se sacrifier ensuite elle mesme & faire agréer à Dieu son sacrifice : qu'elle penseroit à mon retour à me dire en détail ce qu'elle ne m'avoit encore dit qu'en gros.

Je pris congé d'elle sur les dix heures & demie & dis ma messe dans la chapelle, interposant auprès de Dieu le crédit de la sainte Vierge pour impêtrer de luy tous les secours dont cette pénitente & moy avions besoin en cette occasion où j'estois persuadé qu'il falloit une grande grâce pour la rendre agréable à Dieu, & à moy une force extraordinaire pour m'acquitter de mon ministère & la guider dans toutes les démarches qu'elle devoit faire en retournant à Dieu.

Après ma messe, comme je prenois un doigt de vin dans la salle du concierge avant que de retourner à la tour, j'appris de M. Sency, libraire au palais qui se trouva là par hazard, que M^{me} de Br. estoit jugée : il est vray qu'il me dit qu'on lui devoit couper le poingt, & je ne sçus par M. Le Bailleul que le lendemain qu'on avoit dans l'arrest retranché cela des conclusions.

Je remontay tout à l'heure à la tour & la trouvay m'attendant dans une grande sérénité. Devant que de reprendre ce qu'elle avoit à me dire en particulier, elle me demanda si j'avois bien prié Dieu pour elle, &, après que je l'eus asseurée que je l'avois fait de tout mon cœur : M., me dit-elle, n'aurois-je pas la consolation de recevoir le viatique devant que de mourir ?

M^{me}, luy répondis-je, si vous este condamnée à la mort vous mourrez asseurement sans cela, & je vous tromperois si je vous faisois espérer cette grâce. Nous avons veu dans l'histoire mourir sur l'échafaut un connestable sans le pouvoir obtenir, quelque instance qu'il fit pour le demander ; c'est le connestable de Saint Paul. Il fut exécuté en Grève, où, à la vue des

tours de Nostre Dame, il fit sa prière, comme vous la pourcez faire, si ce mesme fort que vous prévoyez déjà de vous mesme vous eschoit.

Je ne voulus pas luy parler du pain bénit que ce seigneur de la maison de Luxembourg mangea au lieu de l'Eucharistie qu'on luy refusa.

Elle me dit que M. de Cinq Mars & M. de Thou avoient communiqué avant que d'estre exécutés. Je ne le crois pas, M^{me}, lui répliquai-je, & je n'ay lu cela ny dans les mémoires de Montréfor, ny dans aucun autre livre qui rapporte leurs morts. Elle m'adjouta l'exemple de M. de Montmoranci. Mais évitant de luy répondre là dessus, j'opposay celui de M. de Marillac qui devoit la frapper estant alliée de cette famille, & se faisant un grand honneur de cette alliance. Je croy qu'elle ne sçavoit rien de la grâce que le Père Bourdalouë fit au chevalier de Rohan qu'il communia à sa messe la nuit mesme qu'il fut exécuté; sans doute elle n'auroit pas manqué de me le nommer; une chose passée depuis si peu de tems luy auroit donné quelque espérance d'une semblable faveur.

M^{me}, luy dis-je en poursuivant, quand vous m'apporteriez quelque exemple extraordinaire, ny faite pas fond, s'il vous plaist. Ce sont des exceptions à l'usage du royaume & cela ne fait pas de loy : vous ne devez pas vous promettre ce privilège. Les choses iront à vostre égard dans le cours ordinaire. C'est un malheur de vous trouver dans un estat où on ne vous accorde pas la réception d'un sacrement qui fait la force des fidelles & dont on se doit munir dans le voyage du tems à l'éternité que vous devez faire bien tost; mais

vous vous este mise vous mesme dans cet estat & vous vous este attirée ce mal; ne vous plaignez pas de la rigueur de nos coutumes, elles sont très justes puisqu'il est fort raisonnable & conforme à l'esprit de l'église ancienne de ne point donner la communion à des pécheurs coupables de certains crimes monstrueux, tels que sont ceux pour l'ordinaire qu'ont commis les personnes qu'on condamne à mort. Il seroit contre le respect que l'on doit à ce sacrement qu'une personne communiât le jour qu'elle doit estre décapitée, & qu'en un mesme jour le corps du fils de Dieu & le glaive d'un boureau passassent par le mesme canal, ce qui arriveroit, la coutume de France estant que l'on exécute l'arrest de mort le jour qu'on le prononce. Que seroit-ce, M^{me}, si on gardoit encore de nostre tems en ce royaume la sévérité qu'on y voyoit en ces rencontres devant Charles six. Jusqu'à ce prince, les suppliciez mouroient sans confession, & ce fut sous son règne qu'on relascha cette dureté.

Mr, en m'interrompant, cela se peut-il ? Est-il croyable qu'on ait jamais eu cette cruauté ?

M^{me}, luy dis-je, c'est un fait dont il ne faut pas disputer. L'ordonnance du Roy fait foy qu'on en a autrefois usé ainfy. Mais que cela ne vous allarme pas ; je ne le dis que pour vous faire entendre que vous auriez esté bien plus malheureuse si vous aviez vescu dans ces anciens tems de rigueur, & que vous devez remercier Dieu qu'on ait présentement assez d'indulgence pour donner un confesseur au criminel qu'on condamne à mort. Mais, M^{me}, il faut s'en tenir là, & ne prétendez pas qu'on viole pour vous un usage com-

mun. Ce sacrement vous seroit sans doute d'un grand secours; mais ce n'est pas un moyen absolument nécessaire pour le salut. Il seroit nécessaire, de nécessité qu'on appelle de précepte, s'il ne tenoit qu'à vous de le recevoir : vous y seriez obligée, & vous ne pourriez à la mort vous dispenser de le recevoir sans risquer votre salut. C'est dans ce sens que N. S. J. C., au chapitre six de St Jean, menace ceux qui ne mangeront point la chair du fils de l'homme qu'ils n'aient point de part à la vie éternelle. Mais dans l'état où vous êtes, la vue du sacrement suppléera au défaut de la chose même, & c'est assez pour vous d'en avoir le désir : vous avez dû autrefois apprendre qu'il y a deux sortes de communion, une sacramentale qui se fait en recevant en sa bouche le corps du fils de Dieu, & une spirituelle qui n'est qu'une participation en esprit à la mort & à la passion de ce Dieu mourant & souffrant : la première peut être sans l'autre, comme dans ceux qui communient indignement; mais elle ne sert qu'au jugement & à la condamnation du communiant puisque quiconque mange le corps sacré indignement, il mange son jugement : ce sont les paroles de St Paul qu'on vous a sans doute répétées quand on vous a instruit de la religion. Il faut que la seconde y soit jointe pour tirer du fruit de la première, mais la seconde tient lieu de la première & en fait recevoir tout le fruit quand on ne peut pas participer au sacrement. Il y a différentes manières de communier spirituellement. On communie au corps de J. C. en lisant la parole qui est comme son corps, en aimant l'église, en s'unissant à elle qui est son corps mystique, & en souffrant pour lui

& avec luy. Cette dernière communion qui est présentement vostre partage, M^{me}, est la plus parfaite de toutes & celle qui nous fait le plus revestir de J. C. & remplir de son esprit. Dieu se trouve au milieu des souffrances comme sous les espèces du sacrement. Nos yeux n'y découvrent que des apparances foibles & peu considérables dans ce qui se voit dans l'Eucharistie : mais nostre foy qui perce au dedans nous y découvre un Dieu caché qui répand sur nous ses bénédictions. C'est là qu'après avoir levé tous ces voiles qui nous découvrent la veüe de la divinité, nous venons à une lumière inaccessible qui nous esclaire, & nous puisons des trésors de grâce dans cette source profonde & inépuisable. Il est de mesme de la croix : sous ce dehors de souffrances qui n'ont rien que de terrible à nos sens l'âme chrestienne rencontre Jésus-Christ tout plein de bontés pour elle, le père des miséricordes & le Dieu de toute consolation soutien dans toutes nos tribulations, qui promet par son prophète d'estre avec nous dans l'affliction & de nous en délivrer en cette vie si nous espérons en luy, pour enfin nous glorifier éternellement. Voilà, M^{me}, la seule communion spirituelle que vous pouvez & que vous devez faire dans l'estat où vous este ; entrer dans l'esprit de J. C. souffrant, souffrir avec luy & comme luy, ou plustost comme ce criminel pénitent qui fut crucifié sur le calvaire en mesme temps que luy, qui fut baptisé de son sang & qui reçut J. C. spirituellement en luy-mesme, comme les apostres l'avoient receü la veille sacramentalement. Il confessa son crime à la croix & reconnut qu'il méritoit la mort, comme il fit profession que J. C. estoit innocent : il marqua qu'il

attendoit de luy tout son secours & qu'il ne pouvoit estre sanctifié que par luy, & c'est pour cela qu'il le pria de se souvenir de luy. Voilà, M^{me}, vostre patron, & sa conduite est l'idée de ce que vous devez faire, reconnoître que vostre mort est la peine de vostre péché & qu'elle luy est deüe, au lieu que celle que voulut souffrir Nostre Seigneur pour nous estoit l'effet de l'iniquité de ses ennemis, de l'injustice de ses juges, & de son amour pour les hommes. Vous ne pouvez pas dire comme luy que vous donnez vostre vie à vous mesme & que personne ne vous contraint à la perdre puisque vous vous regardez desjà comme condamnée à la mort : mais vous pouvez en vous y soumettant vous en faire un mérite auprès de J. C. ; il ne faut pour cela que détester vostre crime & aimer Dieu de tout vostre cœur. Si vous avez de la charité vostre mort fera un martire, & comme un second baptême. C'est le moyen le plus efficace pour faire une bonne communion spirituelle. C'est peut-estre un bien pour vous, M^{me}, que de mourir sur un échafaut. Il y a des gens que Dieu veut sauver par là, & dont la prédestination est attachée à une mort honteuse, qui viveroient & moureroient dans un oubli de Dieu & d'eux mesmes si la providence de Dieu qui les a choisis de toute éternité pour les béatifier ne les frappoit vivement & ne leur faisoit sentir le poids de son bras en les faisant punir par la justice des hommes & leur donnant par là le tems de se reconnoître & de revenir à luy. Celuy dont je viens de vous parler est de ce nombre & il y tient le premier rang. Sa mort fit tout son bonheur puisqu'elle le fit devenir compagnon de Jésus Christ, le fils de Dieu,

& qu'elle luy procura la grâce de recevoir ses dernières paroles & son dernier soufle, d'assister à cette mort dont le souvenir fait toute la consolation des mourans, & d'entendre de sa bouche toute divine une promesse que ce Dieu luy fit de le recevoir le jour mesme dans son paradis.

Si la mémoire de cette passion d'un Dieu souffrant & expirant fait de si grands effets sur les âmes de ceux qui se la remettent devant les yeux au moment de leur mort, combien la vue mesme pouvoit elle estre salutaire à ce pénitent crucifié avec le fils de Dieu ! Sa vocation dépendoit du gibet. Il y a mesme des innocens malheureux dont on dit que s'ils n'avoient ainſy esté condamnés à une mort par une injustice horrible leur salut périltoit fort. Cela s'est dit de Marie Stuart, peut-estre avec un peu trop de liberté. Mais on peut dire qu'une longue prison & une mort cruelle contribuèrent fort à la sanctifier & la firent devenir une bien plus grande sainte qu'apparemment elle n'auroit esté, si elle eût esté la reine d'Elizabeth comme elle en fut la victime. Elle se sauva par cette communion spirituelle qu'elle reçut pendant si longtems, mourant tous les jours dans l'attente de la mort : il est vray qu'on dit qu'elle communia à sa mort, & qu'Elizabeth ne luy permettant pas d'entendre la messe de son aumônier pour y recevoir le saint Viatique, elle se communia elle mesme, comme on faisoit autrefois dans les voyages & dans d'autres occasions, d'une hostie consacrée que luy avoit envoyé Pie cinq, & qu'elle avoit gardée pour ce dernier besoin. Mais c'est une consolation qu'elle méritoit bien & vous devez reconnoître que vous

méritez la mortification d'en estre privée : il faut la prendre comme une partie de la pénitence qui vous est deüe. On l'imposoit dans les premiers siècles de l'église en quelques endroits de la France & d'Espagne à quelques personnes mesmes qui mouroient dans leur liët moins coupables que vous. Rendez seulement grâce à Dieu qui vous donne loisir de faire pénitence &, par là, une bonne communion spirituelle qui est la seule nécessaire pour le salut.

M^r, me dit-elle, j'accepte de tout mon cœur cette mortification si sensible qu'elle me soit. Je prie Dieu or 'il me donne assez de grâce pour faire qu'une communion spirituelle supplée au défaut du sacrement que je ne puis recevoir. Je n'ay garde de me comparer à Marie Stuart : ce qu'on a dit d'elle pour la décréditer en France & en Escosse n'estoit que calomnie ; elle auroit pu se sauver sur le throne quoique l'échafaud fut une voye plus seure pour un degré de sainteté plus élevé. Mais moy je ne pouvois jamais me sauver qu'en mourant de la main du bourreau. Si j'estois morte à Liège devant que d'estre arrestée, où en serois-je à l'heure qu'il est ? & quand je n'aurois pas esté prise & que j'eusse encore vescu vingt ans hors de France, comme serois-je morte enfin & quelle fin aurois-je faite ? Par qui aurois-je esté assistée, & comme aurois-je fait moy mesme tout ce que j'aurois dû faire pour me mettre en estat de grâce ? Si je puis estre sauvée après ce que j'ay fait, ce ne peut estre que par l'échafaud. Je veux bien prendre le bon larron pour exemple, & me régler sur ce qu'il a dit à la croix. Je déclareray mon crime devant les juges à qui je le défavouay

jusqu'à présent. J'ai cru le pouvoir céler parce que je me flattois que sans ma confession il n'y auroit pas de quoy me convaincre & que je n'estois pas obligée de me charger moy mesme. Je prétens réparer demain dans mon interrogatoire dernier ce que j'ay fait de mal dans les autres. M. le P. P. m'a dit sur la scelette des choses fort touchantes, car je m'en suis sentie attendrie quoy-que je n'aye pas voulu le témoigner. Je ne doute pas que je n'aye scandalisé mes juges par la hardiesse que j'ay eu en cette rencontre & à la confrontation : mais je reconnois ma faute présentement.

— Ouy, M^{me}, luy répondis-je en l'interrompant, puisque vous voyez que vous estiez interrogée juridiquement, il falloit répondre précisément aux interrogatoires. Si vous l'eussiez esté contre les formes, vous auriez pu éluder par quelque détour : mais vous n'auriez jamais pu mentir. Le mensonge est toujours défendu & plus en jugement, où les choses se passent si solennellement & avec la religion du serment, qu'en aucune autre occasion. Mais vous estiez interrogée dans l'ordre & vous n'estiez nullement en droit de décliner. Il falloit parler juste & dire tout ce qui estoit de la chose. Vous deviez paroître en cette action avec autant de modestie & d'humilité pour avouer, qu'on dit que vous avez eu de résolution & d'affurance pour soutenir le mensonge & l'imposture.

Je vous prie, M., reprit-elle tout à coup, d'en faire mes excuses à M. le P. P. Vous le verrez, s'il vous plaist, de ma part après ma mort & vous luy direz que je luy demande pardon & à tous les juges de l'effronterie qu'ils m'ont veüe ; que j'ay cru que cela servoit

à la deffense de ma cause, & que je n'ay jamais cru qu'il y eût assez de preuves pour me condamner sans mon aveu ; que je vois le contraire présentement, & que j'ay esté touchée sur la scelette de ce qu'il m'a dit, & que je me suis fait violence pour empescher qu'on ne le remarquast à mon visage ; qu'il me pardonne le scandale que j'ay donné à toute la chambre assemblée pour me juger, & qu'il prie les juges de me le pardonner : qu'au reste, je meurs convaincüe que ma prédestination estoit attachée à l'arrest de mort qu'il prononce aujourdhuy contre moy, & que bien loing de m'en plaindre & de luy en vouloir du mal, je sens que je luy en suis obligée, & l'en remercie très humblement. Voyez aussy, je vous prie, M. le P. G. & remerciez le de mesme en mon nom d'avoir sollicité ce jugement dont je crois que mon salut dépendoit absolument. Mais revenons à nostre affaire.

C'est ainsy qu'elle me vint compter son affaire jusqu'à une heure & demye qu'on vint apporter le couvert pour dyner. Elle ne prit que deux œufs frais & un bouillon & m'entretint pendant le repas que je fis de choses indifférentes avec une très grande liberté d'esprit, & d'une tranquillité qui me surprenoit, comme si elle m'eût donné à manger dans une maison de campagne. Elle fit mettre à table les deux hommes & la femme qui la gardoient ordinairement. M., me dit-elle après qu'elle leur eut dit de s'y mettre; vous voulez bien qu'on ne fasse pas de façons pour vous : ils ont coutume de manger avec moy pour me tenir compagnie, & nous en userons de mesme aujourdhuy si vous le trouvez bon. C'est icy, leur dit-elle, le dernier repas

que je feray avec vous : & se tournant vers la femme qui estoit auprès d'elle : Madame ma pauvre du Rus, vous ferez bientôt défaite de moy ; il y a longtems que je vous donne de la peine : mais cela finira dans peu : vous pourrez demain aller à Dranet : vous aurez assez de tems pour cela. Sept ou huit heures venües vous n'aurez plus à faire à moy. Je feray entre les mains de M. (elle me regarda pour me désigner en disant cela), & on ne vous permettra pas de m'approcher. Vous pourrez partir dès ce moment là pour vous en retourner, car je ne croy pas que vous ayez le cœur de me voir exécuter ; oultre que cela fera peut-estre fait de bonne heure.

Elle disoit cela froidement, & d'une tranquillité qui marquoit plus tost une égalité d'esprit naturelle qu'une fierté affectée. Et comme ces gens de tems en tems fondoient en larmes & se retiroient pour les luy cacher, elle, s'en apercevant, me jettoit sans pleurer un regard de pitié comme compatissant à leur douleur, à peu près de mesme qu'une mère de famille qui seroit au lit de la mort & voyant autour d'elle ses domestiques pleurer regarderoit un confesseur qui seroit auprès d'elle & marqueroit la peine que leur amitié luy donneroit.

Elle me parla de la grande chaleur qu'il avoit fait pendant quelques jours. M^{me}, luy dis-je, je croy que vous vous en este bien aperçüe icy ; le lieu est assez étouffé & n'a pas beaucoup d'air, si élevé qu'il soit, ne le retirant que par une petite ouverture. M., me dit-elle, j'ay bien senti que le chaud estoit excessif, mais je n'en ay pas esté incommodée.

De tems en tems elle me pressa de manger & fit

reproche au concierge qu'on eut mis des choux au pot. Elle me pria avec beaucoup d'honnêteté de vouloir bien qu'elle but à ma santé. Je crus que je luy ferois aussy quelque plaisir de boire à la sienne, & il ne me fut pas difficile d'avoir pour elle cette petite complaisance. Elle me fit excuse si elle ne me servoit pas, évitant de dire qu'elle n'avoit point de couteau pour cela, pour n'avoir pas lieu de rien témoigner qui eût l'apparence de plainte.

M., me dit-elle sur la fin du dîner, c'est demain maigre, & quoyque ce soit un jour de grande fatigue pour moy je ne prétens pas faire gras. M^{me}, luy répondis-je, si vous aviez besoin d'un bouillon à la viande pour vous soutenir, il n'en faudra pas faire de scrupule; ce ne sera point par délicatesse que vous en prendrez, mais par pure nécessité, & la loy de l'église n'oblige pas en ce cas. M., me répliqua-t-elle, je n'en ferois pas de délicatesse si j'en avois besoin & que vous me l'ordonnassiez; mais, seurement, cela ne sera pas. Il n'y a qu'à m'en donner un ce soir à l'heure du souper, & un autre à onze heures; on le fera aujourd'huy un peu plus fort qu'à l'ordinaire, & cela suffira pour passer demain avec deux œufs frais que je pouray prendre après la question.

Il est vray que j'estois épouvanté de tout ce sang froid, & je frémissais moy mesme de luy voir ordonner au concierge si paisiblement que le bouillon fût plus fort ce soir là qu'à l'ordinaire, & qu'on luy en tint deux prises prestes avant minuit. Le dîner fini, on luy donna du papier & de l'encre qu'elle avoit demandé, & elle me dit que devant que de me faire prendre la plume

pour me prier d'écrire ce qu'elle auroit à me dire elle avoit une lettre à écrire. M., me dit-elle, agréez avant que je vous prie d'écrire ma confession comme je vous la dicterai, j'écrive moy mesme une lettre qui m'embarasse ; après quoy je seray plus libre pour penser à ma conscience. C'est à mon mary que je la veux faire & cela m'inquiète. Je m'en vais l'écrire, puis je vous la liray, pour n'y rien mettre que vous ne trouviez bon, & vous ferez le maistre de tous mes sentimens & de toutes mes actions jusqu'à ma mort.

Je luy vis dans ce moment beaucoup de tendresse pour M. de Br. & comme on croyoit dans le monde qu'elle l'avoit toujours assez peu aimé, je fus surpris de trouver en elle tant d'amour pour luy : cela me parut mesme aller jusqu'à l'excès, & pendant une demye heure je la vis plus en peine de luy que d'elle mesme. J'eus quelque joye de la connoistre de cette amitié & pour reconnoistre si les marques qu'elle en donnoit estoient bien sincères, autant que pour la régler & la réduire dans de justes bornes, je la combatis ainfy :

M^{me}, l'amitié qu'un mary & une femme doivent avoir l'un pour l'autre est trop juste pour condamner celle que vous me témoignez avoir pour M. de B. Il faut mesme qu'elle soit bien forte puisque J. C. ne luy donne point d'autre modèle que la liaison qu'il y a entre luy & l'Eglise. Il veut qu'un mary aime sa femme comme il aime luy-mesme l'Eglise ; il fait entendre par là que comme cet amour doit estre mutuel, la femme doit autant aimer son mary que l'Eglise l'aime luy-mesme. Voilà l'idée de l'amitié conjugale qui doit estre inviolable, comme l'union de l'Eglise avec J. C. est in-

diffoluble. Je ne ſçay ſ'il y a toujours eu entre vous & luy une ſi grande intelligence : mais, comme j'en ay ouï parler, il y a eu un peu d'indifférence dans vos difgraces : il ne s'eſt pas fort embarreſſé de vous voir éloignée de France : il ne s'intéreſſe pas beaucoup à voſtre affaire préſentement : pour peu qu'il eut eſté ſenſible à ce qui vous touche, ſi coupable qu'il vous ſçut d'ailleurs, il pouvoit bien ſe rendre icy & ſoliciter pour vous : il eſt viſible par la conduite qu'il tient dans cette occaſion où il va de tout pour vous que ſi vous avez eu de l'amitié pour luy, elle n'a pas eſté réciproque de ſon coſté & qu'il en a manqué pour vous.

Je ne luy diſois tout cela que pour l'éprouver.

M., me dit-elle en m'interrompant, il ne faut pas juger toujours des choſes ſi promptement & ſans les bien ſçavoir. M. de B. eſt toujours entré dans mes intérêts, & il n'a manqué qu'à ce qu'il n'a pu faire. Il y a eu toujours commerce de lettres entre luy & moy pendant que j'eſtois hors du royaume, & ne doutez pas qu'il ne ſe fût rendu à Paris ſi-toſt qu'il m'a ſceu en priſon ſi ſes affaires luy euſſent permis d'y venir en ſeureté ; mais il y a des tems où cela ne ſe peut. Il faut que vous ſçachiez, M., qu'il eſt noyé de debtes & qu'il ne pouroit paroître icy que ſes créanciers ne le fiſſent arreſter tout à l'heure : ne croyez pas, M., qu'il fût inſenſible pour moy.

M^{me}, luy répliquay-je, je croiray ſur cela tout ce qu'il vous plaira que je croye. Je louë fort toute cette amitié que vous avez pour luy ; mais elle ne doit pas vous occuper ſi fort à l'heure qu'il eſt : cette application partageroit voſtre eſprit & voſtre cœur, & ils doi-

vent présentement estre tout entier à Dieu. Saint Paul dit que le mariage divise l'homme & luy fait mettre une partie de ses soins à sa famille pendant qu'il donne l'autre à la religion. Il faut, M^{me}, que vous soyez toute au Seigneur dans l'estat où vous este, & vous devez regarder le monde comme n'en estant plus. Ce n'est pas que je ne loüe fort que vous vouliez escrire à M. de B. pourveu que cette lettre ne vous tienne que peu de tems & qu'elle soit bien chrestienne. Vous devez vous mesme luy demander pardon, l'exhorter à se conduire en homme de bien, à faire bien élever vos enfans ; cette petite suspension d'examen de conscience ne vous éloignera pas de Dieu puisqu'il vous oblige luy-mesme à ce devoir. Faite vostre lettre, M^{me}.

Elle prit la plume & écrivit fort viste ces mots : Sur le point que je suis d'aller rendre mon âme à Dieu, j'ay voulu vous asseurer de mon amitié qui sera pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. Je vous demande pardon de tout ce que j'ay fait contre ce que je vous devois. Je meurs d'une mort honneste que mes ennemis m'ont attiré. Je leur pardonne de tout mon cœur, & je vous prie de leur pardonner. J'espère que vous me pardonneriez aussy à moy mesme l'ignominie qui en pourra rejaillir sur vous. Mais pensez que nous ne sommes icy que pour un tems, & que peut estre dans peu vous serez obligé d'aller rendre à Dieu un compte exact de toutes vos actions, jusqu'aux paroles oiseuses, comme je suis présentement en estat de le faire. Ayez soin de nos affaires temporelles & de nos enfans ; faites les élever dans la crainte de Dieu & leur donnez vous mesme l'exemple. Consultez sur cela

M. Marillac & M^e Contée. Faites faire pour moy le plus de prières que vous pourrez & foyez persuadé que je meurs tout à vous. DAUBRAY. Elle avoit mis au bas un mot d'adresse pour faire retirer quelque argent qu'elle avoit encore à Liège, & il y avoit oultre cela un article dans le corps que je ne puis rapporter icy & que je luy fis passer quand elle la rescrivit.

Elle me la lut & je l'entendis attentivement sans l'arrêter. Mais quand elle eut achevé : M^{me}, lui dis-je, voilà une lettre qui ne me plaist pas. Ce que vous y dites de vos ennemis ne vous convient nullement. Vous n'avez point d'ennemis que vostre péché & vous-mesme. Ceux que vous appelez ainſy ſont ceux qui aiment la mémoire de M. vostre père & de MM. vos frères, & ne la deveriez-vous pas aimer comme eux ?

Pourquoy cela, me dit-elle, M. ? Ceux qui ont pourſuivi ma mort ne ſont-ils pas mes ennemis, & n'eſt-ce pas un ſentiment chreſtien que de leur pardonner cette pourſuite ?

Non, M^{me}, luy répliquai-je, ce ne ſont point vos ennemis : vous eſte l'ennemie de tout le genre humain & perſonne n'eſt le voſtre. Si vous eſte en exécration à tous les hommes, c'eſt voſtre abomination qui vous a attiré cette averſion. On ne peut penſer à voſtre crime ſans horreur : comme voudriez-vous qu'on ſ'empêchaſt de vous haïr ?

Elle me demanda en quoy conſiſtoit l'oubly des injures & le pardon des ennemis. Je l'inſtruiſis de cela & comme elle me dit, pour me marquer qu'elle n'avoit point de reſſentiment contre quelques perſonnes qu'elle croyoit avoir le plus contribué à la faire prendre & à la faire

condamner, qu'elle voudroit qu'ils fussent en paradis : M^{me}, luy dis-je, pour la faire expliquer, comment entendez-vous cela ? On parle quelques fois ainfty quand on souhette se défaire des gens.

M., reprit-elle, je ne le prends pas ainfty : je prie Dieu qu'il leur donne longtems en ce monde une grande prospérité, & qu'il les comble en l'autre éternellement du plus haut degré de gloire dont ils soient capables. M^{me}, luy repris-je, c'est en cette manière que les chrestiens doivent aimer par rapport à Dieu : mais vous me faites faire icy une digression bien inutile : qu'avez-vous affaire du pardon des ennemis ? Qui este-vous pour vous mettre sur un pied de générosité & vouloir tirer quelque gloire de ce pardon ? Vous n'este pas en estat de pardonner à personne, mais de demander pardon à tout le monde que vous avez scandalisé par un parricide inouï jusqu'à cette heure. Si vous mouriez, M^{me}, comme Marie Stuart qui, après une longue prison, toute innocente qu'elle estoit, monta sur un échafaut pour y perdre la teste & subir le jugement du monde le plus inique, vous pouriez pardonner à vos ennemis qui seroient vos persécuteurs, & vous suiveriez en cela l'exemple de Nostre-Seigneur à la croix & saint Estienne quand il fut lapidé. Mais c'est la justice qui vous fait mourir pour vos crimes, & elle ne pouvoit vous sauver. Vous n'avez ni ennemis ni persécuteurs, & il ne faut point vous flatter de faire un acte de religion de ne vouloir point de mal à ceux qui ont pris part à vostre condamnation. Vous ne pouriez, même selon le monde, leur en vouloir sans une extrême insolence, après le mal que vous avez fait.

Je crus luy devoir parler avec cette force pour l'humilier, & elle se rendit tout à l'heure. Elle m'offrit de rayer ce qui regardoit les ennemis & un autre endroit que je ne puis dire. Mais comme cela alloit à une trop grande rature & qu'il y avoit quatre ou cinq lignes à effacer pour cela, je la fis consentir à refaire une autre lettre que je luy dictai de mot à mot comme la première, en retranchant les deux endroits que je n'avois pu y approuver. Elle eut peine à se rendre de recommencer sa lettre & elle s'en excusa un moment, mais elle le fit enfin fort volontiers. Cela fait, elle ne voulut plus penser qu'à écrire sa confession. M., me dit-elle pour cela, voilà ma lettre faite. Je ne veux plus vous entretenir que de moy. Mais c'est à vous, s'il vous plaist, à prendre la plume à vostre tour ; vous voulez bien me soulager en cela. Il faut que nous écrivions tout ce que j'ay à vous dire pour me confesser à vous. Sans cela je ne pourois pas estre assurée que mon compte fût exact. Je ne le puis estre qu'en repassant tout d'une veüe sur ce que j'auray dit, & si je ne voyois cela écrit, je craindrois toujours qu'il ne me fût eschappé quelque chose.

M^{me}, luy dis-je, je vous renderay cet office : mais commencez par prier Dieu & demandons la grâce de son Saint-Esprit pour bien faire cela.

Nous nous mismes à genoüil elle & moy, & nous dismes un *Veni creator* & un *Salve regina*, qu'elle demanda elle-mesme que j'adjoutasse à la prière du Saint-Esprit. Je luy fis ensuite une paraphrase de l'un & de l'autre en françois pour luy ouvrir & toucher le cœur, la faisant répéter après moy mot à mot ce que je di-

fois, & comme je mellois des choses fort touchantes qui la regardoient, elle m'interrompit au milieu de la paraphrase du *Salve*, & me dit :

M^r, je voudrois bien que vous me donnassiez un livre où cela fût ; je le dirois en mesme tems que vous ; je sens mon cœur pénétré de cela. M^{me}, luy dis-je, ce que je vous fais dire n'est dans aucun livre. C'est ce que Dieu m'inspire en ce moment, & si vous y faite un peu de réflexion, vous verrez qu'il y a milles choses qui tombent sur vous personnellement, & que ce ne peut estre un formulaire commun. Il est vray, me répliqua-t-elle, M^r, je ne sçay ce qui me transportoit ; je vois bien que cela est fait pour moy : continuons, je vous prie.

Nous achevasmes cela, & cette prière paraphrasée fut d'une demye heure ou trois quarts d'heure. Après quoy, je me levay & m'assis. Elle s'approcha de moy & se mit à genoüil pour dire son *confiteor*. Après qu'elle l'eut dit en latin, je le luy fis dire en françois après moy, en luy faisant une paraphrase, & y adjoutant les saints auxquels elle me dit qu'elle avoit une dévotion particulière, S^{te} Magdelaine, S^t René & S^t Antoine de Padoüe. Elle me demanda si elle se tiendroît à genoüil tant que sa confession dureroit : je crus qu'elle n'auroit pas assez de force pour cela, & qu'elle seroit en cette situation moins en estat de penser à elle.

Je la fis lever. Elle prit un livre françois qu'elle avoit pour y lire les commandemens de Dieu, & me dit de l'aider à s'examiner le plus rigoureusement qu'il se pourroit, sans se pardonner quoy que ce soit, de luy faire des avances, de l'interroger sur toutes les espèces

& toutes les circonstances des péchez possibles, me protestant que d'elle-mesme elle me préviendrait & s'accuseroit de tout ce que sa conscience pouvoit lui reprocher. Et en effet je ne crois pas qu'on pût faire rien de plus exact sur cela que ce qu'elle fit. Après le décalogue, elle prit les commandemens de l'Eglise, & se tint la mesme rigueur pour confesser ce qu'elle pouvoit avoir fait contre. Je luy parlay des obligations du baptême, des dispositions nécessaires pour communier dignement, de l'estat où on doit entendre la messe les dimanches & les festes pour satisfaire au précepte. Elle passa à parcourir les sept péchez capitaux pour reconnoître si elle estoit coupable de quelques-uns. Je luy parlay de l'obligation que nous avons de faire quelques fois des actes de foy, d'espérance & de charité, & je puis dire qu'elle fit une déclaration très grande de tout jusqu'aux plus petits péchez véniels & aux minuties.

La religion qu'elle avoit pour cela nous fit aller assez lentement, & je la voulois ainſy pour ne luy pas donner ce jour-là l'absolution que je croyois pouvoir différer jusqu'après que son arrest luy auroit esté prononcé, et qu'elle eut subi l'interrogation. Je croyois de plus qu'il estoit nécessaire pour me faire reconnoître que le récit qu'elle me faisoit n'estoit pas purement historique, mais un acte de pénitence qui devoit faire partie du sacrement, de l'exciter de tems en tems à la composition de cœur, et de luy faire produire des actes de contrition. Je luy apportois l'exemple du Roy pénitent & luy disois que, comme ce prince disoit à Dieu pour obtenir le pardon de son adultère, de son homi-

cide & de ses autres péchez qu'il luy repasseroit toutes ses années dans l'amertume de son âme, qu'elle devoit plonger la sienne dans la douleur la plus amère qu'elle pût avoir, qu'elle devoit comme la Magdelaine sa patronne se faire un baptême de ses larmes devant que de s'en faire un de son sang, que celui-cy seroit inutile sans l'autre, que cette péchereffe pénitente fut assez heureuse pour répandre des larmes aux pieds de J. C., qu'elle sanctifia cette eau qui couloit de ses yeux par l'attouchement de ce corps sacré, comme l'eau du Jourdain fut sanctifiée par cette même chair au même tems que S^t Jean en répandit sur elle : que si ce miracle ne se faisoit pas visiblement, J. C. d'une manière insensible, mais qui n'en estoit pas moins véritable, sanctifiroit ses larmes & luy prononceroit par mon ministère, dont il vouloit bien se servir pour cela, que ses péchez luy estoient remis parce qu'elle l'avoit beaucoup aimé, après s'estre beaucoup aimée elle-même, comme il l'avoit dit, luy-même à Magdelaine.

Cela luy fit bien de l'impression & de tems en tems je luy vis couler des larmes à ruiffaux. Pour peu que je luy remarquasse de relaschement & de séchereffe, je luy reprochois sa dureté. M^{me}, lui dis-je, ne prétendez pas pouvoir, dans le peu de tems que vous espérez qui vous reste de vie, rachepter celui que vous avez perdu comme parle saint Paul, & réparer le mal que vous avez fait, que vous n'ayez une grande contrition, & pour parler avec l'écriture, creuse & profonde comme la mer pour noyer Pharaon & toute son armée, c'est-à-dire tous vos péchez. Il faut cette double con-

trition de Jérémie pour les péchez de commission & d'omission d'autant plus étendue qu'elle doit tenir lieu de satisfaction, puisque vous, n'avez pas le temps d'en faire qui soit proportionnée à vostre crime, & il faut dans les heures que vous avez encore à vivre que tout respire en vous la pénitence, & qu'elle soit universelle.

Vous aurez peut-estre autrefois oui parler de ce jeûne général que le Roy de Ninive après la menace de Jonas ordonna dans la ville. Il s'estendit aux enfans mesmes les plus innocens & à tous les animaux. Tout doit, M^{me}, en vous, porter le caractère de la pénitence, vostre esprit, vostre cœur, tous vos sens. Quand je vous ay dit que, si pressée de la mort qui vous menace, il n'y avoit rien à désespérer, & qu'il n'estoit besoin que d'un moment pour fléchir la colère de Dieu & obtenir de sa miséricorde la rémission de vos péchez, j'ay entendu que vous eussiez une douleur si vive & si perçante qu'elle vous réduist à l'estat où se dépeint David dans ses psaumes et où l'évangile représente la Magdeleine pénitente, aussy véhémence qu'elle puisse estre & sans aucune intermission. La conversion qui mérite le pardon doit estre de toute vostre âme, de tout vostre cœur, & de toutes vos forces ; produire en vous un cœur nouveau & un esprit nouveau, & rendre ce qui est en vous tout autre qu'il n'estoit auparavant. David se trouble à la veue de son péché : son âme à ce seul aspect est toute dans le trouble & dans la confusion : son cœur se sèche de douleur au souvenir de ses crimes : un moment après quand il regarde Dieu qu'il a offensé, son âme se liquéfie, se fond toute en eau : cette âme péni-

tente se prosterne devant le Seigneur et s'attache au passé pour s'humilier : sa chair se froisse, ses os se rompent, son cœur se brise, son visage, son pain, son lit sont baignés de ses larmes, sa voix s'enroue & se perd à forces de cris qu'elle pousse au ciel pour demander grâce : son gémissement est comme celui de la tourterelle qui ne finit point.

C'est aussi l'image de la pénitence de la Magdelaine. Elle arrose les pieds de J. C. de ses pleurs & elle ne cesse point de les baiser : ses larmes saintes qui ne tarissent pas, ses baisers sacrés qui continuent sans interruption, sont des marques de la grandeur & de la stabilité de la contrition qu'elle a de ses péchez & de l'amour qu'elle a pour Dieu.

Toutes ces paroles & milles autres semblables la faisoient pleurer amèrement. M^r, me disoit-elle souvent, je voudrois bien pleurer mes péchez plus que je ne fais. M^{me}, luy répliquay-je, il ne faut que des larmes intérieures pour ce Dieu qui est scrutateur de nos cœurs. C'est de celles-là qu'il faut luy demander une source inépuisable & dire avec le prophète : qui donnera à ma teste une fontaine de larmes pour la faire distiller par les yeux de mon âme & pleurer comme je dois sur moy & sur mes péchez ? Si vous ne souhaitez pleurer présentement plus que vous ne pleurez que pour vous soulager & vous descharger d'une partie de vostre douleur, ce mouvement me déplairoit. Vous devez au contraire faire rentrer vostre douleur pour en estre toute remplie, & pouvoir dire, avec cette femme affligée de l'écriture, que vous ne voulez point de consolation parce que Dieu vous a remplie d'amertume. Il n'est pas

nécessaire que les sanglots de vostre âme exhalent au dehors : si cachez qu'ils soient au dedans, M^{me}, ils seront toujours connus de Dieu qui lève les replis des consciences & découvre ce qu'il y a de plus secret. Vous luy pouriez dire comme David : vous voyez, Seigneur, l'estat de mon cœur et tous mes gémissements sont connus de vous, *gemitus meus a te non est absconditus*.

Ouy, M^r, dit-elle en pleurant, je luy dis de tout mon cœur : Que n'en ay-je un aussi tendre & aussi capable d'aimer Dieu que les plus grands pénitens & que les premiers des chrétiens ! Que n'ay-je un cœur de David, de S^t Paul, de la Magdelaine & de S^t Augustin ! Ou plutôt que n'ay-je tous ces cœurs mêlés ensemble ! Je souhaitterois qu'ils fussent tous réunis dans le mien pour concevoir une contrition de mes péchez & un amour pour Dieu qui eussent quelque rapport avec mes crimes et qui pussent les expier.

M^{me}, luy dis-je en reprenant, le vostre tel qu'il est suffira si vous le voulez employer tout entier. Une obole, donnée par l'esprit de charité, fait pour cette pauvre femme de l'évangile tout autant que les grandes libéralités des riches. Ce désir que vous témoignez d'assembler en vous la ferveur de ces premiers anges & de ces saints animés de la charité, vous fait entrer en participation de leur mérite. C'est un effet de la communion des saints dans l'église ; non-seulement elle nous fait part de leurs suffrages, & les oblige de s'intéresser à nous & de nous aider de leurs vœux en s'intéressant à la gloire de Dieu & se joignant à ceux qui le veulent glorifier pour le faire plus parfaitement glo-

rifier, mais, par un secret singulier de la charité chrétienne, elle fait qu'une sainte émulation que nous concevons à la vue des grands saints dont nous souhaitons avec empressement atteindre la vertu rend aussy agréable à Dieu l'effort que nous faisons pour cela que le feroit la vertu mesme. C'est à quoy sert l'exemple de ces héros de nostre religion quand nous nous mettons en devoir de les imiter autant que nous le pouvons. Continuez, M^{me}, à prier ces saints qu'ils vous secourent auprès de Dieu ; ils gémiront encore pour vous en J. C. : luy-mesme offrira de nouveau les pleurs qu'il a versés sur le Lazarre & sur Jérusalem, le trouble qu'il a souffert dans la passion à l'approche de la mort, & tout ce qu'il a enduré pour vous soutenir dans vostre trouble & dans vos souffrances. Il fait encore prier pour vous son esprit, à qui il fait jetter des gémissemens ineffables ; il fait soupirer son église, son unique colombe, pour vous obtenir des soupirs si forts qu'ils appaisent l'indignation divine de son père.

A mesure que la confession avançoit, je luy disois toujours quelque chose de touchant, & elle joignoit aussytost les mains en pleurant & demandant pardon à Dieu. Il est vray que, comme je ne prétendois luy donner l'absolution que le lendemain, je luy parlai quelques fois de choses qui ne touchoient pas le sacrement. Je l'interrogeois de l'estat où elle avoit esté hors de France, & je me souviens qu'en déplorant la condition misérable où elle s'estoit trouvée, doutant partout, & ne se trouvant jamais en lieu de seureté, elle me dit qu'elle ne touchoit que 500^{ll} par an ; sur quoy il falloit prendre les faux frais qu'elle avoit esté obligée

de payer, les droits de change & de dépenses de voyages : que même l'année dernière, qui estoit celle de la mort de M^{lle} sa sœur, elle n'avoit eu que 350^{ll}. Je luy fis dire milles autres choses sur ses aventures & sur sa famille que je ne puis dire, & quoyque cela ne regardât pas sa confession j'en tiray pourtant de l'avantage pour mon dessein, & je sçus tourner tout à mon but. Cela servit un peu d'ailleurs à luy donner quelque repos dans l'application qu'il falloit avoir à se remettre ce qu'elle me devoit dire, & à charmer sa douleur pendant quelque tems.

Elle eut, outre cela, trois momens pour se recueillir en elle-même sans que je fusse auprès d'elle. M. le P. G. se donna cet après-dîner la peine de venir deux fois à la tour : la première, sur les quatre heures, pour sçavoir en quel estat je la trouvois, & m'avertir que si elle avoit à déclarer quelque chose & qu'elle le voulût faire dès cet après-dîner-là Messieurs les Commissaires se trouveroient tous près pour l'entendre, & que je n'avois qu'à m'adresser à un garde pour faire sçavoir si elle vouloit parler. C'est ce qu'il me dit au milieu de l'escalier de la tour où il avoit voulu monter pour me sauver une partie de la descente, descendant au garde, qui me vint donner avis que quelqu'un demandoit à me parler, de dire que ce fût luy.

Je remontay dans l'instant &, après quelque chose que je dis à M^{me} de B., sur la confession qu'elle faisoit, je luy demanday si elle ne vouloit pas bien déclarer sur son accusation qu'elle estoit coupable devant Messieurs les juges, comme je luy avois marqué qu'elle le devoit & qu'elle m'avoit promis de le faire. Elle me

dit qu'elle me tiendrait parole, & qu'elle diroit le lendemain tout ce qu'elle sçavoit sur cela. M^r, me dit-elle, qu'on me laisse en repos jusqu'à demain : je découvriray mon crime à M^r Paluau : je reconnaitray devant luy que j'ay empoisonné mon père, que j'ay fait empoisonner mes frères & que j'ay pensé empoisonner ma sœur. Je voudrois sçavoir quelle estoit la composition des poisons dont je me suis servie & dont on a usé par mon ordre : mais tout ce que j'en connois c'est que les crapaux y entroient & qu'il y en avoit qui n'estoit que de l'arsenic rarifié.

M^{me}, luy répondis-je, vous avez eu milles entretiens d'amitié avec celui qui vous les fournissoit ; n'avez-vous jamais eu la curiosité de sçavoir au vray tous les ingrédients qu'il falloit pour le faire ? On dit qu'il avoit pour cela un laboratoire & qu'il les alambiquoit luy-mesme : ne vous a-t-il jamais fait confidence de ce secret ?

Je ne sçay, me répondit-elle, que ce que je vous ay dit là-dessus. Mais, M^{me}, continuay-je, s'il travailloit luy-mesme à ses poisons, comme on dit qu'il le faisoit & mesme qu'il s'est, sans y penser, empoisonné luy-mesme, le masque dont il se servoit dans ses ouvrages pour ne pas respirer l'air envenimé de son fourneau s'estant cassé, il ne se peut que vous ne le sçachiez.

M^r, me dit-elle, il n'est pas mort ainſy, & ce que vous me dite là est une fable. Je ne doute pas qu'il ne sçût quel estoit son poison, & qu'il ne mît quelques fois la main à le préparer, mais celui qui le faisoit ordinairement estoit Glazel, apotiquaire du faux bourg S^t Germain, mort il y a longtems. Je sçay bien qu'il y

avoit des poisons différens, & on a dû trouver dans la cassette de l'eau rougeastre & de l'eau blancheastre : mais je n'en sçay pas la confection. Je ne connois point de contre-poison que le lait. Cet homme-là m'a souvent dit que c'estoit un préservatif contre, & que pour peu qu'on en prit le matin, son poison ne pouvoit faire de mal : que c'en estoit mesme le remède pourveu qu'on en eût pris peu, & que bientôt après on avalât un peu de lait.

Pour les complices, je n'en sçache point que je puisse accuser, qu'un homme à qui je donnois du poison il y a dix ans, qu'il m'avoit demandé pour empoisonner sa femme.

Mais, M^{me}, luy dis-je, comme expliquez-vous la lettre que vous avez escrite depuis vostre détention à M^r Pennautier, où vous le pressiez de faire pour vous tout ce qu'il pourra & de se souvenir que vos intérêts en cette affaire sont les siens?

M^r, me répondit-elle, je ne sçay point du tout qu'il ait jamais eu d'intelligence avec S^{te} Croix pour les poisons & je ne pourois l'en accuser sans trahir ma conscience. Mais comme on a trouvé dans sa cassette un billet qui le regardoit & que je l'avois vu milles fois avec S^{te} Croix, je crus que l'amitié avoit pu aller jusqu'au commerce de poison, & dans ce doute je me hazarday à luy escrire comme si j'avois sçeu que cela fût, ne pouvant rien gaster par là à mon affaire, et raisonnant ainsi en moy-mesme : s'il y a eu entr'eux quelque liaison pour les poisons, M^r Pennautier croira que j'en sçauray le secret, m'avançant comme je fais, & cela l'engagera à solliciter mon affaire comme la

fienne de peur que je ne le charge, &, s'il est innocent, ma lettre est perdue. Je ne risque rien que l'indignation d'une personne qui n'auroit garde de se déclarer pour moy ny de me rendre aucun service quand je ne luy aurois rien escrit.

M^{me}, luy dis-je, prenez garde à ce que vous dites sur cela. Si vous y mentez, on pourra dire comme S^t Pierre dit à Ananie & à Saphire, sa femme, que vous n'aurez pas menti aux hommes, mais à Dieu. Vous devez dire la vérité à vos juges qui représentent Dieu par le caractère de leur autorité qui en émane, & vous ne pouvez leur refuser obéissance que vous ne défobéissiez à Dieu mesme. Mais prenez garde que si vous les trompez, vous ne tromperez pas Dieu pour cela : on peut tromper les hommes, dit S^t Paul, mais on ne trompe jamais Dieu : il sçait ce qu'il y a de plus caché. Il a esté présent à tout ce qui s'est passé à vostre connoissance, & dans peu il vous en interrogera avec la dernière rigueur. Il faut que les réponses que vous ferez au grand interrogatoire soient toutes conformes à celles que vous ferez aujourd'huy ou demain devant Messieurs vos commissaires. Vous direz la vérité puisque vostre conscience paraistra toute nue & servira elle-mesme de témoin contre vous : il faut le dire dès icy pour en tirer quelque avantage : elle ne feroit qu'à vostre plus grande condamnation si vous la réserviez pour ce tems-là, & elle mettroit le comble au trésor de colère que vous vous seriez amassé par vos crimes pour le jour de la colère du Seigneur. Si vous ne prévenez ce grand jour, il n'y aura plus qu'un jugement sans miséricorde, où le juge sera si terrible, où le criminel n'aura

plus de défense & sera luy-mesme son accusateur, où la sentence sera sans ressource : n'attendez plus rien qu'une mort infâme devant les hommes & le feu de l'enfer pour y bruler éternellement avec les démons ; c'est là que vous seriez pour toujours compagne de leurs peines après avoir esté complice de leurs crimes. Vous avez esté jusqu'à présent l'instrument infernal dont ils se sont servis pour faire du mal au monde, &, si vous attendiez jusqu'au jugement de Dieu, qui approche pour vous, à vous reconnoître, vous les seriez bientôt devenir vos bouraux pour vous tourmenter dans les flammes qui ne doivent jamais s'esteindre, où vous seriez jettée avec eux. Il n'y a plus rien à remettre, M^{me}, voicy les moments qui doivent décider de vostre éternité.

Hélas, M^r, me dit-elle en pleurant, je sçay tout cela & je crains fort, si bien que je puisse me conduire dans ce qui me reste de vie, de ne pouvoir expier tout ce que j'ay fait de mal jusqu'à présent. Priez Dieu qu'il me pardonne : mais je vous dis la vérité, & je prétens la dire aux juges. Pouvois-je en conscience accuser un homme que je ne sçay point coupable : s'il l'est, je n'en connois rien.

M^{me}, repris-je, la chose est-elle à la lettre comme vous venez de me la rapporter ?

Je ne mens pas, dit-elle, d'une syllabe, & je sçay bien que de mentir présentement ce seroit mentir contre le S^t Esprit.

S'il en est ainſy, M^{me}, repris-je, il faudra dire cela mot pour mot à Messieurs. Vous leur debvez, & à M. Pennautier, l'esclaircissement de vostre billet, quand

vous n'en seriez pas requise. Il ne faut laisser nul soupçon contre un homme que vous ne sçavez point criminel. Mais ne voudriez-vous pas que ce fût dès aujourd'huy qu'on vous interrogeast ?

Mr, me dit-elle, les juges ne sont pas au palais.

M^{me}, repris-je, ils y sont seurement, & dans un moment on le peut sçavoir.

Mr, me dit-elle, quand ils y seroient, cela seroit inutile. Je vous prie que je n'interrompe point ma confession : je diray tout demain.

M^{me}, lui répliquai-je, il feroit mieux que vous en voulussiez dire aujourd'huy une partie ; vous en aurez trop à dire demain ; vous seriez moins fatiguée si vous en faisiez à deux fois & que vous partageassiez vostre déclaration ; vous vous attendez demain à recevoir la question ; c'est bien des affaires en mesme tems, un jour que vous devriez estre plus libre pour penser à la mort où il faudra aller sur le soir. Voulez-vous, M^{me}, que j'ajoute à cela que vous ne pouvez mieux marquer que vous este véritablement pénitente, & que vous acceptez la mort de tout vostre cœur, qu'en demandant de vous-mesme à vous accuser & prévenant la prononciation qu'on vous doit faire de vostre arrest. Si vous attendez qu'on vous l'ait lu demain, on ne manquera pas de vous dire que vous n'avez rien avoué qu'à l'extrémité, que la torture a esté nécessaire à vostre confession, & que vous n'avez rendu témoignage à la vérité que quand l'imposture estoit inutile à vostre deffense & que tout a été désespéré pour vous. Qu'on puisse dire de vous, M^{me}, comme de J.-C., que vous vous este de vous-mesme présentée à souffrir, que vous avez

paru devant vos juges parce que vous l'avez voulu.

M^r, me dit-elle à cela, ne m'imposez pas je vous prie cette pénitence. L'interrogatoire seroit maintenant une trop grande distraction. J'ay l'imagination remplie de milles choses que je vous dois dire & que je ne peux déclarer à d'autres. Le tems que je perdrois aujourd'huy pour ma confession ne se recouvreroit pas aisément demain : il faut que l'une & l'autre action se fasse tout de suite & sans division.

M^{me}, luy dis-je, vostre confession ne s'achèvera pas aujourd'huy, & apparemment l'interrogatoire se fera devant que de vous donner l'absolution.

M^r, reprit-elle, vous en userez comme vous le jugerez à propos, mais ne m'obligez pas à quitter à cette heure ce que je fais. Remettons à demain : j'auray, Dieu aidant, assez de force pour suffir à tout & pour témoigner que je n'attens ny l'arrest, ny la question. Je veux bien dès ce moment faire sçavoir à M^r le P. P., si vous le souhaitez, que je déclareray demain tout ce que je sçay.

J'insistay encore un peu sur ce que cette démarche ne feroit pas dans le public le mesme effet que ce que je lui proposois. Mais comme je la vis un peu ferme là-dessus, j'en demeuray là, & quand M^r le P. G. vint environ deux heures après, une seconde fois, me faisant demander & se tenant au mesme endroit que la première, sans que M^{me} de B. seut qu'il fût là : M^r, luy dis-je, je n'ay pu gagner sur son esprit qu'elle parlât aujourd'huy : elle m'a promis de déclarer demain tout ce qu'elle sçait, & m'a mesme ordonné de dire par avance qu'elle le feroit.

M^r, me répondit-il, avec toute la bonté qu'une personne de qualité pouvoit avoir pour moy, je ne viens pas icy pour cela. J'ai bien cru qu'elle ne voudroit rien dire aujourd'huy. M^r Droit luy fera demain une lecture qui pourra l'obliger à parler ; mais je veux seulement vous dire que vous ne vous épuïsiez pas aujourd'huy. Nous avons demain besoin de vous, & nous devons vous mesnager ; ne prétendez pas, s'il vous plaist, coucher icy.

M^r, luy répondis-je, je vous suis très obligé de l'honneur que vous me faites, & du soin que vous prenez de moy : j'accepte le parti de ne pas coucher céans. Si vous avez agréable de faire avertir le père de Ch. qu'il se trouve icy ce soir sur les neuf heures, je la mettray entre ses mains pour m'en aller reposer quelques heures en Sorbonne.

Je remontay aussytost pour reprendre la fuitte de ce que nous faisions.

Elle me parla de ses enfans & me témoigna les aimer tendrement. M^r, me dit-elle, je n'ay pas demandé à les voir ; cela n'auroit fait que les attendrir & moy aussy. Je vous prie de leur servir de mère.

M^{me}, répondis-je, il faut prier Dieu qu'il soit leur tout. Quand Nostre Seigneur se sépara de ses apostres, il ne voulut pas les abandonner comme des orphelins : il leur envoya à sa place son S^t-Esprit pour les consoler. Priez-le, M^{me}, qu'il veuille bien se communiquer à toute vostre famille pour en estre le consolateur dans vostre disgrâce qui retombe sur elle. Nostre-Dame voudra bien estre la mère de vos enfans, & elle est celle de tous les orphelins qui ont recours à elle ; elle est la

consolation de tous les affligés, le refuge des misérables, & le secours des chrétiens. Remettez-les, M^{me}, entre ses mains, & comme Notre-Seigneur la donna pour mère à son bien-aimé qui reposa sur son sein, priez-la de vouloir bien être la protectrice & la mère de ceux que vous avez porté dans votre sein. Elle aura assez de bonté pour ne pas dédaigner de les prendre sous sa protection, & de succéder à une mère si criminelle, toute sainte qu'elle soit elle-même, puisque Dieu les veut bien honorer du titre de chrétiens, & qu'en cette qualité il leur ordonne de l'appeler leur père céleste, & de le prendre pour tel. Elle est à bien meilleur titre qu'Ève la mère des vivants, puisqu'au lieu qu'Ève ne nous donne qu'une vie mortelle & une chair de péché, Marie nous procure la vie de grâce qu'il ne tient qu'à nous de rendre immortelle par le bon usage que nous en pouvons faire & la persévérance que nous pouvons obtenir de Dieu; elle méritera à ces jeunes enfans la pureté & l'humilité.

Ah ! me dit-elle, en me coupant la parole, que ces deux vertus sont grandes ! Sçavez-vous que si humiliée que je sois par l'état infortuné où je me vois, je ne me sens pas encore assez humble. Je suis encore attachée à la gloire du monde, & j'ay peine à porter la confusion dont mes crimes me chargent. Priez Dieu, je vous prie, qu'il ôte de moy cet esprit ambitieux qui ne recherche rien tant que l'honneur, & qui ne craint rien tant que la honte et l'opprobre.

M^{me}, luy répondis-je, s'il y a personne au monde qui ait raison de s'humilier & de s'anéantir à la vue de sa condition malheureuse, c'est vous. Le sage, dans l'es-

criture ne veut que le néant de nostre nature & la bassesse de nostre origine pour confondre nostre orgueil : de quoy pouvez-vous vous faire gloire, nous dit-elle à tous, vous qui n'êtes que terre & que poussière ; c'est de là que vous sortez ; c'est là que vous devez retourner ; vous avez esté de la boue ; la mort vous résoudra en cendre & en pourriture. Quelle apparence de chercher à vous glorifier ? Le néant du péché doit bien plus vous faire de honte. C'est un néant rebelle à la divinité, & dont il couste bien plus à Dieu de tirer le juste, que de faire partir l'homme du premier. Aussi rien n'est plus éloigné de Dieu, qui est la bonté même, que cet abîme de malice. Mais encore dans les péchez il se trouve divers degrés : & plus ils sont grands, plus ils doivent abaisser ceux qui s'en sentent coupables. Pouvez-vous, M^{me}, en imaginer un plus monstrueux que le vostre ? Pensez-y, je vous supplie, & vous verrez qu'il n'y a rien qu'on puisse faire entrer en comparaison avec luy, tant il passe tous les autres. Ne sçavez-vous pas que le poison est en horreur partout & que les empoisonneurs sont en abomination à tout le monde ? On les confond avec les magiciens, & dans l'écriture il y a un mot commun qui les exprime également. S^t Paul met dans le nombre des péchez l'empoisonnement au rang de l'idolatrie. D'ailleurs le parricide est si exécrationnable que les premières loix civiles n'en ont point parlé de peur qu'en le marquant on ne fit connoître que l'homme estoit capable de cet attentat : on a voulu qu'il crut que ce crime n'auroit pu tomber dans l'imagination du législateur. Le respect que l'on doit au père est si grand, que c'est

une espèce d'irréligion & d'athéisme que d'y manquer, & c'est pour cela que quelques interprètes du Décalogue mettent le commandement d'honorer les parens dans la première table qui regarde Dieu, comme la seconde est des préceptes qui se rapportent au prochain. Si une simple injure faite à un père qui nous tient icy la place de Dieu est un si grand crime, que fera-ce d'une entreprise comme la vôtre? A peine les hommes les plus déterminés la peuvent concevoir dans l'empyrement, & vous l'avez exécuté de sang-froid. Il n'y a point de supplice que l'on n'ait inventé pour punir cette action, & tous les différens peuples de la terre en ont cherché de nouveaux pour en punir les coupables. Vous trouverez des parricides enfermés dans des sacs qu'on a jeté tous vivans soit dans la terre ou dans des cloaques, ou dans des caves; vous en trouverez qu'on mettoit avec trois animaux les plus sauvages dans une fosse pour les faire dévorer par ces bestes cruelles & affamées. Joignez donc ces deux idées affreuses & que l'esprit a peine d'envisager, empoisonnement & parricide, & vous verrez qu'on ne peut se figurer un composé de crimes semblables à celui-là : quand vous ne mettriez pas avec cela l'empoisonnement de Messieurs vos frères, que vous voulez confesser comme celui de M^r votre père, il n'y a dans les histoires rien de si noir que vous. Vous ne trouverez ny d'Athalie dans l'écriture qui marque les choses vraies, ny de Médée dans les poètes mêmes qui mêlent beaucoup de fictions à l'histoire, qui approche de vous. Après cela, devez-vous avoir peine à effuyer de la confusion? N'êtes-vous pas la créature du monde la plus abominable?

Ah, M^r, ouy, me répondit-elle.

Ne voulez-vous pas, poursuivis-je, le reconnoître devant Messieurs vos juges ? Ne seriez-vous pas en estat d'en faire une confession solennelle à la vue du ciel & de la terre, devant les anges & devant les hommes ? Ne voudriez-vous pas pouvoir vous prosterner aux pieds de tout ce qu'il y a de gens au monde pour demander pardon à chacun d'eux, & le prier de vouloir auprès de Dieu s'intéresser pour vous & luy demander vostre grâce ?

Je suis, me dit-elle, M^r, dans ces dispositions.

Si cela est, M^{me}, repris-je alors, croyez-vous que vous ne deviez pas souhaiter mesme plus de confusion que vous n'en pouvez recevoir ? Il n'y a rien de si sensible ou de si infâme que vous ne soyez obligée de désirer pour faire une partie de la pénitence que vous devez à Dieu. Toute la terre s'élève contre vous & demande que vous soyez punie ; le sang de M^r vostre père & de messieurs vos frères crie vengeance à Dieu comme celui d'Abel : il n'y a que celui du fils de Dieu qui puisse pour vous demander miséricorde & qui soit en estat de la mériter. Sans cela, dans une déclaration si générale de toutes les créatures contre vous en faveur de Dieu offensé, vous seriez obligée de vous abandonner au désespoir, & dire aux montaignes de tomber sur vous & vous cacher, comme feront les réprouvez à ce grand jour du jugement. Mais le fils de Dieu vient encore solliciter pour vous & offrir à son père le prix de son sang pour l'expiation de vostre péché ! N'est-il pas bien juste que puisqu'il a voulu se charger de vos crimes, & en qualité de vostre Sauveur, se faire l'opprobre des

hommes & le jouet ou plutoſt l'exécration de la populace, comme il parle luy-mefme eſtre foulé aux pieds comme un ver, vous qui eſte la coupable pour ratifier de voſtre part ce qu'il a fait en voſtre place & en voſtre nom, vous en uſiez de meſme & marchiez ſur ſes pas? Toute la conduite d'un chreſtien, dit S^t Jacques, conſiſte à imiter la patience de Job dans la vie & la force du Seigneur Jéſus dans la mort : il faut vivre & ſouffrir dans la vie comme Job : il faut finir & mourir avec une force invincible comme J. C. Il n'eſt plus icy queſtion de la vie, & je ne vous propoſe point Job à imiter. Je ne vous parle que de J. C. qu'il faut ſuivre à la croix pour y boire ſon calice avec luy; ſans quoy on ne peut prétendre d'eſtre aſſis avec luy à ſa droite. Il a bu le premier le calice tout ſeul; mais il y reſte de la lie, ſelon l'expreſſion du prophète-roy, & il faut que les pécheurs achèvent de boire cette lie; toſt ou tard ils l'avaleront dans ce monde ou dans l'autre. La colère de Dieu ſe vange de l'homme qui n'a pas fait pénitence. Ne concevez-vous pas que puisſque voſtre crime a mérité de ſouffrir cette épouvantable confuſion qu'auront les réprouvez au jugement général quand ils ſe verront accuſez, convaincus, condamnez en préſence de tout ce qu'il y aura jamais eu d'hommes, et d'eſtre précipités dans l'enfer pour y ſouffrir un tourment qui ne finira point, il faut une grande confuſion & un grand ſupplice pour vous ſauver cela.

S'il a fallu que J. C. ſouffrît pour entrer en ſa gloire, croyez-vous y prétendre quelque part ſans ſouffrance? La confuſion que vous recevrez dans voſtre ſupplice ne fera qu'augmenter vos crimes, ſi vous ne la prenez

pas dans un esprit de religion : mais elle vous attirera la grâce de Dieu & vous méritera sa gloire si vous vous y soumettez chrestienement. Le sage dit dans l'écriture qu'il y a deux sortes de confusion, l'une qui est suivie du péché, l'autre qui a pour effet la grâce & la gloire. Quand ces pensées de la gloire du monde vous reviendront, pensez pour les dissiper au fils de Dieu qui, comme dit S^t Paul, a choisi la croix & la peine, pouvant prendre un genre de vie commode & estimé devant les hommes ; pensez que la honte qu'il vous faut effuyer est bien au-dessous de la sienne. En ce monde la pénitence se met en la place de la colère de Dieu : elle fait la fonction de son indignation &, comme parle Tertulien, on doit la rechercher quand même elle n'est pas de nostre choix & la raison suffiroit pour s'y résoudre. La philosophie a fait souffrir aux payens avec constance ce qui leur arrivoit de plus fâcheux, quand même ils ne l'auroient pas mérité. La honte de la mort que vous recevrez, & comment pourriez-vous raisonnablement la souffrir avec impatience ! Il ne suffit pas même de porter cela patiemment : un infidèle pourroit le faire. Il faudroit le rechercher avec ardeur quand il ne seroit pas ordonné par un jugement indéclinable, & il faut en recevoir l'ordre & l'exécuter avec plaisir. C'est l'esprit du christianisme, à quoy la raison humaine ne peut arriver : elle souffre tout ce qu'il y a de plus pénible, mais elle ne le recherche pas comme la religion chrestienne.

Mais, je vous prie, M^{me}, avez-vous jamais eu dans l'esprit que, vous abandonnant à l'action du monde la plus basse, la plus infâme, la plus horrible, telle qu'est

celle d'empoisonner un père, vous pouviez encore conserver quelque réputation & quelque honneur devant les hommes. Je crois que du moment où vous este devenue assez dénaturée pour vous résoudre à cela, vous avez perdu tout ce qui s'appelle dans le monde cœur & honneur, & vous ne vous este plus piquée d'en avoir ou de passer pour cela. Et pouvez-vous avoir plus de honte que d'estre convaincue de ce crime? Non, M^{me}, si grand que peut estre vostre supplice, il n'ajoutera rien à l'ignominie de vostre péché, & ce ne sera point la mort qui fera honteuse pour vous, mais la cause de vostre mort.

M^r, me dit-elle, je me dis tout cela à moy-mesme quand j'y fais réflexion; mais cela n'empesche pas qu'il ne me passe quelques fois par l'esprit des sentimens de l'amour-propre & de la gloire, faillies de mon naturel. J'ay mesme des tentations quelques fois que je repousse le plus que je puis. A l'heure que je vous parle il y a encore des momens où je ne puis avoir de regret d'avoir connu l'homme dont la connoissance m'a esté si fatale, ny détester son amitié qui m'est si funeste, & qui m'a attiré tant de malheurs. Ce ne sont que des tentations qui passent, & je les chasse bientôt de mon esprit; mais elles me reviennent toujours de tems en tems, & cela me fait de la peine. J'ai peur qu'à mesure que la mort approchera elles n'augmentent, & je les crains fort sur l'échafaut. J'ay ouy dire qu'elles estoient plus grandes au moment de la mort qu'en tout autre tems.

M^{me}, luy dis-je, si vous regardez l'homme dont vous parlez comme l'auteur de vostre perte & l'organe dont

le démon s'est servi pour vous inspirer un si abominable dessein & pour le faire exécuter, vous ne pouvez vous en refouvenir qu'avec aversion. Séparez en luy ce que Dieu y a créé d'avec ce qu'il y a luy-mesme mis par son crime qui a attiré le vostre : vous aurez de l'amour pour l'un qui est la créature du Très-Haut, & de l'horreur pour l'autre qui est la production du péché. Cé discernement vous fera, comme parle David, haïr le pécheur d'une haine parfaite, c'est-à-dire haïr en luy le péché parcequ'il est ennemy de Dieu, & prier pour le salut du pécheur, parceque Dieu l'a fait, & qu'il est l'ouvrage de ses mains. Je ne sçay comme celui-cy est mort : mais s'il a eu quelque tems pour penser à luy, Dieu peut luy avoir fait miséricorde. Sa bonté est infinie & il ne faut désespérer de rien. Mais contentez-vous, M^{me}, de demander à Dieu en un instant qu'il ait pitié de son âme, si elle est encore en estat d'estre reçue dans le ciel, & ne pensez plus du tout à luy pour ne vous mettre à l'épreuve d'une distinction du pécheur d'avec le péché que je tiens délicate & dangereuse pour vous ; ne rejetez point sur luy ce que vous avez fait de mal, & n'en accusez que vous-mesme. S'il vous arrive quelques autres tentations, dites-les-moy, M^{me}, au moment qu'elles se présenteront & nous essayerons de les dissiper au moment avec le secours de celui qui seul peut en empêcher l'effet.

Il est vray qu'à l'approche de la mort elles pourront estre plus fréquentes & plus violentes & du costé du dehors & en dedans de vous-mesme. Le démon vous voyant perdue joüe de tout son reste pour vous gagner & vous faire enfin faire naufrage ; il n'y a rien qu'il

n'employe & qu'il ne remüe pour exciter une tempeste qui vous agite & vous perde : il fait les derniers efforts dans cette dernière heure pour s'emparer de l'imagination & y peindre des images du crime qui nous remettent la mémoire & nous y fassent retomber : il nous trompe par ses illusions, il nous estonne par ses spectres, il nous attaque & nous combat à force ouverte; enfin il n'est ny embusche qu'il ne nous dresse, ny insulte qu'il ne nous fasse, ny artifice qu'il n'essaye, ny machine qu'il ne mette en œuvre pour nous terrasser soit par fraude, soit par violence : & sans faire sortir l'âme d'elle-même, elle trouve dans son fond en un moment milles phantômes qui l'inquiètent. Les iniquitez dont elle est toute remplie, & dont elle a jusques par-dessus la teste, comme parle David, luy font peur, les douleurs de la mort l'environnent; ses filets l'occupent, comme parle le prophète-roy, la crainte de l'enfer la saisit. Abattüe, accablée, troublée, que peut-elle que tomber? C'est pour lors qu'elle a besoin de la force de la foy pour résister à ce lion rugissant qui cherche à la dévorer : & où en prendre dans cette foiblesse?

Vous avez, M^{me}, plus à craindre cela que personne. Le démon qui vous a depuis tant de tems compté comme sa proie, n'épargnera rien pour empescher que vous ne luy échapiez. Voilà le combat que vous aurez à soutenir au dehors : mais tout le dedans de vostre âme ne doit-il pas se trouver dans l'effroy? Une si longue habitude que vous vous este faite de vostre péché que vous avez tant d'années considéré de sang-froid, l'appareil d'une mort violente, l'appréhension des jugemens de Dieu, les reproches de vostre conscience, l'ombre de

M^r vostre père & de Messieurs vos frères qui demande vengeance, quel désordre tout cela ne fera-t-il pas en vous-mesme, si Dieu ne vous assiste d'une grâce extraordinaire qui détourne cet orage? Ce Dieu si fidèle dans ses promesses qui, comme parle S^t Paul, ne souffre pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, & qui nous anime à mesure que la tentation croist pour nous mettre en estat de la soutenir & de la vaincre, rendra les efforts de ces démons, de ces taureaux & de ces chiens, qui en veulent à vostre âme, absolument inutiles. Leurs cris & leurs aboyemens n'iront pas jusqu'à elle, & si vostre âme est troublée vous demanderez la paix à ce Dieu qui seul la peut donner. Mon Dieu, luy direz-vous avec David, mes ennemis m'affligent de tous costés : toutes les puissances de mon âme sont dans la consternation & le désordre : mettez-moy en assurance & rendez-moy le calme pour pouvoir estre à vous en seureté & vous immoler une hostie pacifique.

J'espère, M^{me}, que Dieu fera vostre force contre le démon & contre vous-mesme, & que vous aurez pour lors un grand repos, du moins que l'agitation et l'abattement n'ira pas jusqu'au péché. Le fils de Dieu a voulu dans sa passion éprouver la tristesse & le trouble jusqu'à la mort. Mais ces mouvemens qui, comme tout ce qu'il a eu de passions, ne prévinrent pas sa raison & ne se trouvoient en luy que par son ordre, estoient bien éloignés du péché qui ne pouvoit avoir d'entrée dans son âme essentiellement sainte par l'union personnelle qu'elle avoit avec le verbe. Priez-le, M^{me}, qu'il mette vostre âme dans un estat si ferme que tout ce qui pourra se présenter à elle pour la tenter ne fasse

sur elle qu'une impression naturelle sans la porter au péché : priez-le qu'il dissipe tous ces nuages qui pourroient brouiller vostre esprit, ou qu'il les prévienne en éloignant les vapeurs qui les pourroient former. J'espère qu'il le fera, & vous devez l'espérer vous-mesme ; l'espérance en luy est l'unique moyen de le mériter. Cependant s'il vous vient quelque tentation, particulièrement sur l'échafaut, dites-le-moy, M^{me}, sur l'heure, & je feray ce que je pouray pour vous ayder à les surmonter.

C'est à peu près ce que je luy dis sur ce sujet. Après quoy nous reprisme sa confession.

M^r Le Grand, conseiller ecclésiastique honoraire, vint sur le soir à la tour & me fit demander sans se nommer. Je descendis pour luy parler sur la montée & il me lut une lettre de ma sœur Marie de Jésus-Christ, la Carmélite sœur de M^{me} de Br. Mais comme elle supposoit l'arrest desjà donné & que je ne luy en avois pas encore voulu parler, je ne crus pas qu'il la fallût rendre si tost, outre qu'elle me paroissoit assez inutile dans ce moment, le plus grand fruit qu'on en prétendit tirer n'estant que de donner à cette dame de la confiance en moy qu'elle avoit desjà toute entière il y avoit longtems. Je pris seulement la lettre, & je promis de la rendre dans le tems. Je priay M^r Le Grand de retourner aux Carmélites pour les asseurer que tout s'acheminoit bien, Dieu mercy, & que M^{me} de Br. me paroissoit en bonnes dispositions ; qu'il falloit redoubler ses prières dans le fort de la crise, & demander à Dieu qu'il achevast ce qu'il avoit commencé & qu'il couronnast l'œuvre. Je me renfermay aussitost pour poursuivre la confession jusqu'à

neuf heures que le P. de Chevigni arriva pour passer la nuit.

Mon père, luy dit-elle, je ne croyois pas vous voir si tard ; mais, je vous prie, laissez-nous encore, M^r & moy, achever ce que nous faisons. M^r, me dit-elle en se tournant à moy comme il se retiroit, je ne scay ce qu'il vient faire icy.

M^{me}, luy répondis-je, il est bon qu'on ne vous laisse pas seule à l'advenir : il faut qu'il y ait toujours quelqu'un auprès de vous avec qui vous puissiez vous entretenir de Dieu.

Ne suffit-il pas, M^r, reprit-elle, que vous y soyez ? Je ne veux que vous, & tout autre me feroit incommode.

M^{re}, luy répondis-je, je feray avec vous tant qu'il vous plaira : mais vous me seriez plaisir si vous trouviez bon que je me retirasse chez moy pour quelques heures, pendant quoy le père pouroit demeurer avec vous.

Ah ! M^r, me dit-elle, que dites-vous là ? Je n'y puis consentir : vous m'avez promis de ne me point quitter qu'au coup de la mort, & vous voulez vous en aller ?

M^{me}, luy répliquay-je, je ne veux rien que ce que vous trouverez bon. Si je vous demande un peu de repos, ce n'est que pour reprendre mon office avec plus de vigueur, & vous rendre plus de service que je ne ferois sans cela : tout ce que je pourois faire languiroit si je ne prenois un peu de relasche. Il en fera ce que vous ordonnerez, & je ne sortiray point d'icy que vous ne le jugiez nécessaire après ce que je vous auray dit. Vous comptez sur l'exécution de demain : je ne scay si vous comptez juste ; mais à vous prendre

par vous-mesme ce doit estre demain vostre grand jour, vostre jour décisif, & où vous & moy aurons besoin le plus de force. Il y a treize ou quatorze heures que nous sommes icy ensemble à travailler avec application; je ne suis pas d'un tempérament fort robuste, & vous devez craindre que, si vous ne me donnez un peu de tems pour me reposer, je ne puisse pas demain vous assister avec tant de force.

M^r, me dit-elle, cela me fermela bouche. Demain est un jour bien plus important pour moy qu'aujourd'huy, & il faut que vous preniez du repos cette nuit. Achévons seulement cet article, & relifons celui que nous avons fait auparavant.

Nous achevasmes cela pendant un quart d'heure, & je luy fis faire un acte de contrition. Ensuite de quoy on apporta à souper.

Je voulois fortir sans manger : mais elle ne le souffrit pas; &, pendant que je mangeois un morceau, elle dit au concierge d'aller quérir un carosse pour me ramener & de mettre cela sur ses parties, pour s'en faire payer par M^r Cousté. Quelque difficulté que je fisse de le permettre, je ne le pus empêcher. M^r, me dit-elle, il faut que cela soit pour me mettre en repos; je n'en aurois pas si je ne sçavois que M^r le concierge vous eût remis en Sorbonne en carosse; à l'heure qu'il est il n'y a point de feureté dans les rues, & quand il y en auroit, fatigué comme vous este, il n'y a pas d'apparence que vous fassiez le chemin à pied. Enfin je seray toujours en inquiétude, jusqu'à ce que M^r le concierge me soit venu asseurer qu'il vous a mis chez vous. Mais, M^r, souvenez-vous de la parole que vous m'avez donné, & soyez icy, s'il vous plaist, demain devant six heures,

afin que je puisse vous entretenir plus d'une heure devant que de descendre pour entendre lire mon arrest & estre interrogée.

Elle avala de son costé deux œufs & prit un bouillon.

Elle me dit, pendant que je mangeois, qu'elle croyoit m'avoir veu quelque part. Je luy répondis que je n'avois jamais eu l'honneur de la voir qu'une fois à Senlis, en 66, au mois de Juin, comme elle alloit à Offemont avec M^r son père ; mais assurement qu'elle ne m'avoit pas veu ; que j'estois à une fenestre, aux Trois-Pots-d'Étain, avec feu M. Amelot, comme elle revenoit avec feu M^r son père de l'église cathédrale dans cette hostellerie, d'où elle partit peu de tems après ; mais qu'elle n'avoit point jetté les yeux où nous estions, & qu'elle ne pouvoit m'avoir veu.

Comme je fus hors de table, un peu devant que le concierge fût remonté pour apporter nouvelle du carrosse, je voulois descendre pour m'en aller à pied ; mais elle m'arresta par ses instances, me priant encore de venir le lendemain devant six heures. Enfin le concierge vint dire que le carrosse estoit en bas. Elle me laissa aller, en me recommandant de prier pour elle, & de me souvenir de l'heure marquée pour le lendemain. Le concierge m'accompagna en carrosse jusqu'en Sorbonne, où j'arrivay à neuf heures trois quarts, mon valet ayant fait retarder la porte. J'avois dessein de voir M. Morel, pour sçavoir si M^r le P. G. luy avoit escrit un billet pour le prier d'agréer & de faire agréer à la Maison qu'on se servît de moy en cette occasion pour cet office ; mais je ne crus pas devoir interrompre son repos pour luy faire un compliment, à quoy je ne me croyois pas

obligé, & que je n'aurois fait que pour une plus grande honnêteté.

Je montay chez M^r Fromageau que je trouvay au liſt, las d'une expédition où il avoit aſſiſté le jour meſme un gentilhomme décapité à la Croix du Tiroir pour fauſſe monoye. On fut longtems à m'ouvrir la porte, & ſi je n'avois fort preſſé le valet, il vouloit m'obliger à me retirer ſans parler au maïſtre. Enfin, comme je dis que j'avois à le voir abſolument en quelque eſtat qu'il fût, on me conduiſit à ſon liſt ſans lumière, & là je luy dis que je luy demandois pardon ſi je le venois trouver à heure indüe, mais que c'eſtoit pour une affaire qui eſtoit ſans remiſe ; qu'on m'avoit envoyé quérir le matin pour aller à la Conciergerie préparer M^{me} de Br., qui devoit avoir la teſte coupée le lendemain ; que j'avois ſouhaité luy pouvoir parler devant que de m'y rendre pour luy en demander la permiſſion, ne devant rien faire en cela que par ſon ordre & comme ſon vicaire ; mais qu'outre que je n'eſtois pas ſeur qu'on m'ouvrit la porte de la Tour, j'avois deſſeïn de M^r le P. P. d'en parler à perſonne, juſqu'à ce que la choſe fût publique ; que j'avois paſſé ce jour-là 14 heures avec elle, & que les choſes me paroïſſoient en bon chemin ; qu'il n'y avoit pourtant rien de commencé, mais que j'eſpérois de la bonté de Dieu que ſon ouvrage ne demeureroit pas imparfait ; que je venois à luy pour avoir une miſſion expreſſe pour m'acquiter de cette fonction, dont je ne m'eſtois chargé qu'après m'eſtre longtems deſſeïn, & ſous condition de ſon agréement de trouver bon que je tiſſe ſa place en ceſte occaſion, puisqu'on le vouloit ainſy. Il me répondit avec une très

grande honnêteté qu'il avoit de la joye qu'on m'eust choisi pour cet employ dont il me croyoit capable ; que c'estoit pour luy une grande décharge qu'on m'eust pris pour cela ; qu'il n'estoit nullement nécessaire que j'en usasse avec tant de façon, & que très volontiers il consentoit que je me trouvasse au lieu de luy en cette occasion ; mais qu'il n'estoit pas besoin de demander sur cela son consentement ; qu'il estoit fâché que je me fusse donné tant de peine. Je luy répliquay que je n'aurois eu garde d'accepter cette commission sans son agrément, & que je ne la prenois que comme le représentant. M^r, me dit-il, c'est trop ; & il me dit quelques paroles obligeantes pour me témoigner combien il me tenoit digne de cette fonction ; il me dit même qu'il prioit Dieu pour moy & pour elle. Je le suppliay de tout mon cœur de s'en souvenir le lendemain, & je pris congé de luy pour ne le pas incommoder davantage.

Je me retiray à ma chambre où, croyant la parenthèse que j'avois fait de mon bréviaire depuis 14 heures au milieu de matines un peu trop longue pour reprendre la suite, je recommençay le tout. Il est vray que l'image de la personne que j'avois veu tout le jour m'occupoit si fort que je n'avois guère d'attention à ce que je lisois ; il me semble que je fus près d'une demye heure à faire un cercle autour de *Domine labia mea aperies*, revenant toujours où j'avois commencé. Enfin, voyant qu'il falloit avancer, je m'appliquay un peu plus pour estre moins distrait par cette idée. Mais quelque exactitude que j'apportasse à cela, je fus bien trois heures à réciter mon office.

Il estoit à peu près deux heures quand je me jettay

dans mon lit, où je passay une étrange nuit jusqu'à quatre heures demy, & peut-estre aurois-je eu plus de repos à demeurer à la tour. On croira assez que je ne dormis point du tout; & ceux qui connoissent de quelle délicatesse je suis, & combien je suis tendre à la misère & à la douleur que je vois souffrir aux personnes qui me sont les plus indifférentes, n'auront pas de peine à se persuader que j'eus un grand chagrin pour une dame que j'avois veue si affligée, & qui me touchoit de si près par l'intérêt que je devois prendre au salut de son âme dont on me confioit le soin. La veue de l'estat où je l'avois veu, l'inquiétude de celui où elle seroit le jour de l'exécution & au moment de la mort, l'incertitude où j'estois de mes forces, tout cela ensemble me donnoit de grandes agitations. Je n'avois recours qu'à Dieu, à qui je représentois que je n'avois cherché nullement cela, & que je l'avois mesme repoussé d'abord qu'il me fut proposé; que puisqu'il sembloit qu'il m'eût appelé luy-mesme & qu'il m'eût envoyé comme le prophète qu'il obligea de se charger de la mission qu'il avoit refusée, j'avois lieu d'espérer qu'il me donneroit comme à luy la grâce qui me seroit nécessaire dans ce ministère.

Je me reprochois quelques fois la facilité peut-estre trop grande que j'avois eüe à donner les mains à la proposition qu'on m'avoit fait d'entrer dans cette affaire, quoy que ma conscience me rendit témoignage que j'avois fort insisté pour faire tomber cela sur un autre. Je m'accusois de ne pas en avoir assez fait; que ce n'estoit pas assez d'avoir fortement résisté aux hommes qui ne sçavoient pas ma portée & qui ne pouroient pas

me secourir comme le prophète avoit fait à Dieu qui connoissoit ses forces & qui pouvoit les rendre plus grandes ; qu'il n'en falloit pas demeurer là comme luy, parce que ma vocation pouvoit estre purement humaine, & procéder d'erreur, au lieu que la sienne estoit très feure & toute divine ; mais que j'aurois dû m'opiniafter à ne pas accepter, sentant ma foiblesse qui ne leur estoit pas connue, & ne pouvant sans présomption croire pouvoir répondre à la grande opinion que le peu de connoissance qu'ils avoient eüe de moy & leur charité leur en avoit fait concevoir. Mais comme les choses estoient trop avancées, & qu'il n'estoit plus tems de délibérer, après m'estre un peu remis sur ce que c'estoit le seul motif de soumission à M^r le P. P. & à M^r le P. G. & de la charité pour une abandonnée qui m'avoient enfin fait consentir à me charger de la confesser, à la mort, je demanday à Dieu avec le plus de ferveur que je pus tout ce qu'il falloit pour cela.

Mon Dieu, luy dis-je en moy-mesme, on ne peut rien sans vostre grâce, & on peut tout avec elle ; les plus forts manquent sans elle dans les plus petites choses, & les plus foibles réussissent avec elle dans les entreprises les plus grandes ; vous vous este servy des instrumens les plus bas & les moins propres pour faire les miracles les plus surprenans, & on a veu tomber les plus grands hommes quand ils ont voulu de leur chef & sans recevoir leurs mouvemens de vous faire les moindres actions ; il n'a fallu qu'une femme pour abattre la teste d'Holoferne ; vous avez donné à cette vefve le courage de l'entreprendre & la force à son bras pour l'exécuter : vous vous este servy de deux

femmes pour délivrer vostre peuple d'une armée ennemie qui le tenoit captif, donnant à l'une l'esprit de prophétie & le gouvernement pour inspirer au commandant de ses troupes d'attaquer les ennemis dans une occasion où il les devoit défaire, & à l'autre la pensée & la résolution de tuer Sifara, leur chef, qui s'estoit réfugié chez elle; vous n'avez voulu qu'une femme pour persuader à David de vouloir bien qu'Absalon, son fils, se réconciliât avec luy; c'est par l'adresse et la piété d'une femme que vous dérobez Joas à la cruauté d'Athalie qui crut avoir fait tuer tous les princes du sang, & que vous l'avez fait monter sur le throne pour punir par luy cette reine parricide qui, pour régner, avoit répandu le sang de toute la famille royale : vous avez sauvé par une femme ceux qui estoient allé reconnoître la ville de Jéricho & toute la terre voisine dont vous vouliez que Josué devint le maître : c'est par des femmes que vous avez conservé Moïse & tout vostre peuple que le tyran d'Égypte avoit ordonné d'estouffer dès leur naissance : vous avez mis dans le cœur de cette mère illustre des Machabées assez de religion & de générosité pour animer ses enfans au martyre, & bien loing d'estre touchée d'une fausse & lasche pitié à la vue de ce qu'ils souffroient, les encourager à souffrir encore plus : vous n'avez voulu que deux frères pour tirer toute une nation de la tyrannie qui la faisoit gémir, & ce n'a esté ny par armes, ny par le secours de la parole que vous avez dompté le prince qui les tenoit en servitude ; ce n'a esté que par des miracles que vous leur avez fait opérer avec une verge : vous avez fait parler intrépidement

des prophètes devant des roys à qui, tout misérables qu'ils estoient & tout solitaires, ils ont donné de la terreur : vous avez fait entrer les princes & les villes dans un esprit de pénitence par le ministère de ces hommes qui parloient de vostre part, ou vous les avez punis par eux de la résistance qu'ils apportoit à vos ordres : vous n'avez voulu qu'un jeune berger pour vaincre ce géant superbe qui défioit les plus hardis & qui traitoit David avec mépris comme un enfant : vous n'avez voulu qu'un enfant pour convaincre de mensonge les accusateurs de la chaste Susanne & venger son innocence en la sauvant & faisant punir les vieillards : c'est à luy-mesme que vous avez donné assez de lumière pour trouver le songe du roy Nabuchodonosor que le roy luy-mesme avoit oublié, & pour luy expliquer toutes les circonstances de cet énigme, après luy en avoir fait revenir l'idée. Mais est-il rien de si surprenant, mon Dieu, que la manière dont vous avez voulu que se fît l'établissement de la religion chrestienne dans toute la terre ? Il s'agissoit de faire croire des choses incompréhensibles à la raison, de donner cours à une morale ennemie des sens, & de faire régner des maximes de foy à quoy le philosophe ne pouvoit atteindre, à des règles de vie que l'usage combattoit ; il falloit pour cela renverser l'idolâtrie chez les payens & n'y pas souffrir une idole, faire cesser les ombres & les figures chez les Juifs, & en approuvant leur loy comme divine, leur faire avouer qu'elle n'estoit que pour un tems, qu'elle devoit cesser après la venue de Jésus-Christ, qu'ils avoient crucifié comme un blasphémateur, un imposteur & un séducteur du peuple : il falloit faire

•

partout adorer ce Dieu crucifié, & prescher à son exemple le crucifiement intérieur, le désintéressement, le mépris des richesses, l'humilité, la fuite des honneurs, la pauvreté, l'abaissement, la mortification & la pénitence, porter chez les infidèles l'austérité au lieu de la délicatesse qui y estoit reçue, & l'étroite discipline à la place de la liberté qu'on y avoit, chez les Juifs une nouvelle loy de perfection qui deffendoit beaucoup de choses que l'ancienne avoit permises jusqu'alors ; il falloit réduire les roys, persuader les sages & gagner les peuples ; les premiers ne cèdent qu'à la force, les seconds ne se rendent qu'à la raison, les autres ne peuvent estre attirés que par l'esclat & par la douceur. il n'y avoit rien de plus foible que la religion, rien qui s'appuyast moins sur la raison, rien qui parût moins commode, puisqu'on faisoit profession de crucifier sa chair avec ses vices ; on ne pouvoit l'embrasser sans devenir odieux aux puissances & se mettre au hazard de perdre son bien, d'estre chassé & exilé de sa patrie, de souffrir les tourmens et la mort. C'estoit la récompense des premiers chrestiens ; aussy tout résista à cet establisement dans les commencemens. Les peuples rejettèrent la foy & ne voulurent point que Jésus-Christ régnât sur eux. Les sages du monde s'en mocquèrent, & les princes du monde luy déclarèrent la guerre. Mais avec tout cela, malgré toutes les oppositions & les résistances, les Juifs la traitant de scandale & les payens de folie, au milieu des persécutions elle s'estendit par toute la terre, & ce qui est, comme le remarque Saint Augustin, le plus grand de tous les miracles, la propagation ne s'en fit pas ny par des gens

puissans & armez qui pussent dompter ceux qui se roi-
dissoient contre, ny par des sçavans & éloquens ora-
teurs qui s'insinuassent dans l'esprit de ceux qu'ils vou-
droient convertir, ny par des politiques qui étudiaissent
les moyens de conquérir le monde : ce ne fut que par
le ministère de douze apostres d'une naissance mépri-
sable, d'une profession basse, d'un esprit médiocre
& sans étude, & qui mesme avoient un ordre précis de
leur maistre de ne pas penser à ce qu'ils auroient à
dire devant les tribunaux des grands où ils seroient
présentés pour rendre compte de leur légation, qui ne
sçavoient que J.-C. crucifié, & le preschoient sans s'ar-
rester à aucune règle de l'art, n'ayant que la simple
exposition des choses pour les faire croire, & que la
patience pour toute deffense. Voilà, mon Dieu, ce que
vous avez fait par douze personnes, & il ne faut rien de
plus pour marquer que par vous ceux qui peuvent le
moins par eux-mesmes peuvent tout, & que, rien ne
vous estant impossible, il n'est rien qui ne soit possible
aux ouvriers que vous employez ; au lieu que ceux qui
agissent par eux-mesmes & sans vous manquent dans ce
qu'il y a de plus facile à faire. Les magiciens d'Égypte
sont surpris de ne pouvoir produire des moucherons,
& reconnoissent, autant dans cette impuissance que dans
le pouvoir de vostre prophète, le doigt de Dieu, qui lie
toute leur puissance en mesme tems qu'il en donne une
entière à Moyse. Pharaon ne peut remettre ce peuple
eschappé sous son obéissance, & sur le point qu'il est
de faire le trajet d'un chemin qui luy estoit tout ouvert,
il est enseveli dans les flots. Goliath, qui se joue de
David comme l'estimant fort au-dessous de luy, ne le

peut vaincre dans le combat, & il reçoit de luy le coup de la mort. Il n'y a rien que ne fassent les deux vieillards pour se venger de Susanne, indignés du refus qu'elle avoit fait de satisfaire leur passion brutale ; mais toutes les mesures qu'ils prennent pour vaincre se trouvent sans effet, & il ne faut qu'un jeune enfant pour les déconcerter tous deux, & en decouvrant leur malice, leur faire porter la peine due à leur attentat également impudique & cruel. Toutes les menaces des roys & des reines sont inutiles contre Élie & contre les autres prophètes. Quelque force qu'ayent les autres religions, elles ne peuvent estre suivies, & elles tombent peu de tems après qu'elles se sont élevées. Ainsy, Seigneur, voyant qu'on ne doit pas se fier à ses forces ny mettre son espérance dans l'homme ou dans les enfans des hommes, mais en vous seul qui faites également, par toutes sortes de ministres, les plus hautes merveilles ; que tout serviteur vous est bon quand vous daignez bien vous en servir ; que c'est inutilement qu'on travaille à édifier si vous n'édifiez vous-mesme ; que c'est en vain qu'on s'applique à garder une âme, si vous ne veillez vous-mesme à la garder ; que pour faire un discours efficace il faut que vous parliez au cœur, à mesure que le son de nos voix frappe les oreilles ; que, si vous voulez me seconder, ou, pour mieux dire, m'autoriser, qui que je sois et si misérable que je me sente, quand je serois mesme au-dessous de ce que je suis, vous ferez par moy une grande conversion, au lieu que quand j'aurois l'intelligence d'un ange je ne ferois que frapper l'air sans en retirer aucun fruit si vous ne m'animiez vous-mesme, & que vous ne tou-

chassiez intérieurement l'âme de la personne à qui je parlerois, si vous conduisez mon bras, il ne sera pas nécessaire que j'aye la force d'un Sanfon pour combattre le lyon & faire sortir le miel de sa dent, & je pouray comme David, encore jeune & foible, tirer la proie de la gueule du lyon et de l'ours & estouffer ces bestes féroces : j'écraseray la teste du serpent : je dompteray le monstre & sauveray l'âme qu'il est prest d'engloutir. Au lieu que si vous n'este pas avec moy, quelque fort que je fusse, je ne pourois pas mesme dissiper les petits mouchérons, non plus que les sages d'Égypte.

J'auray, Seigneur, la foy & la confiance en vous. Je frapperay ce cœur de roche ; faites en sortir, s'il vous plaist, des eaux à ruisseaux. C'est à vous à préparer la volonté de l'homme. Vous la tournez où il vous plaist, & de rebelle qu'elle estoit vous la rendez souple & obéissante à tout ce que vous voulez. Vostre voix brise jusqu'aux cèdres du Liban ; vostre parole est un couteau à deux tranchans qui divise les chairs & les os jusqu'à la moelle. Je suis indigne que cette sainte voix s'exprime par ma bouche impure, & que cette parole sacrée s'énonce par une langue aussy profane que la mienne. Mais pour l'efficace de cette voix & de cette parole, il n'importe pas par quel canal elle passe. Balaam & Saül ont servi à prononcer vos oracles. Vostre pouvoir & vos paroles ne sont déterminement attachés à aucun organe. Par quelque milieu qu'elles passent pour se faire entendre, elles ont toujours la mesme force, & elles ont la vertu de préparer ce qui leur sert de véhicule par les portes où elles s'adressent ; par elles, les langues des enfans sont disertes & éloquentes. Vous avez au-

trefois fait de si grands prodiges pour des hommes si méprisables ; vostre bras n'est pas accourci de nos jours, & vous pouvez à cette heure en faire tout autant. Vous pouvez, Seigneur, ôster de cette âme sa dureté pour la rendre capable d'estre attendrie à ce qu'on luy dira en vostre nom. Vous pouvez luy arracher le cœur de pierre & mettre à la place le cœur de chair quand elle seroit endurcie dans le péché depuis 38 ans, & que sa paralysie spirituelle eut commencé dès l'heure qu'elle eut l'âge de raison, environ l'âge de 7 à 8 ans, qui font ensemble tout le cours de sa vie. Vous pouriez la guérir par vous-mesme & sans le secours de personne ; mais vous le pouvez par une voye plus ordinaire, en faisant remuer l'eau de la piscine par un ange invisible, en luy fournissant un homme qui la plonge dedans en cet instant. Sans cela elle pouroit dire qu'elle n'a personne qui l'aide à se servir du bain que vous luy avez préparé de vostre sang, & qui la jette dans le bassin de la pénitence. Quand elle seroit aveugle de naissance, vous luy pouvez rendre la vüe en luy mettant un peu de boue sur les yeux, c'est-à-dire en la touchant, quoyque vous preniez pour cela un homme qui n'est devant vous que de la bouë. Ce n'est pas la qualité du ministre qui la doit guérir ; c'est vostre divin attouchement. Quand elle auroit esté jusqu'à cette heure sourde & muette, insensible à toutes vos grâces & incapable de toutes bonnes œuvres, qu'elle n'eut jamais entendu vos inspirations, & qu'elle n'eut pas fait une seule action méritoire, pas mesme fait une prière ny proféré une parole qui se rapportast à vous, vous pouvez luy rendre l'usage de la langue & de l'oreille ; vostre salive suffit pour cela,

c'est-à-dire le ministère de celui qui aura votre mission, pourveu que vous la touchiez. Quand elle seroit toute couverte de lepre de ses péchez, qu'elle vous dise comme ce lépreux : Seigneur, si vous voulez me guérir vous le pouvez, & il ne tient qu'à vous de le faire. Que réponderiez-vous autre chose que ce que vous répondez à ce malade : Je le veux, foyez guéri ! Quand elle seroit morte comme la fille du prince de la synagogue, & desjà dans la bière pour estre portée en terre comme le fils de la vefve, & mesme dans le tombeau n'exhalant que de la puanteur, votre voix la pouroit faire revivre à la grâce, & vous avez assez d'autorité pour m'ordonner de la délier & de luy rendre la liberté toute entière, afin qu'elle puisse retourner à vous. Tous les miracles que vous avez fait sur le corps de ces malades n'estoient que des figures & des gages de ceux que vous aviez à faire sur l'âme. L'église nous chante tous les jours que, puisque vous avez absous Magdelaine & exaucé le larron, il n'y a point de pécheur à qui vous n'avez donné lieu d'espérer de vous une semblable grâce. Elle est aux portes de l'enfer : mais vous pouvez empêcher qu'elle n'y tombe quand mesme le démon, que l'écriture & l'église appellent un lyon, l'auroit desjà dévorée & la tiendroît dans ses entrailles ; c'est assez qu'elle y soit encore vivante pour en pouvoir estre tirée comme ce prophète de ce monstre marin, après y avoir esté trois jours. Vous menez jusqu'aux enfers, mais vous en ramenez, dit Anne, mère de Samuel, dans son cantique. Votre justice a conduit cette malheureuse jusqu'aux enfers, mais votre miséricorde peut l'en rappeler & la faire revenir à elle. Il s'en trouve peu à qui vous sachiez

cette grâce : mais, mon Dieu, qu'elle soit de ce nombre. Vous avez la clé de la mort & de l'enfer : si vous l'ouvrez pour en faire fortir cette âme qui y est déjà comme tombée d'elle-même, il n'y a personne qui le ferme pour l'empêcher de se retirer ; et si, après qu'elle en sera dehors, vous le fermez de peur qu'elle n'y retombe, personne ne le pourra ouvrir pour luy faire faire une seconde chute. Vous avez la clé du puits de l'abyssme : vous pouvez y lier le dragon infernal & le mettre hors d'estat d'achever la perte de cette âme qu'il a déjà si fort avancée. Vous avez promis, mon Dieu, que vous donneriez à vos ministres la clé du royaume des cieux, & vous la leur avez donnée dans la personne de S^t Pierre, qui représentoit tous les évêques & tous les prestres ; vous vous este engagé à délier dans le ciel ce qu'ils auront délié en terre, & de remettre les péchez à ceux à qui ils les auroient remis : agréez, s'il vous plaît, que je délie cette femme & que je luy remette ses péchez, ou plustost rompez vous-même ses liens, afin qu'elle puisse après vous sacrifier une hostie de louanges & invoquer vostre saint nom. De toutes les qualités que vous possédez par vostre nature ou que vous vous este acquises par l'effusion de vostre sang, celle de sauveur est la plus précieuse pour vous, & c'est celle que vous aimez le plus, parce qu'elle est la plus avantageuse. Vos délices sont de vous trouver avec les enfans des hommes, parce qu'ils sont pécheurs & que vous este venu pour appeler les pécheurs & non pas les justes, & pour sauver ceux qui s'estoient perdus ; plus les âmes sont éloignées de la bonne voye, plus vous prenez plaisir à chercher à les y remettre. C'est tou-

jours le tems de la conversion jusqu'à la mort, & si vous permettez quelques fois, par un jugement incompréhensible, que ceux qui ont longtems vécu dans la grâce tombent enfin dans le péché & perdent par là tout le mérite de leur vie passée, faites, par un coup de miséricorde extraordinaire, que cette femme, si éloignée de vous, s'en rapproche enfin & rentre en grâce. Votre bonté ne se signale pas moins que votre justice, & la conduite de l'une n'est pas moins inconcevable dans les faveurs que celle de l'autre dans les châtimens. Ayez pitié de cette âme, Jésus, fils de David, c'est-à-dire d'un prince qui n'a rien eu en luy de plus recommandable que la mansuétude & dont il voulut que Dieu se souvint le plus. Elle est encore l'ouvrage de vos mains; vous luy avez imprimé votre image dans la création; vous l'avez rachetée par votre incarnation; vous l'avez cherchée avec tant de fatigue pour la ramener au troupeau & la faire revenir de son égarement; vous avez désiré son salut avec tant d'ardeur; vous y avez travaillé avec tant de peine; vous avez donné votre âme pour elle; vous l'avez adoptée dans le baptême; vous l'avez nourrie du pain de vos enfans dans les sacremens qu'elle a reçus. Que tout cela ne soit pas perdu, mon Dieu! Le démon a défiguré cette âme par le péché qu'il luy a fait commettre; mais elle a encore quelques traits de votre ressemblance. Il luy a fait perdre la grâce du baptême; mais elle en a encore le caractère. Il luy a enlevé tout le fruit des sacremens; mais il luy reste encore du tems pour le recouvrer. Reconnoissez en elle les marques qu'elle a l'honneur de porter parce qu'elle vous appartient; qu'elles ne soient

pas en elle comme dans les damnés pour la plus grande confusion. Quelque oubly qu'elle ait fait de vous, & en quelque abandonnement qu'elle ait esté, vous sçavez qu'elle a toujours conservé un fond de religion; jamais tous les principes de la foy n'ont esté esteints en elle, puisqu'elle proteste qu'elle n'auroit jamais voulu mourir subitement. Tirez, mon Dieu, ce feu sacré du fond du puits où la bouë du péché l'a couvert, & mettez le enfin en son jour. Faites luire sur cette eau épaisse le soleil de vostre grâce qu'un nuage a caché si longtems; faites rallumer ce feu par l'éclat de vos rayons, & faites qu'il serve à allumer le sacrifice & à consommer l'holocauste de la pénitence. Vous qui este venu mettre le feu en terre, faites le revivre icy. Vous ne voulez pas que le pécheur meure dans son péché, mais vous ne demandez que sa conversion & sa vie. Vous este tout bon de vous mesme, & ce n'est que l'impénitence qui vous contraint à devenir juste pour punir le péché; nostre perte ne peut venir que de nous mesme. Le cœur pour qui je vous prie est entre vos mains; vous pouvez le rendre flexible comme il vous plaira, & le tourner où vous voudrez; vous faites tout ce que vous voulez, & il n'y a rien qui vous résiste. Si portée que fut cette âme à demeurer dans son péché, vous la pouvez tourner à la conversion, vous qui avez changé en un moment la volonté d'Assuérus, & qui l'avez rendu aussy favorable à vostre peuple, qu'il en estoit auparavant ennemi; vous qui avez arrêté un persécuteur des chrestiens au plus fort de sa course, & qui avez sçu en faire un apostre; vous qui avez tout à coup converti une Magdelaine & la Samaritaine, & de

femmes scandaleuses qu'elles estoient les avez fait devenir en un moment des exemples de vertu. Faites pleuvoir vostre grâce sur cette terre desséchée & aride, qu'elle l'inonde pour la mettre en estat de produire quelque fruit ; il ne faut qu'un moment pour cela ; donnez vostre bénédiction, & au mesme instant ce fruit, sans passer par les progrès qui ont coutume de se suivre & de se succéder les uns aux autres, paroîtra tout en maturité. J'ay desjà planté & arrosé tout ce que j'ay pu dans le peu que j'ay veu de cette péchereffe ; mais ce n'est rien, Seigneur, si vous ne donnez accroissement : elle a commencé à revenir à elle, & le changement est tout de vostre main ; achevez-le, mon Dieu, & faites qu'il ne soit plus imparfait. Vos ministres dans l'escriture sont des nûes pleines de pluyes que vous, comme soleil, faites fondre sur les cœurs des hommes, sur des montaignes qui reçoivent la rosée du ciel & les influences des astres devant que de les faire distiller sur les pécheurs qui sont comme la vallée de larmes.

Hélas que je crains d'estre une nûe sans pluye, si vous ne me remplissez de l'onction de vostre grâce ; mais vous pouvez m'en remplir, Seigneur, & je vous le demande de toute l'étendue de mon âme. Il faudroit une grande montaigne pour abbaître ce colosse de péché ; mais, si vous le voulez, il suffira qu'une petite pierre se détache de la sainte montaigne de Sion et vienne frapper cette statuë monstrueuse pour la mettre par terre & la réduire en poussière. Je feray, Seigneur, cette petite pierre puisque vous le voulez ; guidez-moy dans tous les mouvemens que je feray pour donner atteinte

à cette statuë de péché qu'il faut mettre par terre. Faites que je la prenne par son foible, & donnez-moy assez de force pour la renouveler & la réduire en poudre. Faites par là, Seigneur, que ces regnes, qui ont paru jusqu'à présent dans la vie de cette pénitente, cessent enfin et fassent place à un autre qui ne finisse jamais. Elle a fait régner l'ambition en son cœur, & cela est marqué par l'or esclatant qui fait la teste de cette statuë, l'intérêt, dont l'argent qui fait la poitrine & les bras est le symbole, la dureté, que l'airain des entrailles représente, & l'impureté, dont la teste mêlée avec le fer est l'image. Faites finir les règnes de l'ambition, de l'intérêt, de la dureté & de l'impureté pour donner lieu au nouveau regne de sainteté qui soit stable & qui demeure éternellement. Mon Dieu, s'il m'est permis de répandre encore mon âme devant vous, moy qui ne suis que poussière & que cendre, vous sçavez que je n'ay point pensé à entrer dans le ministère dont il faut que je m'acquitte présentement que je n'y aye esté appelé par ceux à qui il appartenait de faire pour cela le choix d'une personne. C'estoit à ces premiers magistrats qui sont, pour parler comme parle l'écriture des juges, les dieux de la terre, de donner un ange à cette criminelle condamnée pour l'assister dans le passage qu'elle a à faire; ils devoient sans doute pour cela prendre un autre que moy, & mil autres y auroient esté beaucoup plus propres. Mais puisqu'ils ont absolument voulu cela de moy, & que j'ay enfin obéi à leurs ordres, donnez moy ce qu'il me faut dans cet employ. Je me sens desjà par vostre grâce autant de charité pour cette âme que je

crois luy en devoir. Je fouhaite d'estre anatheme pour elle s'il faut achepter son salut à ce prix. Je sçay l'énormité de ce crime qu'elle veut avouer publiquement, & j'en conçois une extrême horreur. Je sçay que plus barbare que cette reine dont l'histoire ne parle pourtant qu'avec frémissement, elle a, comme elle, non pas fait passer son char sur le corps de son père, mais que, de la main qu'elle avoit reçüe de luy avec la vie, elle luy a donné le poison dont il est mort. Mais je sçay aussy que vous avez prié pour ceux qui vous ont crucifié. Vous avez bien voulu trouver dans la passion qui les aveugloit de quoy excuser un déicide. Vous avez versé vostre sang pour eux, & je ne doute point qu'il ne s'en soit trouvé entre eux qui ayent fait pénitence. Vous este encore tout prest de pardonner à ceux qui vous voudroient crucifier une seconde fois, & qui le font autant qu'ils le peuvent dans leur cœur. Toutes les fois que l'homme pêche, il foule vostre sang aux pieds, & marche comme cette infâme princesse sur le corps de son père, c'est-à-dire sur vostre corps sacré, Seigneur, que vous avez voulu enfanter dans vostre sang, prosterné au jardin des Olives & trempé d'une sueur de sang, flagellé ensuite au prétoire, & enfin eslevé en croix, & donnant jusqu'à la dernière goutte : il vous préfère la créature après qu'il a esté mis en balance avec elle, & il fait une espèce d'idolâtrie. Cependant vous este toujours prest à luy tendre les bras pour luy ouvrir le sein de vostre miséricorde. Quand cette misérable, qui dans son désordre a toujours gardé un germe de religion, seroit tombée dans l'apostasie, & qu'elle eut idolâtré comme ce peuple ingrat que vous aviez comblé de tant

de bienfaits, puisque vostre bonté a souffert que j'en prisse la charge, pardonnez moy si le zèle que j'ay pour elle me fait dire que vous luy pardonniez son péché si vous voulez ne me pas effacer du livre de vie. Je m'intéresse si fort à elle que son salut m'est aussy cher que le mien ; je meurs à tous les momens pour elle ; & je ne demande pour toute couronne dans le combat que j'ay à soutenir avec elle devant que d'achever sa carrière, que de la voir couronnée avec vous.

C'est toute la récompense que j'espère. Je sçay qu'il y en a peu en cette occasion à attendre des hommes & que peut-estre seray-je exposé dans cet employ à un million de censeurs dont les uns diront que je me suis trop viste fait fort de rendre cet office, & les autres que je ne m'en suis pas acquitté comme je le devois. Mais je n'estime pas beaucoup en cecy le jugement des hommes ; vous este mon seul juge en cette occasion, mon Dieu ; je ne me suis engagé que dans la vüe de vostre gloire & du service du prochain ; vous ferez seul mon protecteur & ma récompense. Peut-estre que l'empressement, que la charité qui me presse me fait avoir pour ne pas refuser mon application à une si grande œuvre, servira à excuser les fautes que j'ay déjà faites & que je feray dans la suite. Faites moy, Seigneur, avaler le livre sacré qui contient vostre parole divine, afin que toutes les paroles que je diray partent de là & soient toutes divines. Touchez mes lèvres comme celles d'Isaïe & les purifiez, & qu'un chérubin avec un charbon de feu tiré de l'autel où vous vous sacrifiez continuellement à vostre père & où vous réitérez sans intermission le sacrifice non sanglant & perpétuel, oste

à mes lèvres ce qu'elles ont d'impur, afin que comme celles d'Isaïe, elles ne s'ouvrent que pour prononcer vos saintes paroles avec sainteté & avec des dispositions conformes à ce qu'elles auront à exprimer de saint de vostre part. Donnez moy, Seigneur, l'intelligence dont j'ay besoin pour connoître ce qu'il faut que je fasse & les forces pour le faire, puisque vous m'envoyez comme Jérémie pour arracher & pour planter, pour détruire & pour édifier, pour arracher dans cette âme toutes les herbes venimeuses qui y ont cru & en mettre de bonnes, pour y arracher cette vigne qui n'a donné au père de famille que des raisins sauvages & le figuier maudit qui n'a pas produit de fruit, pour y détruire cette ville de confusion & de trouble, cette malheureuse Babilone qui n'a pour loy que l'amour du monde & de soy-mesme, & y édifier une Jérusalem, cette cité de paix & de sainteté, dont vostre amour fasse tout l'esprit. Donnez moy une main forte & heureuse pour enlever tout ce qu'il y a de mal, & ne rien mettre au lieu que ce qui réussisse & tourne à bien. Donnez luy, mon Dieu, tout le courage & toutes les forces de se décharger de ce qui fait le poison de son crime, & qu'elle n'ait pas de ces desseins foibles de retourner à vous, & de ces demyes conversions que vous défavouez. Qu'elle ne soit pas de ces tièdes que vous vomissez, & qu'on ne dise pas d'elle que l'enfant est venu jusqu'à paroître sur le point d'éclorre, & que la mère n'a pas eu assez de force pour le mettre au jour. Elle est présentement dans un enfantement spirituel; faites l'en sortir, Seigneur, & ne me refusez pas les grâces dont j'ay besoin pour la secourir en cette

rencontre. Et si je puis ajouter quelque chose qui me regarde plus particulièrement, fortifiez mon cœur & munissez-le d'une si grande pureté & d'une foy si ferme que quelques serpens que je sois obligé de manier, & quelque venin mortel que je remue dans cette âme envenimée qu'il faut purger de toutes ses ordures, je n'en reçoive nulle impression maligne, de peur qu'en travaillant au salut d'un autre je ne tombe moy-mesme dans la réprobation.

C'est à peu près dans toutes ces pensées que je passay le peu que je fus au lit. Je les ay mises ici assez en désordre & sans y chercher une grande suite, ny en étudier les termes. Mais avec tout cela je suis obligé de confesser, pour ne me point faire honneur d'une si grande présence d'esprit, que j'estois si troublé que toutes ces idées que j'ay icy mal rangées estoient encore moins digérées dans mon esprit pour lors. Elles m'entretenrent jusqu'à quatre heures du matin que mon vallet, à qui j'avois donné cette heure pour venir à ma chambre, en ouvrit la porte. Je me levay aussytost &, après quelques prières, je descendis en bas pour recevoir l'absolution de Monsieur nostre chapelain, devant que d'entreprendre de la donner à M^{me} de Br. Je pris un crucifix à la porte, & je m'en allay devant six heures à la conciergerie, suivi de mon vallet qui apportoit derrière moy ma robe & mon bonnet pour me les donner dans le tems. Je me trouvay à la porte avec M. Rinffant, médecin de la cour, qui venoit là pour se trouver présent à la question qu'elle devoit recevoir, & comme le concierge me fit attendre un moment à l'entrée, dans un petit cabinet, jusqu'à ce qu'il fut en estat de me faire

monter à la tour, M^r le président Le Failleul, sçachant que j'estois là à son arrivée au palais, me fit dire qu'il feroit bien aise de me dire un mot. Je me rendis à son carosse qu'il avoit fait approcher de la porte &, sans en sortir, me demanda quelle nouvelle de l'estat où je trouvois M^{me} de Br., m'assurant que M^{me} sa mère faisoit bien prier Dieu pour sa conversion. Il me demanda si je ne ferois pas une relation de ce qui se passeroit entre elle & moy. Je luy répondis que non, & que je ne croyois pas qu'un confesseur en dut faire; mais s'il souhettoit sçavoir de moy ce que je pourrois dire après l'exécution, j'aurois l'honneur de le voir & de l'en entretenir. Je le quittay sur l'heure, & je fus encore un moment à l'entrée de la prison avec M^r Rinfant, à qui je témoignay l'estime que je faisois de M^r son père, qui m'avoit guéry d'une petite maladie, il y avoit près de 14 ans.

On me fit monter à la tour où je trouvay le père de Chevigny pleurant à la fin d'une prière qu'il achevoit avec la dame qui m'aborda avec la mesme résolution que je luy avois veu la veille. M^r, me dit-elle, vous este ponctuel : je ne puis me plaindre que vous manquiez à vostre parole : mais il y a fort longtems que je vous attens avec impatience, & six heures me tardent aujourd'huy longtems à sonner. Le P. de Chevigny prit tout à l'heure congé d'elle, & elle le remercia & se recommanda à ses prières. Je voulus l'obliger à me promettre qu'il reviendrait; mais il ne s'y engagea point : il me dit seulement que si j'avais besoin de luy il feroit à la maison de St-Honoré & ne revint plus du tout : il me dit qu'il feroit dire des prières par la communauté & me quitta ainsy.

Nous nous assîmes, elle & moy, après un *Veni anctæ spiritus* que je luy fis dire à genoux, avec une petite paraphrase qui me vint sur l'heure. Elle me rendit compte de ce qu'elle avoit fait la nuit. M^r, me dit-elle, j'ay dormi deux heures sur mon liât d'un sommeil fort tranquille : j'estois un peu abbatuë de la journée d'hier. Sitost que vous fusté parti d'icy, j'escrivis trois lettres. La première à ma sœur, la seconde à M^{me} de Marillac, & la troisième à M^r Conté, & quoyqu'elles soient assez petites, elles me tinrent bien du tems. Je suis fâchée de ne les pas avoir pour vous en faire juge, comme vous l'avez esté de celle de M. de Br. & changer par vostre avis ce que vous croiriez le devoir estre, de la mesme manière que j'en ay usé dans celle que vous m'avez veu escrire. J'avois dessein de vous les mettre toutes quatres entre les mains & vous prier de les rendre à leur adresse, suppléant vous-mesme de vive voix ou par escrit à ce qui pouroit y manquer. Mais je ne scay comme je les ay donné à ce père qui me les a demandez, car je voulois relire avec vous celles que vous n'aviez pas vuës, & vous prier de vouloir bien estre le porteur de toutes quatres.

M^{me}, luy répondis-je, le père de Chevigny a eu raison de vous les demander. Il connoit M^{me} de Marillac que je n'ay jamais eu l'honneur de voir : il a plus d'accez à M^{me} vostre sœur que moy & il est voisin de M^r Conté que je n'ay jamais veu qu'une fois & qu'à peine je distinguerois de visage. Il pourra par luy faire tenir celle de M^r de Br.

J'espère, M^r, me dit-elle, que vous voudrez bien en joindre une des vôtres à mon mary pour le consoler.

M^{me}, luy répondis-je, je le feray de tout mon cœur.

Après ces lettres escrites, dit-elle en poursuivant, nous nous sommes un peu entretenus, & nous avons un peu prié Dieu ; & comme le père a pris son bréviaire pour le dire & moy mon chapelet, je me suis assoupie, & je luy ay demandé si je pouvois achever sur le liét. Il m'a dit qu'ouy & je m'y suis jettée. J'ay reposé deux bonnes heures sans inquiétude : nous avons fait depuis ensemble quelques prières qui s'achevoient quand vous este entré.

C'est à quoy elle me dit que s'estoit passée la nuit, & le père de Chevigny me le confirma le lendemain. Je ne sçay ce que portent les lettres de M^{me} de Marillac & de M^r Conté. M^{me} de Marillac me dit que la sienne estoit courte. Mais voicy mot à mot celle de ma sœur Marie de J. C. que j'ay tiré sur l'original que j'ay à l'heure que j'escris entre les mains pour le faire voir à la fille aînée de M^{me} de Br. carmelitte professe à Gisors que je dois aller voir bientôt, Dieu aidant.

Je reçois, ma chère sœur, des marques de vostre tendresse qui me sont si sensibles que je ne puis assez vous l'exprimer. Je n'ay point douté des soins que vous avez pris dans mon affaire. Je reçois une grande consolation par M. Pirot, espérant par son moyen de me bien préparer à souffrir une mort ignominieuse. J'espère par la miséricorde de mon Dieu supporter ce qu'il luy plaira, le recevant de tout mon cœur comme venant de sa main, le suppliant de l'avoir agréable pour l'expiation de mes fautes. Je vous recommande mon mary & de faire de vostre mieux pour supplier la famille que les créan-

ciers luy donnent du pain, & de vouloir songer à l'éducation de mes enfans. C'est la grâce que je vous demande & de prier Dieu pour le repos de mon âme. Je ne puis escrire à ma fille : vous luy ferez sçavoir : mon cœur est trop outré de douleur. Je finis en vous assurant que je meurs à vous. Daubray. Et un peu plus bas : Mes complimens à toute vostre communauté & la priez de prier Dieu pour le repos de mon âme. Le dessus de la lettre porte cette inscription : A ma chère sœur Marie de J. C.

Après qu'elle m'eut fait en peu de mots un récit de ce qui s'estoit passé la nuit, elle me pria, devant que nous reprissions sa confession, de trouver bon qu'elle me fit une question & qu'elle s'esclaircit d'un doute qu'elle avoit proposé au père de Chevigny, & sur quoy elle souhaittoit encore recevoir mon instruction. M^r, me dit-elle, vous me donastes hier quelque espérance que je pourois estre sauvée, mais je ne puis avoir assez de présomption pour me promettre que ce pourra estre sans estre longtems en purgatoire. Mon crime est trop atroce pour en pouvoir obtenir le pardon qu'à cette condition, & quand j'aurois un amour de Dieu bien plus grand que je ne crois avoir, je ne prétenderois pas pouvoir estre reçue au ciel sans passer par le feu pour y estre purifiée de ce qui restera de souillures & y souffrir les peines qui sont dûes à mes péchez. Il faut satisfaire à Dieu. J'ay ouï dire que le feu de ce lieu où les âmes ne brûlent que pour un tems n'est pas différent de celui de l'enfer où les démons doivent brûler éternellement. Dite-moy, je vous prie, comme une âme

qui se trouve en purgatoire au moment de la séparation d'avec le corps, peut s'assurer qu'elle n'est pas dans l'enfer, & reconnoître que les flammes qui la dévorent sans la consumer finiront un jour, puisque le tourment qu'elle souffre est de même genre que celui des damnés, & le feu où elle est de la qualité de celui de l'enfer. J'en ay parlé avec le père de Chev., mais je n'en suis pas encore assez instruite.

M^{me}, luy répondis-je, il est aisé de vous expliquer cela, & de vous faire entendre l'assurance que les âmes ont dans le purgatoire qu'elles ne sont point dans l'enfer. Mais ce que vous m'avez dit d'abord m'oblige à vous dire quelque chose de la rémission des péchés.

On distingue dans le péché la coulpe & la peine, ou l'obligation à la peine. La coulpe est ce qui fait proprement le péché que nous appelons habituel. C'est une tache qui demeure dans l'âme après l'action du péché, qui la rend coupable & qui la fait devenir désagréable à Dieu & l'objet de son indignation, au lieu que la grâce qui la sanctifie la met en état de plaire & d'être le sujet de son amour. L'obligation à la peine est une suite de la coulpe qui rend l'âme tributaire de la justice de Dieu & punissable des peines éternelles de l'enfer. Je parle du péché mortel qui fait perdre la grâce de Dieu & qui, comme c'est une offense considérable faite à Dieu qui est infiny, nous rend redevables à la justice divine de peines infinies dans leur durée. On peut aussi distinguer ces deux choses dans le péché véniel qui n'estant qu'une faute légère, quoy qu'il s'adresse à Dieu comme le mortel, ne nous fait pas deschoir de la grâce & ne nous soumet qu'à des peines temporelles,

n'estant pas possible qu'une âme qui ne cesse pas d'estre agréable à Dieu, souffre éternellement. La coulpe du péché mortel peut estre remise sans que l'obligation à la peine le soit entièrement. Il est vray que, par la raison que je viens de toucher qu'on ne peut en mesme tems avoir la grâce & estre condamné à ne voir jamais Dieu & à souffrir éternellement, la coulpe ne peut estre abolie ou effacée sans que l'obligation à la peine cesse pour toujours : & c'est ce qui fait que nous difons que quand un pénitent bien disposé reçoit l'absolution de son péché, la rémission de la coulpe emporte avec elle une relation ou plustost un changement de la peine qui luy estoit due & qui, de temporelle qu'elle devoit estre, n'est plus que pour un tems. Mais il est très constant, & c'est un dogme de foy, qu'il peut demeurer quelque obligation à la peine après l'absolution de la coulpe. David obtint de Dieu par sa contrition que son péché luy fut remis, et Dieu l'en assura par son prophète : mais il en porta encore la peine par la mort de l'enfant adultérin qu'il avoit eu, & dans les autres fléaux qu'il ressentit en sa personne & en tout son peuple, en qui Dieu le punit. Ce qui fit que Nathan quand il luy prononça son absolution de la part de Dieu, luy dit que Dieu a transporté son péché & qu'il ne mourera pas, mais qu'il perdra son fils. L'amour de Dieu dans un pénitent pouroit estre si fort, & la contrition qu'il conçoit de ses péchez si véhémence, qu'il mériteroit par là une rémission totale de son péché, & pour la coulpe, & pour toute la peine. Mais vous pouvez, M^{me}, assez bien voir combien cela est rare par l'exemple de David qui ne paroît pas avoir eu une si

grande grâce, quoyque la contrition fut si grande qu'au premier mot qu'elle luy fit dire au prophète pour reconnoître son péché il sçut que Dieu luy pardonnoit.

Ces peines qui restent après la tache effacée ou de ce monde ou de l'autre elles sont plus ou moins sensibles à mesure que la contrition est plus ou moins efficace. Pour cela, le prestre qui absout les péchez impose une pénitence à proportion des péchez ou des dispositions du pénitent : mais il ne prétend pas qu'il n'y demeure plus rien à souffrir. Après les afflictions dont Dieu nous frappe en ce monde & que nous recevons avec soumission à ses ordres, les mortifications volontaires que nous devons nous imposer & les autres œuvres satisfactoires que nous pouvons faire pendant que nous sommes en vie sont des peines qui nous font icy expier nos péchez ; & quand tout cela ne suffit pas, le feu du purgatoire achève après la mort. C'est pour cela qu'il est, pour remettre les peines qui restent dûes au péché mortel dont la coulpe est déjà effacée, & pour effacer mesme la coulpe des péchez véniels s'il s'en trouve dans l'âme dont elle n'ait pas fait icy pénitence.

Vous me citastes hier, M^{me}, une parole du fils de Dieu dans l'évangile qui, assurant qu'il y a des péchez qui ne se remettent ny en ce monde ny en l'autre, fait assez entendre qu'il s'en trouve qui ne se remettent que dans l'autre monde, & cela est vray des restes des peines qui sont dûes aux péchez mortels dont on a eu l'absolution, & de la coulpe mesme des véniels dont on ne l'a point eue. Vous faictes bien, M^{me}, de ne point vous promettre que vous puissiez avoir assez de dou-

leur de vos péchez & assez d'amour de Dieu pour passer au ciel sans avoir longtems souffert dans le purgatoire, & je conçois assez l'intérêt que vous avez, dans l'espérance que vous devez avoir que Dieu vous fera miséricorde, d'apprendre comme une âme du purgatoire peut s'assurer qu'elle n'est pas damnée.

Elle en a, M^{me}, bien des assurances. Il y a un jugement particulier qui se fait entre Dieu & elle, où elle cognoît parfaitement si elle est en grâce ou non, & par là elle voit si c'est en enfer que Dieu la doit jetter ou en purgatoire qu'il la fera souffrir : elle entend dans le moment la sentence qui porte l'un ou l'autre, à moins que, déjà toute épurée dès cette vie par le feu de la charité, elle n'aille, sans passer par celui du purgatoire, recevoir à l'instant la récompense parmy les bienheureux. C'est dans ce moment que tout se décide, & que le mystère de la prédestination & de la réprobation se découvre. Voilà le dénouement de nostre destinée, & si l'Eglise quand elle prie pour les morts demande à Dieu qu'il ne permette pas qu'ils tombent dans l'enfer, ce n'est pas qu'elle suppose qu'ils y puissent encore tomber : elle sçait qu'ils ne sont plus en état de pécher, & ses prières ne serviroient de rien si elle ne les regardoit comme étant en purgatoire. Mais quoyqu'elle croye cela, l'ardeur qu'elle a pour marquer à Dieu ses reconnoissances, la fait prier comme en doutant ; de même que David a dit que Dieu l'avoit exaucé dans sa prière, il le prie encore comme s'il ne l'estoit pas. Il m'a écouté, dit-il ; Seigneur, ayez pitié de moy. Ou bien elle considère le mort comme étant encore en vie, & elle le met au lit de la mort.

pour demander à Dieu qu'il ne souffre pas qu'il tombe dans l'enfer : & quelque sens qu'ayent les prières, l'église est certaine que le jugement est déjà rendu & qu'on n'y peut plus revenir. Elle prie pour les âmes, & elle sçait que tout ce qu'elle pourra dire pour elles sera bien reçu de Dieu, & qu'il aura la bonté de les agréer pour leur abrégier le tems qu'elles debvroient estre en purgatoire. Mais quand ce jugement ne précéderoit pas & n'assureroit pas les âmes de l'estat où elles sont, elles pourroient le reconnoître en se regardant elles-mêmes. C'est pour lors que leur conscience leur paroît à nud & qu'elles voyent si elles sont agréables à Dieu, ou non.

Ce que dit l'église que personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine n'est vray que pendant que nous sommes dans un corps mortel qui appesantit & obscurcit si fort l'âme, toute spirituelle qu'elle est, qu'elle ne peut se connoître elle-mesme, quelque réflexion qu'elle fasse sur elle. Et quand nous serions l'âme séparée assez aveugle pour ne pas descouvrir son fond & pour douter encore de sa condition, comme il est impossible qu'une âme en enfer ne s'aperçoive pas qu'elle y est par ce qu'elle y ressent, il n'est pas moins impossible qu'une âme en purgatoire doute qu'elle n'y soit.

L'ecclésiastique dans l'Escriture dit que Dieu se venge de l'impie par le fer qui le brusle sans le consumer, & par le ver qui le ronge sans le faire périr. Isaye parlant des damnés fait aussy consister en cela toutes leurs peines : leur ver, dit-il, ne meurt point, & le feu qui les tourmente ne s'esteindra jamais. Le fils de Dieu répète les mêmes paroles par trois fois dans un fort petit discours

où il parle de la gese de l'enfer. Mais on peut dire que l'essentiel de l'enfer est proprement le ver qui ronge la conscience. C'est à luy qu'il faut rapporter ce que dit Job quand il propose l'enfer comme une terre ténébreuse & couverte d'obscurité de la mort, un pays de misère & de nuit qui n'a pour jour que l'ombre de la mort, où il n'y a nul ordre, & où au contraire rien ne règne qu'une confusion horrible de toutes choses. C'est luy qui fait les ténèbres extérieures, & les pleurs, & les grincemens de dents dont parle tant de fois J.-C. dans l'évangile dans l'idée qu'il donne de l'enfer pour en faire concevoir l'épouvante. C'est ce ver, ce reproche secret que se fait l'âme de s'estre perdue elle-mesme, qui fait le dépit, la rage, & le désespoir des damnez : c'est ce ver qui fait en eux une opposition continuelle aux volontés de Dieu, quelque contrainte qu'ils se sentent de s'y soumettre. Comme pourroient-ils douter après cela qu'ils fussent en enfer ? L'âme dans le purgatoire ne voit pas Dieu, non plus que celle qui est en enfer ; elle souffre dans le feu comme elle. Je ne puis pas vous faire comprendre de quelle manière elle souffre, & je ne le comprend pas moy-mesme, & je ne sçay si personne le comprend bien. Mais, comme dit saint Augustin, si incompréhensible que soit cette manière de souffrir, elle n'en est pas moins vraie, & les souffrances sont aussy réelles & aussy véritables que les manières en sont véritables & imaginables. Il n'est pas mesme sûr que le feu du purgatoire soit le mesme que celui de l'enfer. Mais quand vous le supposeriez, l'âme qui se sentira brusler sans éprouver le ver de conscience qui est particulier à l'enfer & qui ne se trouve pas dans le purgatoire, connoîtra bien qu'elle

n'est pas damnée. Elle se verra encore ornée de la foy & des autres dons qui n'ont nul lieu dans l'enfer où il n'y a qu'une privation de tout bien & de toute vertu ; elle sera dans l'espérance & même dans une pure attente de jouir de Dieu quand le tems de sa purification sera révolu. La charité qu'elle aura rendra sa volonté toute conforme à celle de Dieu, & si sensibles que luy soient les flammes où elle sera pour satisfaire à la justice de Dieu, elle aura de la joye d'y estre . pour remplir ses ordres, & luy rendre ce qu'elle luy doit. Elle se verra en sa place & dans l'estat où Dieu la demande, & ne voudroit pas n'y pas estre quand elle le pourroit.

Ah ! M^{me}, n'avez-vous jamais lu ce que dit de cela sainte Catherine de Genes. Son purgatoire vous charmeroit & vous donneroit dès à cette heure envie d'y estre. Elle y a lié si bien un extrême plaisir avec une extrême douleur, elle y fait voir les âmes souffrantes sans impatience, & avec tant de douceur & de consolation, qu'on ne peut s'empescher en le lisant de le trouver agréable, & il est aisé de s'imaginer que la chose est ainsi. La charité des plus justes en cette vie est sujette à mille petites altérations, comme elle est dans une âme qui dépend encore des sens dans toutes ses fonctions ; il ne faut qu'un rien pour la distraire & pour luy oster pour un instant la présence de Dieu : pendant quoy, abandonnée à elle-même, elle s'abandonne laschement à se laisser aller à l'abattement. Dieu même pour punir cette petite langueur souffre qu'elle tombe dans la sécheresse, & l'aridité suspend ses influences & ses grâces ordinaires, & c'est de là que naissent dans les plus saints ces petites imperfections qu'on leur voit dans les traverses de la vie.

Mais l'âme détachée du corps, toute libre & toute à elle & remplie de la charité, quoyque redevable à Dieu de quelques peines, s'applique uniquement à Dieu qu'elle a toujours présent; elle envisage sa sainte volonté qu'elle ne perd point de vue; elle fait toute son étude de s'y conformer; elle reçoit sans interruption un concours de Dieu qui l'entretient dans ses sentimens & qui luy en fait produire des actes : & c'est ce qui fait qu'elle n'est jamais rebutée de ce qu'elle souffre, qu'il ne luy échappe jamais de murmure, & qu'il ne luy arrive jamais aucun dégoût. Elle préviendrait volontiers Dieu pour aller au-devant de ces peines, pour se les imposer elle-même, si elle ne sçavoit qu'il est mieux d'estre à son égard dans l'inaction pour accomplir ainſy toute justice dans un tems qui est plutôt pour soutenir les souffrances nécessaires &, comme parlent les théologiens, pour la satisfaction, que dans les mortifications libres & les satisfactions de choix. Elle est dans la douleur, mais elle le veut ainſy parce que Dieu le veut. Elle la désire, elle la recherche, au lieu de la fuir. Enfin, s'il y a un estat heureux après la vüe de Dieu faſce à faſce, c'est celui du purgatoire où l'âme goûte en souffrant toute la joye dont une créature est capable quand elle exécute les ordres de Dieu. Croyez-vous après cela, M^{me}, que cette âme qui sent tout cela se passer en elle peut encore douter si elle est en enfer ou non.

Non, M^r, me dit-elle, si la mienne après estre sortie de mon corps se trouve ainſy, elle ne pourra pas douter que le lieu où elle souffrira ne soit le purgatoire : il me semble que j'entens tout ce que vous m'avez dit et me voilà satisfaite. Reprenons ma confession.

Je tiray de ma poche le papier où j'avois la veille escrit ce qu'elle m'avoit dicté. Elle m'y fit ajouter quelque article dont elle s'estoit souvenue la nuit, & nous passâmes aux autres, poursuivant comme nous avions commencé. Je luy fis de tems en tems renouveler des actes de contrition qu'elle me parut faire avec plus de ferveur qu'auparavant. Il se passa ainsi environ une heure & demye, & devant que nous eussions achevé, sur le point que nous estions de finir, on la vint avertir qu'il falloit descendre en bas pour entendre la lecture de son arrest que M. le Bailleul m'avoit dit peu de tems auparavant. Elle s'attendoit assez à la mort & à la question : mais elle ne pensoit ny à l'amende honorable, ny au feu. Elle répondit : tout à l'heure, sans s'effrayer, mais nous achevons un mot, M^r. & moy.

Je voulois qu'elle quittast tout sur l'heure. M^{me}, luy dis-je, il faut obéir, c'est une autorité supérieure qui vous appelle : vous prétendez si bien vous conduire dans cet interrogatoire que vous allez subir, que vous y réparez ce que vous avez fait de mal dans les autres : il faut commencer par une prompte obéissance. Je me souviendray bien de l'endroit où nous demeurons, & il nous en reste si peu que nous n'aurons pas besoin de rien écrire davantage ; cela sera fait en un moment quand vous reviendrez, & nous repasserons tout pour vous mettre en état de recevoir l'absolution.

M^r, me dit-elle, ne demeurons pas pour un mot : achevons, je vous supplie, cela, & nous n'aurons plus qu'à repasser sur vostre escrit.

Nous achevâmes dans un instant & dans une grande sérénité.

Elle me dit : M^r, je seray interrogée ; je vous promis hier de dire tout ce que je sçay. Elle me le répéta d'elle-même & m'adjouta : Faisons M^r, une petite prière pour demander à Dieu que j'entre bien dans toutes vos intentions dans cette action que je m'en vais faire en répondant à mes juges, & qu'ainsy je satisfasse pour ce que j'ay manqué dans mes autres interrogatoires. Nous fîmes à genoux un mot de prière à cette fin, & elle mit aussytost son manteau pour descendre, prenant un livre de prières que le père de Chevigny luy avoit donné, & qu'elle tint toujours à la main jusqu'à la question.

M^r, me dit-elle en sortant, ne venez-vous point avec moy ? M^{me}, je vous suis, luy répondis-je ; je n'assisteray pas à vostre interrogatoire : mais hors le tems de la messe que je m'en vais dire pour vous tout à l'heure, je seray toujours assez près du lieu où vous serez pour me rendre à vous au premier ordre en cas de besoin. Elle me pria de dire la messe pour elle comme je luy promettois, & me répéta encore de bien demander à Dieu qu'il la fit, en ce qu'elle alloit faire, entrer en toutes mes intentions & confesser ingénument tout ce qu'elle sçavoit.

Je dis ma messe pour elle & j'allay dans la chambre du concierge où je le trouvay qui me dit qu'il l'avoit accompagnée jusqu'à la chambre de la question, & qu'après qu'on luy avoit lu son arrest, comme l'exécuteur s'estoit approché d'elle pour s'en saisir, elle l'avoit froidement regardé depuis les pieds jusqu'à la teste sans luy rien dire, & luy voyant une corde à la main, elle luy avoit présenté les siennes toutes jointes pour les lier.

J'appris l'après-dîner de M^r le P. G. qu'elle avoit esté troublée à la lecture qu'on luy avoit fait de son arrest, & qu'elle le fit relire une seconde fois : sans doute, l'amande honorable & le feu la surprirent.

Elle fut interrogée après son arrest. Je n'ay point veu son interrogatoire & ne sçay point quelle a esté sa déclaration. Mais quand on me la rendit, elle me dit qu'elle avoit dit tout ce qu'elle sçavoit & qu'elle avoit témoigné à MM. les commissaires Palluau & Maudat que si je l'avois veu plustost, elle auroit tout avoué plustost; qu'il y a trois semaines qu'on sauroit ce qu'on alloit apprendre, si elle m'avoit parlé dans ce tems là. Je ne dirois pas cette particularité que je tiens d'elle, si M^{me} Daubray ne m'avoit dit qu'elle l'avoit apprise de MM. les commissaires & que je ne sçusse d'ailleurs qu'ils l'ont rendue publique. Ces MM., à ce qu'on rapporte, ont dit qu'après que son arrest luy eût esté lu, voyant quelques sceaux d'eau & le reste de l'appareil de la question, elle leur dit : MM. cela est inutile, je diray tout sans question. Ce n'est pas que je prétende la pouvoir éviter : mon arrest porte qu'on me la donne, & je crois qu'on ne m'en dispensera pas. Mais je déclareray tout auparavant. J'ay tout nié jusqu'à présent parce que j'ay cru me défendre par là & n'estre point obligée de rien avouer. On m'a convaincue du contraire & je me conduiray suivant les maximes qu'on m'a donné. Et je puis vous asseurer que si j'avois veu il y a trois semaines la personne que vous m'avez donné depuis vingt-quatre heures, il y a trois semaines que vous sçauriez ce que vous allez apprendre. Il m'a persuadée que je devois dire les choses telles qu'elles estoient, quand mesme je n'en serois pas requise,

& déclarer tout ce que je sçavois. J'en useray ainſy, Meſſieurs.

Après ſon interrogatoire elle eut la queſtion. Je ne la vis point depuis ſept heures & demye juſqu'à deux heures après midy. Je puis dire que ce fut le ſeul mauvais tems que j'eus ce jour là : que, hors celui que je paſſay ſans elle, le reſte ne me couſta rien : mais que pendant qu'elle eſtoit à l'interrogatoire, j'eſtois extraordinairement inquiet, diſant à tout moment en moy-meſme : c'eſt à cette heure qu'on donne la queſtion. Je la craignois pour elle, l'ayant veu fort faible. J'avois avec cela un grand mal de teſte qui me tint juſqu'à ce que je fuſſe avec elle. J'eſtois meſme embarraſſé où me retirer. Je paſſay d'abord quelque tems dans la ſalle du concierge où je pris deux œufs. Quelques priſonniers me vinrent joindre pour me demander quelques nouvelles de cette dame, à qui je n'en diſ rien qu'autant qu'il en falloir pour marquer que j'eſpérois qu'elle moureroit dans de bons ſentimens & pour la recommander à leurs prières : après quoy ils me parlèrent de choſes indifférentes. Si je ne me trompe, un d'entre eux s'appeloit Savari & m'entretint de Monſieur noſtre docteur curé de Clairmont, diocèſe de Beauvais, ſon parent. Depuis, M. Le Bout le fils, que je n'avois jamais veu, me vint parler dans le meſme lieu, & je diray dans la ſuite le diſcours qu'il y eut entre luy & moy. J'allay après dans un petit cabinet à l'entrée de la priſon où le concierge me mit, me donnant parole que perſonne n'y entreroit : mais quelque tems après M^{me} de Refuge, dont je ne ſçavois pas le nom, y entra & me dit qu'elle venoit là pour une perſonne à qui elle n'avoit pu refuſer de s'y trouver. J'appriſ depuis que

c'estoit M^{me} la Comtesse de Soissons, à qui elle avoit donné rendez-vous. Elle me fit longtems parler de M^{me} de Br. Un aumosnier de la Conciergerie y vint une demye heure. Un homme de M^{me} de la Moignon y vint apporter de sa part une médaille de saint Antoine de Padouë avec un billet au père de Chevigny qui portoit qu'elle avoit été donnée par le pape à un religieux, avec pouvoir d'appliquer l'indulgence qui y estoit à telle personne mourante qu'il voudroit choisir, & qu'il l'appliquoit à M^{me} de Br. M^{me} de Refuge me fit donner cette médaille à onze heures.

Ennuyé d'attendre si longtems, je fis un tour sous les galleries de la Conciergerie, auprès de la porte qui conduit à la chambre de la question, & je revins une demye heure après à M^{me} de Refuge. La concierge me voulut faire entrer chez elle pour prendre quelque chose sur l'heure de midy, & elle m'apporta quelque poisson à manger. M. Aubert, docteur de la Faculté & vicaire de Saint-Barthélemi, me vint trouver dans la salle & me força à prendre un morceau & boire un doigt, m'offrant son secours si j'en avois besoin. M. de Lamethe, le substitut qui a soin de cette prison, vint me dire que dans peu j'aurois M^{me} de B. & qu'elle signoit sa déclaration : qu'asseurement elle n'auroit pas la question. Il le croyoit ainſy, & ce qu'il me dit paroissant ſeur, je me consolai un peu du retardement. Il me fit beaucoup d'honnestetés & me pressa si fort de me jeter ſeur un liſt qu'à la fin je consentis à monter en haut pour cela. Mais l'inquiétude me fit bientôt lever : M. Aubert se donna le ſoin de m'y faire remettre un moment. Enfin, à une heure & demye, on me vint dire qu'il fal-

loit aller à M^{me} de B., & le geolier qu'on envoya me dit qu'elle avoit eu la question. J'en fus troublé, & je luy dis : en quel estat est-elle donc à cette heure ; six heures d'interrogatoire & la question ne fait que finir ? M^r, me répondit-il, elle n'en est pas trop affoiblie, & vous la trouverez sur un matelas auprès du feu.

Je passay sous les galleries de la Conciergerie où je trouvai encore M. de Lamethe à qui je fis reproche de ce qu'il m'avoit dit. M^r, me dit-il, je l'avois entendu dire, mais j'ay appris depuis qu'elle auroit la question, & il y a une demye heure que j'empesche qu'on vous le dise. J'ay pensé que vous auriez toujours cela de bon.

Je pris ma robbe & mon bonnet des mains de mon vallet qui m'attendoit depuis le matin : je n'avois pas cru devoir paroistre en cet habit à M^{me} de B. devant son arrest. Je montay ainsy habillé à la chambre de la question. M. Maudat qui estoit dans le fond avec M. Paluau me fit signe de m'approcher d'eux & me demanda ce qu'il falloit de tems pour la préparer. M^r, luy répondis-je, je ne le puis dire précisément : cela depend de l'estat où je la trouveray. Il y a six heures qu'elle est icy : un interrogatoire si long & la question peuvent bien l'avoir changée de situation. Je sçay que je l'ay quittée ce matin dans de bonnes dispositions : peut-estre qu'un si grand remuement l'aura bien altérée. Mais je puis vous asseurer que si je n'avois passé hier quatorze heures avec elle, je n'aurois garde de m'en charger aujourd'huy à l'heure qu'il est, & quand vous me la remettiez entre les mains à peu près comme je l'ay veue ce matin, vous ne sçauriez luy donner moins de quatre

à cinq heures pour se préparer à la mort. Sa confession est bien avancée, mais ce n'est pas encore fait.

Ils me dirent qu'elle avoit déclaré peu de choses, mais qu'ils croyoient qu'elle ne sçavoit rien de plus, & qu'il leur sembloit qu'elle avoit dit tout ce qu'elle sçavoit.

MM., leur dis-je, je ne sçay pas ce qu'elle vous a dit, mais elle m'a promis de vous déclarer tout ce qui estoit de sa connoissance. Mais, messieurs, leur adjoutay-je, me permettez-vous bien de profiter de cette occasion que j'ay de vous parler pour vous prier de me faire voir le papier dont on parle dans le monde sous le nom de sa confession, soit que cela soit ou non. Je crains qu'elle ne m'en parle, quoy qu'elle ne m'ait encore rien dit qui approche de cela : mais je voudrois bien, si elle m'en touche quelque chose, l'avoir veu pour estre préparé à luy répondre. Il m'est indifférent qu'on m'en fasse voir l'original ou une copie.

Mr, me dirent ces messieurs, très-volontiers : on vous le fera voir. M. Drouet, dirent-ils au greffier, il faut faire voir cela à monsieur.

Mr, me dit en leur présence M. Drouet, je ne sçache pas qu'il y en est de copie, mais si vous voulez descendre avec moy, nous lirons ensemble l'original.

Je dis un mot en passant à M^{me} de B. qui estoit auprès du feu & qui venoit de changer de linge ; & comme on parloit de la faire descendre pour avaler deux œufs, je luy dis qu'il seroit mieux de les faire venir là, afin que pendant qu'elle les mangeroit je pusse me dérober un moment pour descendre. Je le fis tout à l'heure sans qu'elle s'en aperçut & je suivis M. Drouet qui, prenant ce papier dans le greffe, me mena dans la chambre de

la Tournelle pour le lire. Il m'en lut une partie luy-mesme, & comme on l'appela de la part de M. le Procureur général, je lus le reste seul enfermé dans cette chambre. Tout ce que j'en puis dire c'est qu'il est de neuf ou dix feuilles de papiers escrites sans suite, toutes feuilles séparées, & mesme du blanc au milieu en quelques articles : toutes les pages sont paraphées de sa main, & les endroits où il y a du blanc, M. Paluau les luy a fait parapher à Charleville. Il n'y a point au commencement cette inscription, comme on en a fait courir le bruit : *C'est icy ma confession*. Les premiers mots ne sont point : *Je m'accuse à Dieu & à vous mon père*¹. Mais il est vray qu'elle commence par ces parolles : Je m'accuse, & que tous les articles recommencent ainſy : Je m'accuse.

M. Drouet revint comme j'achevois, & aussitost je remontay. Quelques conseillers que je n'ay pas l'honneur de connoistre, m'arrestèrent en chemin & me questionnèrent un peu. Je leur répondis fort peu de choses, mais avec bien du respect, & l'un d'eux que je crois estre M. Clin me dit : Apparemment M^r, ce n'est pas icy vostre coup d'essay ! — M^r, luy répondis-je, pardonnez-moy : j'ay assez confessé de personnes, j'en ay assisté à la mort, mais je n'ay jamais esté sur l'échafaud. — C'est bien commencer, me répliqua-t-il.

1. Il y a ici entre l'affirmation de M. Pirot & le mémoire de maître Nivelles une contradiction flagrante.

Elle ne peut s'expliquer que par une erreur de M. Pirot ou une falsification de la confession écrite de M^{me} de Brinvilliers, car il est bien évident que maître Nivelles n'a pas avancé, sans en avoir la preuve, un fait aussi capital qui est le point de départ de la discussion théologique à laquelle il s'est livré.

Je retournay promptement à la dame qui m'attendoit & qui, dès le moment qu'elle me vit, me dit d'un visage qui me fit pitié : M^r, il y a longtems que je souhaite de vous revoir pour me consoler avec vous. Voicy une question qui a esté bien longue ; mais c'est la dernière fois que je traiteray avec les hommes, je n'ay plus qu'à penser à Dieu, je ne veux plus estre occupée que de luy. — C'est, M^{me}, ce qu'il faut faire. Si vous n'avez plus à rendre compte qu'à luy, ne vous appliquez qu'à ce qui le regarde. Vous n'avez qu'une chose à luy demander, avec le roy pénitent, qu'il vous donne une place dans le ciel parmy ses élus, & comme rien d'impur n'y peut estre reçu, allons travailler à ôter toutes les taches qui pourroient vous en fermer l'entrée.

Nous descendîmes à l'heure mesme & traversâmes les galleries, le bourreau à sa droite & moy à sa gauche. Je ne luy dis en chemin que peu de paroles pour la consoler. Nous entrâmes dans la chapelle &, dans l'enceinte du chœur, nous nous mîmes à genoux elle & moy pour adorer le Saint-Sacrement. Si peu qu'elle fût revenue à elle, elle me dit de luy faire faire un acte de contrition : elle le fit répétant mot à mot après moy le peu de paroles que je luy faisois dire pour cela.

Il me parut dans la nef de la chapelle, sur le balustre, quelques personnes de robe que je ne connoissois pas de visage. Le bourreau nous fit passer derrière l'autel dans la sacristie, elle & moy, pour la préparer à la mort, & il demeura assis dans l'enceinte du chœur fermant sur nous la porte qui en sépare la sacristie. Ce lieu est fort estroit. Je la fis asseoir sur une chaise qu'on apporta, qu'on mit contre le derrière de la table de

l'autel, & je m'assis sur un banc de l'autre costé : ainſy je l'avois en faſce.

Elle eſtoit extrêmement émuë, le viſage tout en feu, elle qui l'avoit ordinairement fort blanc & pluſtoſt paſſe que rouge, les yeux étincelans & fumans, la bouche altérée & le cœur foible. Elle demanda du vin que je luy fis apporter ſur l'heure, & elle en prit de tems en tems pour ſe ſoutenir : mais à chaque fois elle n'en avaloit qu'une goutte, & je remarque expreſ cette circonſtance pour détromper ceux qui ont cru qu'elle aimoit fort le vin, qu'elle eſtoit fort ſujette à en prendre avec excez, & qu'elle ne put ſ'empêcher d'en prendre beaucoup la veille & le jour de ſa mort. Je ne me ſuis aperçu de rien de ſemblable. Il eſt vray que le jeudy comme le vendredy elle avoit une taſſe dont d'heure en heure elle gouſtoit autant qu'en auroit pu avaler une mouche; mais ce n'eſtoit que pour prendre des forces & ſe déſaltérer dans un tems où l'application qu'elle avoit à ſe remettre dans la mémoire toute ſa vie pour ſ'aſſeurer de ce qui pouvoit y avoir de criminel, l'affoiſiſſoit & l'eſchauffoit fort; & ſi on recommanda qu'on eut de bon vin le jour de ſa mort, ce n'eſtoit que pour réparer un peu ſes eſprits que l'eſtat où elle eſtoit pouvoit diſſiper. On a meſme reproché à ſa mémoire avec injuſtice qu'il y avoit une bouteille dont on avoit fait proviſion pour aller à l'échafaut : cette proviſion vint de moy. Je craignois que le cœur ne luy manquât, & ſçachant qu'autrefois on donnoit à boire aux ſuppliez quelque liqueur forte pour leur donner le courage de ſouffrir la mort, je crus que l'ayant toujours veu avoir beſoin ce jour là de ſe rafraîchir de moment à autre, il ſeroit bon d'avoir du vin tout preſt, & pour

tout dire, je pensois un peu à moy. Mais Dieu me donna assez de force, & à elle & à moy, pour n'avoir nul besoin, dont je n'aurois voulu prendre qu'en cas d'évanouissement, ne prenant jamais rien, soit pour manger ou pour boire, outre le dîner & le souper. Le vin ne servit qu'au bourreau qui en but un coup, aussytost après l'exécution.

J'admiray la force qu'elle avoit dans toute la marche & sur l'échafaut où je ne la vis pas une seule fois manquer de cœur. Elle estoit bien revenue de cette foiblesse qu'elle me parut avoir quand nous entrâmes dans la sacristie de la Conciergerie, & qui m'obligea à luy faire venir du vin dans une tasse. Elle demanda au geolier qui le luy apporta une épingle pour attacher le mouchoir qu'elle avoit sur son col, & comme il en cherchoit une de sur luy de bonne foy, elle luy dit : Vous ne devez rien craindre de moy présentement ; Monsieur sera mon garand, & répondra bien que je ne vouderois pas faire de mal. — M^{me}, luy dit-il, en luy donnant une épingle, je vous demande pardon : je ne me suis jamais défié de vous & si cela est arrivé à quelqu'un, ce n'est pas à moy. Il se mit à genoux devant elle, & luy baïsa la main. Elle le pria de prier Dieu pour elle.

M^{me}, luy répondit-il en pleurant amèrement, je pri-ray Dieu demain pour vous de tout mon cœur.

Elle s'attacha une épingle à son mouchoir comme elle put avec ses mains liées, & commençant un peu à respirer quand elle se vit seule avec moy & en liberté, mais n'ayant pas encore repris cet esprit pénitent où elle m'avoit paru la veille & le matin, elle commença par me dire : M^r, sçavez-vous mon arrest.

M^{me}, luy répondis-je, je sçay que c'est un arrest de mort.

M^r, reprit-elle, il y a bien des différens genres de mort. Celuy à quoy on me condamne est bien ignominieux & sçavez-vous qu'il y a de l'infamie mesme après la mort. Il y a du feu dans mon arrest, & quoyqu'il porte que mon corps n'y doit estre jetté qu'après ma mort, c'est toujours une grande infamie pour ma mémoire : on m'épargne la douleur d'estre brulée vive & on me sauve peut-estre par là une mort de désespoir ; mais la honte y est toujours.

M^{me}, luy dis-je, il est indifférent pour vostre salut que vostre corps soit mis en terre pour y pourrir & y estre consommé par les vers, ou qu'il soit jetté au feu pour y bruller & y estre réduit en cendres : il ressuscitera tout de mesme de quelque manière qu'il finisse : il sortira glorieux des cendres si vostre âme est en grâce quand il passera par le feu, & il viveroit misérable quand il sortiroit d'un tombeau magnifique après y avoir esté longtems en dépost si, dans le tems qu'on l'y auroit enseveli, vostre âme s'estoit trouvée dans le péché. Les honneurs qu'on rend aux morts & les offices que reçoivent de nous leurs corps dans les obsèques sont plustost pour la consolation de ceux qui leur survivent, comme remarque saint Augustin, que pour le soulagement & le secours des morts. On peut faire des prières & des vœux à Dieu qui sont les seules choses dont les •
morts peuvent tirer quelque avantage, pour ceux dont les corps sont brulés, de mesme que pour ceux dont les corps sont inhumés. Les Romains & beaucoup d'autres peuples brusloient autrefois tous les

corps & il y a encore aujourd'huy des nations qui en usent ainsi ; il y en a encore d'autres qui les enterrent, qui les embaument, & tout cela est égal. Il est vray que le feu à quoy l'on vous condamne est une des circonstances les plus touchantes de vostre mort, puisque c'est une marque de vostre impiété envers M^r vostre père : mais c'est une fuite du parricide que vous avez commis. La justice des hommes vous veut réduire en poussière au moment de vostre mort pour vous faire entendre qu'elle vous veut effacer, si elle peut, de leur souvenir au moment qu'elle vous otera la vie, qu'elle étouffe vostre idée de leurs imaginations au moment qu'elle fait sortir vostre personne de leur commerce. Mais que nuira à vostre âme que vostre mémoire soit en oubli ou mesme en exécration auprès des hommes, si elle est en bénédiction auprès de Dieu ? Et que luy serviroit d'estre respectée, si elle estoit maudite au ciel ? Laissez les morts ensevelir les morts. Ceux qui ne connoissent que le corps peuvent estre en peine de ce que le leur devient après leur mort : mais une chrétienne qui croit l'immortalité de l'âme & qui sçait qu'il y a une autre vie que celle-cy, ne doit avoir nulle inquiétude du sien. La nature ensevelit les morts que les hommes abandonnent, & le ciel ceux qui n'ont point de bières, disoient autrefois les payens mesme. Parlons en chrétiens, M^{me}. Pendant que le corps du riche de l'évangile est parfumé & mis dans un superbe mausolée, son âme est ensevelie dans les flammes des enfers, & celle du pauvre Lazare dont le corps est négligé passe dans le sein d'Abraham pour y reposer. Combien de corps de martyrs ont esté dévorés par les bestes sauvages, comme celui de saint Ignace ?

Combien ont esté jettez dans l'eau? Combien ont esté bruslez? Cependant l'église chante d'eux tous indifféremment que leurs corps ont esté ensevelis en paix : quelque part que tombe le corps & quelque fort qu'il luy arrive, si l'esprit est bienheureux, le corps ne peut que bien échouer : si dispersées que soient les cendres, elles seront réunies à ce grand jour du jugement général, & le corps ressuscitera le mesme. Ouy, M^{me}, cette chair que les hommes brusleront bientôt, ressuscitera un jour toute la mesme qu'elle est, mais glorieuse, pourvû que vostre âme jouisse de Dieu, c'est-à-dire claire comme le soleil, impassible, subtile & agile comme un esprit, & l'espérance doit vous faire dire, comme à Job, que vous verrez dans cette mesme chair vostre Sauveur. On dit que quand M. de Marillac sentit que le bourreau luy coupoit les cheveux, pour vaincre la peine qu'il avoit à souffrir, il se remit ces belles paroles de St-Paul : ne considérons point ce qui se voit, mais ce qui ne se voit point, parce que ce qui se voit passe avec le tems, & que ce qui ne se voit point est pour une éternité. Ne pensez pas à ce feu qui doit consumer vostre corps après vostre mort ; ne pensez qu'au feu qui regarde vostre âme. St-Paul appelle le jugement de Dieu un feu où il éprouve les âmes & toutes leurs actions. C'est là que l'édifice de la vie est visité & qu'on voit ce que chaque chrétien a basti en luy-mesme sur J.-C., cette pierre fondamentale qui a esté posée en luy par le baptême, si c'est de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, de la paille, pour retenir ce qu'il y aura de bon & de stable & rejeter dans un autre feu ce qui fera de mauvais & de combustible.

C'est dans ce feu, M^{me}, que Dieu examinera votre âme, alors qu'on y jettera votre corps, & de ce feu elle passera dans un autre qui sera ou celui de l'enfer, ou celui du purgatoire. Ne pensez ny à votre corps visible, ny au feu matériel où on le mettera : ne pensez qu'aux choses invisibles, à votre âme, au feu du jugement, au feu d'enfer, au feu du purgatoire ; ou si vous pensez encore à votre corps & au feu où il doit brûler, offrez à Dieu le sacrifice qu'on en fera après votre mort, & priez le qu'il le purifie par là & qu'il le reçoive comme un holocauste pour le rendre digne de ressusciter un jour tout éclatant de lumière. Ne vous entretenez point de ce glaive qui doit vous faire mourir, ni de ces flammes où votre corps périra pour un tems ; ne soyez en peine que de ce glaive invisible, tout flamboyant, du chérubin qui est à la porte du paradis & qui en défend l'entrée au premier Adam, & qui empêche les pécheurs de parvenir au bois de la vie sans quoy nous ne pouvons estre sauvés. Il faut du sang de l'agneau pour se défendre de cet ange exterminateur. C'est le seul sang qui doit éteindre le tranchant de ce glaive, & éteindre les flammes qui le couvrent. Il faut pour cela souffrir avec J.-C. et dans les dispositions qu'il a eu en souffrant. A-t-il trouvé qu'il y eut trop de confusion dans sa mort ? Ne s'est-il pas luy-même préparé pour estre flagellé ? Ne s'est-il pas livré à ses bourreaux ? N'a-t-il pas mis son corps sous le pressoir pour en faire sortir jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Et les saints qui l'ont imité les premiers n'ont-ils pas fait toute leur gloire de se donner tous entiers à leur maître ? Saint-Ignace, évêque d'Antioche, dont vous avez pu lire les dernières

estoit déjà tard & qu'elle n'auroit pas tant de tems à passer avec moy qu'elle avoit cru ; & comme je luy témoignoy qu'on ne la pressoit point & que nous pouvions prendre jusqu'à la nuit pour penser à ce qu'elle auroit à faire : Ho, M^r, me dit-elle, cela ne dépend pas de nous ; quand tout sera prest on nous viendra avertir qu'il est tems de partir.

M^{me}, luy répondis-je, je vous promets qu'on vous donnera tout le loisir dont vous aurez besoin.

M^r, me répliqua-t-elle, je ne veux pas faire attendre après moy &, quand on me fera sçavoir que le tombeau est à la porte, je partiray.

M^{me}, luy dis-je, si vous pouviez paroître devant Dieu sans frémissemens, ce pourroit estre un acte de religion de ne point demander de tems & de partir. L'heure venue, le fils de Dieu quitta sa prière & éveilla les apostres pour sortir du jardin & venir au devant de ses ennemis qu'il sçavoit s'approcher : il se mit entre leurs mains quand il sçut que le tems de la passion estoit échut. Mais, M^{me}, vous avez encore beaucoup à faire devant que de vous croire prest à soutenir le jugement de Dieu & vous présenter à son tribunal avec confiance.

Cela n'entra pas encore dans son esprit & je connus qu'elle ne demandoit que quelque amusement pour l'entretenir, sans pourtant que son courage parut en rien diminuer. Elle m'entretint de ses enfans & me marqua une grande tendresse pour sa fille aînée, Carmélite à Gisors. Elle me parla peu de la cadette qui est pensionnaire aux Carmélites de Pontoise & à qui M^{me} Daubray a laissé en mourant 60,000 livres pour sa dotte, si elle a vocation au monastère. Elle ne me dit pas beaucoup

de choses de ses trois fils : elle me remarqua avec un air qui sentoît encore plus le dédain que l'indifférence qu'on donnoit par son arrest 10,000^{li} à prendre sur son bien à M^{me} Daubray : Ma belle-sœur, me dit-elle, a 10,000^{li} à prendre sur mon bien : cela ne fera pas de bien à mes enfans.

M^{me}, luy dis-je, si ce n'est que sur vostre bien, cela ne leur fera pas de tort : il y a longtems que vous n'en avez plus de vostre propre confession : vous me le dites luy ; & quand ce feroit sur le leur, la somme n'en est pas assez forte pour les incommoder. Ne soyez pas en peine d'eux pour les incommoditez temporelles : ne pensez qu'à demander à Dieu pour eux l'innocence de leurs mœurs & une vie toute chrétienne. Mais vous ne me dites pas qu'il y a deux mille livres à prendre pour faire prier Dieu pour M. vostre père & pour MM. vos frères.

Je la fis souvenir de cette circonstance pour la toucher un peu au souvenir de sa famille qu'elle avoit empoisonnée : mais je ne vis pas qu'elle fut encore attendrie de cela. Il me sembla même qu'elle cherchoit à éloigner cela de sa vuë & passa, comme pour me faire diversion, à me parler de sa question, & elle me témoigna qu'elle avoit plus souffert dans l'extention qu'on avoit fait de ses bras & de ses jambes pour la mettre en estat de la recevoir que de l'eau qu'elle avoit avalée ; & je puis répondre qu'elle en avoit les bras marquez. Ils estoient rouges en quelques endroits & livides en d'autres, & quoyqu'elle marchast assez librement, elle ne pouvoit pourtant se mettre à genoux qu'avec beaucoup de peine.

Elle m'assura qu'elle avoit dit à l'interrogatoire ce qu'elle sçavoit, qu'elle avoit tout déclaré devant la question, & qu'en s'excusant de ne l'avoir pas fait plutôt elle m'avoit rendu justice ; qu'elle avoit déclaré aux commissaires que si elle m'avoit vu trois semaines auparavant, elle auroit dit tout cela dès ce tems là. Cependant il faut vous dire, M^r, que cette action ne s'est pas tout à fait passée comme elle devoit & que vous me l'avez ordonné. J'y ay menti dans un fait qui à la vérité ne fait rien à ma descharge, mais va seulement à témoigner quelque ressentiment à une personne. Briancour avoit avancé que je luy avois fait confidence de mon crime, comme je le viens d'expliquer ; mais je ne suis pas demeurée d'accord que je luy eusse jamais dit ; & ainsi j'ay fait un parjure pour l'accuser luy-même à faux de mensonge & de faux témoignage. J'ay encore dit sur le sujet de l'exempt qui m'arresta à Liège, qui se saisit de ma cassette, qu'il avoit destourné des papiers qui y estoient & que l'inventaire de ceux qu'on m'avoit représenté me faisoit voir qu'on s'estoit emparé de quelques autres qui n'y estoient pas compris. Cependant, M^r, il n'en est rien. Je n'ay dit cela que pour soutenir ce que j'avois avancé, & accuser fausement cet exempt dont j'ay voulu me vanger par là. Que faire à cela, M^r ?

M^{me}, luy dis-je, je ne vous parleray encore que de ce que je crois nécessaire pour réparer cette faute devant les hommes. Si on vouloit bien recevoir la déclaration que vous pourrez faire de ce que vous me venez de dire, ne la voudriez-vous pas bien faire ?

M^r, me dit-elle, si vous croyez que je le doive, je le feray.

M^{me}, vous sçavez que tout ce qui va à intéresser le prochain est sujet à restitution & que le moins qu'on puisse faire, à l'égard des personnes qu'on a calomnié, c'est de les descharger & de reconnoître qu'on les a accusé à faux. Je ne crois pas que MM. vos commissaires exigent de vous cette déclaration : mais vous este obligée de leur faire offrir, & ne voulez-vous pas bien que je l'offre?

M^r, me dit-elle, je ne vous défavoueray pas & je feray avec joye tout ce que vous voudrez.

Je rapporte tout cela parce que c'est une chose publique, par l'offre que je fis deux heures après à M. le procureur général de luy en faire faire une déclaration s'il le jugeoit à propos. Je n'en demeuray pas là, & après luy avoir fait entendre ce qu'elle devoit aux hommes en cette rencontre, je luy fis reconnoître après ce qu'elle devoit à Dieu & la douleur qu'il falloit qu'elle eut de ce nouveau péché; & comme elle me paroissoit assez sensible à cela, je luy fis une grande confusion sur le peu d'apparence qu'il y eut qu'elle fut bien touchée de Dieu & qu'elle eut un repentir sincère de ses fautes, puisqu'en me quittant avec une protestation positive & absoluë de ne rien dire dans son interrogatoire qui fut contre la justice & contre la vérité, & de se conduire d'une manière qui répareroit tout ce qu'elle avoit fait de fautes dans les autres interrogatoires. Je luy reprochay mesme le peu que je remarquois en elle de pénitence sur les choses dont elle s'accusoit & j'en vins jusqu'à une menace de ne la point absoudre. M^{me}, luy dis-je, je ne vous comprend pas : sur quoy voulez-vous, je vous prie, que je me puisse asseurer de vostre parole & de

vostre contrition ? Au milieu même de la confession que vous me faites, vous retombez dans les péchez que vous avez confessé. Estoit-ce pour vous une trop grande épreuve, devant que de vous absoudre, de vous obliger à ne rien dire, en répondant à MM. vos commissaires pour la dernière fois, qui ne fut vray ? Vostre confession est interrompuë par cet acte de justice où vous devez donner des marques de vostre conversion : pensez-vous qu'une médifance si signalée par une solemnité juridique soit une bonne digression dans cette conjoncture & que cela ne gaste rien ? Vous aviez si peu de tems à faire pénitence qu'il n'y avoit pas pour cela un moment à perdre ; vous les deviez ménager tous pour suppléer par une grande application le deffaut de durée, & compenser par une contention de toutes vos forces la brièveté du tems. Au lieu de cela vous accumulez péchez sur péchez, & vous vous engagez dans de nouveaux crimes. Croyez-vous pouvoir par là vous réconcilier avec Dieu ? Mais, M^{me}, comment vous y prenez-vous pour achever la confession que vous aviez commencée ? Où est le cœur brisé de douleur de vos péchez & fondu par l'amour de Dieu, sans quoy je vous ay dit que vous ne pouviez espérer de pardon ? Cette hardiesse que vous avez d'affronter la mort est plustost une insensibilité de naturel ou un endurcissement dans le crime qu'une fermeté de raison & une résolution chrétienne ? Ne seroit-ce point un effet d'irréligion qu'auroit produit en vous une malice invétérée ? J'ay, M^{me}, sujet de le craindre dans l'estat où je vous vois ; il me fait trembler. J'espérois que vous reviendriez préparée à recevoir l'absolution en me rendant témoignage de ce que vous auriez fait avec vos

juges, & que j'aurois lieu d'estre satisfait de cela : mais je ne suis nullement content de vous, & vous voulez bien que je vous dise que si vous continuez à me paroître telle que vous me paroissez, je ne pourrai vous absoudre. Je vous dis hier qu'il n'y avoit pas de péchez que l'église ne put remettre : il n'y a rien qu'elle n'ait le pouvoir de délier : mais, je vous adjoutay qu'il falloit qu'elle trouvast pour user de ce pouvoir un cœur brisé qui retournaît à Dieu, & que sans cette disposition elle ne faisoit rien.

La dame fut sensiblement touchée de ces dernières paroles, & je les crus nécessaires pour faire impression sur elle. Il y avoit déjà trois quarts d'heure que je parlois avec elle depuis sa question : je la voyois toute autre que je ne l'avois vue le matin & la veille, & quoy que je luy pusse dire, elle n'y entroit pas autant qu'elle l'auroit dû. Il est vray que cette émotion fit seulement revenir son naturel, sans qu'elle eut aucun emportement contre personne, & sans qu'elle se plaignit de rien. Elle me marquoit même toujours quelque intérêt au souvenir de son péché ; mais la religion y avoit fort peu de part. Je puis dire que Dieu n'agissoit pas en elle, mais qu'elle agissoit elle seule, & c'est ce qui me luy fit dire ce que je luy dis de fort pour la changer & luy faire revenir la contrition. Jusqu'à ce coup de foudre elle fut assez froide : mais aussytost qu'elle eut entendu que je luy dis que je ne l'absouderois pas si elle demeuroid comme je la voyois, elle sentit vivement cette menace & me dit d'un ton à faire compassion : M^r, comment me vouderiez-vous donc ? Ne suis-je pas assez humiliée, & me la vouderiez-vous plus que je ne la suis ?

M^{me}, luy répondis-je, je ne parle pas de l'humiliation du corps ; je n'y vouderois rien ajouter, & j'en diminuerois si je pouvois, mais je veux un esprit humilié & un cœur contrit, & je ne vois plus cela. Je luy distinguay ensuite la fausse pénitence d'Ésaü & d'Antiochus d'avec la véritable qui ne se trouve pas dans une âme fidelle, & comme je l'avois épouvantée à la vue de la peine d'enfer qu'avoit mérité son crime, je voulus exciter en elle une contrition plus pure & plus déintéressée qui ne vint pas de la crainte des peines, mais de l'amour de la justice. Je luy dis sur cela quelque chose avec bien de la véhémence, & cela réveilla en elle J.-C. qui y estoit comme endormi. Le Sauveur qui dans la suspension de ses grâces avoit voulu paroître quelque tems assoupi dans cette âme se fit tout à coup sentir pour commander à la tempeste de cesser, rendre le calme à la mer agitée, & remettre le vaisseau en seureté : le tourbillon de naturel fut dissipé, le trouble ne parut plus & au lieu des regards secs & arides, de contorsion de bouche & d'autres saillies impétueuses d'une fierté abattue, ce ne fut plus qu'alarmes & sanglots, que regrets de péché & souhaits de pénitence à faire pitié. Je ne pus retenir mes larmes & fus une heure & demye à pleurer avec elle, parlant pourtant avec plus de force que je n'eusse encore fait. Elle fut encore plus attendrie de mes larmes que de mes paroles, & faisant réflexion sur la cause de mes larmes de sa part & de la mienne : il faut, M^r, me dit-elle, ou que ma misère soit grande pour vous obliger à pleurer si fort, ou que vous preniez un grand intérêt à ce qui me regarde.

M^{me}, luy dis-je, c'est tous les deux ; le fils de Dieu

n'a pleuré sur la mort de Lazare qui étoit la figure de la mort que l'âme reçoit dans le péché, & sur la ruine de Jérusalem, image de la défolation que le péché cause dans l'âme chrétienne où il abolit toutes les vertus & porte un si grand défordre en cet édifice spirituel qu'il n'y laisse pas pierre sur pierre, que pour nous faire entendre que nous devons pleurer sur les péchez des peuples. Je suis, M^{me}, obligé de pleurer plus pour le vostre que pour ceux des autres & comme les Juifs voyant pleurer J.-C. après la mort de Lazare, connurent son amour pour luy & s'écrièrent : *Voilà comme il l'aimoit*, vous avez raison de croire que c'est l'attache que je prend à vos intérêts qui me fait pleurer. Mais c'est vostre crime & l'estat presque invincible où je vous ay veuë dans un tems où vous deveriez sentir la pesanteur de la main de Dieu qui vous frappe & gémir sous les chastimens, qui me tire les larmes des yeux; quelque part que je prenne dans ce qui vous touche, je ne pleure que sur vos péchez & je sçay que les pleurs seront vaines pour tout autre fujet qu'on les répande que pour les péchez. Je prie Dieu qu'il reçoive les vostres & les miennes & qu'il vous donne la grâce qu'il vous faut pour faire une entière pénitence.

Cela acheva de luy donner en moy une entière confiance en me voyant si tendre à son malheur, & de la convaincre de l'horreur qu'elle devoit avoir de son estat qui m'en donnoit une si grande. Ses larmes redoublèrent &, après l'avoir encouragée, je la mis en estat de dire à Dieu ces paroles qu'elle répéta après moy :

Seigneur, pardonnez-moy toutes mes infidellités. J'ay tant de fois résisté à vos grâces, je vous ay tant de fois

manqué de parole, j'ay tant de fois fait de rechutes, & je me suis en tant d'occasions démentie moy-mesme que je n'ose plus paroître devant vous. Dans le tems que j'avois le plus résolu de ne plus tomber & que je devois le plus estre sur mes gardes, je me suis encore laissée emporter à vous offenser. Je ne pourois plus me présenter à vous, mon Dieu, si vous ne vouliez bien recevoir la pénitente après non seulement quelques péchez mais un nombre infini de crimes infiniment réitérez. Je reviens à vous pour ne vous quitter jamais : daignez ne me pas rejeter : que le nom du Sauveur vous fasse avoir compassion de moy, d'autant plus grande que mon crime est plus grand. C'est ce que vous disoit autrefois un prophète pénitent, & ce qu'une femme misérable vous dit présentement. Je veux boire vostre calice avec vous comme luy, & je le trouveray comme vous & comme luy d'autant plus agréable qu'il sera plus amer & plus grand. Ouy, Seigneur, son amertume & son abondance me le rendra plus délicieux & m'en donnera plus de goust. Je ne prétens pas vous pouvoir satisfaire pour tous mes péchez, & au lieu que cet innocent affligé, qui estoit la figure de ce qui a paru à vostre passion, disoit pour se justifier contre les insultes de ses amis que si on pesoit dans une balance ses péchez avec ce qu'il souffroit ses souffrances l'emporteroient de bien loing & qu'il estoit aussy juste qu'il estoit puni grièvement, je dois dire que le poids de mes iniquitez l'emporte de beaucoup sur ce que je puis avoir de supplices; mais j'espère en vostre infinie miséricorde. Je vouderois que ma mort fut aussy libre qu'elle est nécessaire, & qu'elle put estre de mon choix je vous en ferois plus volontiers un sacrifice. Ouy, Sei-

gneur, si je voyois d'un costé la vie & de l'autre la mort, j e prenderois la mort pour satisfaire par l'effusion de mon sang à vostre justice irritée contre moy que j'aye avec tant de cruauté répandu celui de mon père & de mes frères. Je ne vouderois pas une mort moins honteuse que celle à quoy on me condamne &, de tous les genres de mort que je pourois imaginer, celui là me plairoit le mieux parce que je le croy le plus infâme, & si je m'en figurois un de plus ignominieux je vous le demanderois. Je souhaitteroies pouvoir souffrir mille morts pour expier mes péchez. Je vouderois pouvoir rachepier mes péchez par un million de siècles de pénitence & je ne regarde pas la mort comme la fin de ma peine, mais comme un moyen de ma pénitence. Ce n'est point, mon Dieu, la crainte de la peine qui fait ma douleur, ce n'est que l'horreur que j'ay de vous avoir offensé : & si on pouvoit vous aimer dans l'enfer, je vous demanderois d'y souffrir éternellement pour réparer ma faute. La honte de mourir devant tout une grande ville assemblée ne me coustera rien ; & si je pouvois me mettre aux pieds de tout ce qu'il y a de gens qui assisteront à ce malheureux spectacle & reconnoître que je suis l'abomination de toute la terre, il n'y a rien que je ne voulusse faire pour édifier autant le monde par ma conversion que je luy ay donné de scandale ; je le ferois de tout mon cœur. Je ne regarde plus ny mary, ny enfans ; je vous sacrifie tout, mon Dieu, & je vous prend pour mon tout ; j'oublie tout le reste, je m'oublie moy-mesme pour me perdre en vous, & le seul désir de faire vostre sainte volonte sera toute ma passion & toute mon occupation. Je ne suis pas en peine de sçavoir par quelle voye je dois aller à vous : ma

vocation n'est pas assez marquée : si je suis prédestinée ce n'est que par l'eschafaut, & quand je n'y aurois pas la consolation de vous trouver souffrant sur le calvaire pour y souffrir avec vous, que vous n'auriez pas avalé tout ce qu'il y a d'amer dans le calice, & que vous n'auriez pas ôté à la mort du gibet tout ce qu'elle a de sensible en l'honorant vous-même & en la consacrant de votre sang, je m'y soumetteroie de tout mon cœur puisque je l'ay mérité & que vous l'ordonnez ainſy.

Je luy fis ajouter quelques paroles qui descendoient un peu plus dans le particulier de ſa perſonne, & comme je la vis dans une fort bonne diſpoſition pour reprendre ſa confeſſion, je tiroy de ma poche le papier que j'avois eſcrit.

Nous en fîmes, elle & moy, la récapitulation, cherchant dans ſa mémoire ſi tout y eſtoit & adjoutant ce qu'il falloit. Je luy fis produire des actes de contrition à bien des reprises & quand je la vis en eſtat de recevoir l'abſolution, je luy diſ que je la luy allois donner. Elle voulut ſe mettre à genoux pour la recevoir, & elle ne le fit qu'avec peine : elle ſ'appuya des bras, tous liez qu'ils eſtoient, ſur les miens, & fléchit ainſy les deux genoux, & toute courbée elle ſ'excita encore elle-même à une compoſtion de cœur plus grande qu'auparavant. Je diſ le *Miſereatur* & j'en fis après une petite paraphraſe pour luy faire connoiſtre quelle eſtoit la grâce que je demandois à Dieu pour elle & que j'eſtois preſt à luy conférer par ſon autorité. Je luy impoſay une pénitence aſſez légère & comme elle ſ'en plaignit à moy, je luy promis de luy donner encore une ſur l'eſchafaut en luy réitérant l'abſolution.

M^r, me dit-elle, vous me la donnerez donc une seconde fois?

Ouy M^{me}, je vous en assure, & elle servira pour les péchez que vous venez de déclarer, dont vous aurez par là rémission à nouveau titre, & pour ceux qui pourroient survenir d'icy là. Faites une résolution de n'en point commettre, si ferme qu'elle n'ait que les premiers pour matière, & qu'il n'y en ait point d'autres sur quoy elle puisse tomber.

Je la laissay un moment pour former ce dessein & je luy donnay l'absolution ; après quoy je la fis lever, remarquant assez qu'elle avoit peine à demeurer à genoux, & ce fut elle qui s'y voulut mettre, quelque chose que je luy pusse dire : que les malades recevoient l'absolution couchez dans leurs lits, & que si elle ne pouvoit se mettre à genoux, je l'absouderois sans qu'elle se levast de son siège. Il est vray que je ne la pressay pas fort & que je crus qu'il falloit qu'elle essayast de se mettre à genoux ; & après luy avoir donné l'absolution, je la fis assoir comme auparavant en luy disant ces paroles de l'évangile : *Vous voilà saine, ne péchez plus..*

M^r, me dit-elle, je vous feray souvenir sur l'eschafaut de me réiterer l'absolution & de me donner une nouvelle pénitence. — Je le feray, luy répondis-je, M^{me}, & en mesme tems je vous feray gagner les indulgences. J'ay une médaille qu'on m'a envoyé pour cela & nous avons pouvoir d'en faire gagner à ceux que nous assistons à l'eschafaut. — M^r, me répliqua-t-elle, n'oublions point tout cela.

Je remis tout à l'heure le papier de sa confession dans ma poche, que j'avois escripte : elle me le vit remettre

sans se mettre en peine de ce qu'il deviendrait, & c'est une des choses qui m'ont le plus étonné, & qui m'ont fait connoître qu'elle s'abandonnoit absolument à la justice & à la providence divine. Elle me vit mettre cet écrit dans ma poche dès le soir de la veille, quand je pris congé d'elle, sans prendre aucune précaution pour me le redemander; elle ne craignoit pas à cette heure qu'on le lui ôta, me le laissant serrer : elle pouvoit me dire de prendre bien garde qu'il ne tombât de ma poche & de pourvoir que mon valet ne le put voir. A la vérité je n'avois pas besoin de tous ces avis : je l'avois écrit en chiffre indéchiffrable, ne mettant qu'une lettre capitale pour tout un mot & quelquefois pour tout un article : je l'avois fait pour moy seul, de manière que quand je ne l'eusse pas brûlé aussytôt que je fus de retour chez moy après l'exécution, & que je l'eusse conservé jusqu'à cette heure, je ne le pourois plus lire : ainſy il n'y avoit point de malheur qui eut pu en donner connoissance quand il auroit esté intercepté. Mais elle ne ſçavoit pas que j'en euſſe uſé de cette manière, & elle pouvoit croire que, comme elle me dictoit de ſuite & fort diſtinctement, j'eſcrivois de meſme & avec autant de netteté. Cependant elle ne me dit rien ſur cela ny ce ſoir là, ny le lendemain qu'elle vit que je mettois encore le papier dans ma poche, & elle ſouffrit avec patience que je ſis de meſme. Après luy avoir donné l'abſolution, elle pouvoit me dire de faire venir ſur l'heure une bougie pour le brûler. Rien de tout cela : elle ſ'en remit en moy ſans me rien dire, ou plutoſt elle ſ'en remit à la juſtice de Dieu, comme ſi elle eut donné pouvoir de rendre ſa confeſſion publique, & proſtituant

volontiers sa réputation & sa mémoire comme pour porter par là une peine de la pénitence qui luy estoit due.

Elle eut la mesme indifférence pour le papier qui avoit paru aux juges, & dont on parloit dans le monde sous le nom de confession. Non seulement elle ne me fit point de plainte qu'on s'en fut servi dans son procez contre elle, ce qu'elle auroit pu dire, quoyqu'il n'eust esté facile de faire entendre que quelque chose que fut ce papier, les juges avoient lieu de se tenir en droit de s'en servir, qu'elle disoit elle-mesme que ce n'estoit pas la confession, & qu'après tout on ne l'avoit point recherchée sur ce papier devant quoy elle avoit esté condamnée par contumace, & que les articles d'empoisonnemens qui faisoient seuls son procez estoient justifiez d'ailleurs, mais elle ne me parla point de prier les juges qu'on bruslat cet escrit, de quelque qualité qu'il put estre, laissant cette matière à la conduite de Dieu, qu'il permit qu'on crut de ce papier ce qu'il voudroit & qu'il devint tout ce qu'il pouroit. Je ne sçay si on peut avoir un plus grand détachement du monde et de soy-mesme. Cela n'estoit sans doute ny l'effet d'un mépris qu'elle fit naturellement de la gloire & de la réputation, car elle l'aimoit & une de ses plus grandes peines a esté de passer pour criminelle; ny une eschapée d'oubly ou d'inadvertance, car on peut voir par tout ce récit qu'elle avoit l'esprit présent à tout. On ne peut rapporter ce que j'ay dit qu'au motif de religion que je viens de toucher. C'est cela seul qui luy faisoit pour lors négliger l'estime des hommes & ses propres intérêts qu'elle aimoit naturellement. Cependant il faut avouer qu'avec tous ces bons momens elle avoit encore de tems en tems quelque retour nature

un peu fâcheux, & cela revint jusqu'auprès de Nostre-Dame, où le dernier me parut comme je le diray. Jusque là, on peut dire que Dieu ne la possédoit pas si fort qu'il ne l'abandonnât quelques fois à elle-même dans le tems de sa pénitence; & comme elle n'avoit jamais esté si abandonnée de Dieu dans ses plus grandes abominations qu'elle n'eût encore quelque reste de religion & de tendresse qui luy laissent toujours le dessein de se convertir un jour, & que Dieu a toujours entretenu en elle un germe de foy, ne permettant pas que tous les sentimens de christianisme fussent jamais absolument estouffez en elle, aussy jusqu'au moment que j'ay marqué & dont je parleray plus particulièrement dans la suite, la conversion à Dieu ne fut pas si parfaite qu'il n'y eût plus du tout de reste de son naturel qui esclatat au-dehors; & comme je me suis fait une loy d'en faire un narré fidel, je n'en dissimuleray pas un.

Un geolier m'avoit, pendant qu'elle fut interrogée, apporté une dent faite d'un morceau d'yvoire, que la garde luy avoit mis entre les mains pour luy faire voir.

Elle luy avoit dit que M^{me} de B. allant à l'interrogatoire le luy avoit donné la priant de le brusler quand elle seroit morte; cela mettoit en peine cette pauvre femme. Je dis au geolier que cela n'estoit rien, mais que, pour le tirer d'inquiétude, je luy en parlerois. On en parla à M^r de Lameth, le substitut, quand il vint à la conciergerie sur le midy, comme je l'ay déjà dit, & il m'apporta encore cet yvoire que nous jugeâmes, luy & moy, à la figure & aux trous qu'il y avoit, estre deux dents artificielles, dont elle pouvoit se servir pour remplir quelque bresche en sa bouche. Il ne laissa pas que d'envoyer

cela à la chambre de la question pour le faire voir au médecin & au chirurgien qui y estoient. M^r Rinssant & M^r Turbier apparemment connurent ce que nous n'avions que conjecturé puisqu'on ne luy en parla pas. Je luy en touchay un petit mot à tout hazard : mais, comme j'estois persuadé qu'il n'y avoit nul mal en cela, je ne le fis qu'après sa confession ; il est vray qu'elle fut surprise que je luy en parlasse.

Quoy, M^r, me dit-elle, cette femme a-t-elle parlé de cela, & s'est-elle figurée qu'il y eust en cela quelque superstition ? Je suis assez coupable d'ailleurs sans qu'on me la croie encore de ce péché là. Cet yvoire n'est rien qu'une dent dont je me servois pour remplir quelque vide & qui m'incommodoit. Mais comme cette femme a-t-elle pensé à cela ?

Je la voyois preste à s'eschauffer & son visage changea un peu, sans pourtant que rien d'offensant luy eschapat contre cette femme. Mais je luy dis : C'est une pauvre femme qui a montré cela fort innocemment, sans vous soubçonner de rien de méchant. J'ay cru que c'estoit ce que vous me dites & pour vous marquer cela c'est que je ne vous en ay parlé qu'après vous avoir donné l'absolution, & je ne sçay pourquoy ; je ne vous en dis rien présentement. Je suis bien aise d'avoir bien deviné, & l'éclaircissement que vous me donnez me fait le plaisir de me le faire connoître. Vous n'en devez pas estre fâchée.

Cela l'appaisa tout-à-fait & dissipa cette petite émotion qui avoit paru d'abord à son visage, comme si elle eut esté indignée contre cette femme, dont pourtant elle estoit d'ailleurs fort contente, & qu'elle remercia de

ses soins quand elle la quitta le matin en allant à l'interrogatoire. Pour la faire passer à quelqu'autre chose qui fut plus utile, je voulus luy faire faire quelque prière qui en mesme tems l'élevast à Dieu & l'instruisit des principes de nostre religion que j'avois remarqué la veille qu'elle ne sçavoit pas assez.

M^{me}, luy dis-je, il faut que je vous aprenne à prier Dieu ; il faut le faire bien une fois en vostre vie. Avez-vous jamais récité avec bien de l'attention cette prière que les chrétiens tiennent de J.-C. mesme, & que nous appelons pour cela dominicale ? Elle témoigna souhaiter que je luy fisse dire & que je luy en expliquasse toutes les demandes en paraphrase. Je les fis, suivant en cela les demandes de sainte Thérèse dans les méditations sur le *Pater* dont je luy citay l'autorité, & distinguant en Dieu sept qualités par rapport aux sept demandes, celle de père, celle de roy, celle d'époux, de pasteur, de rédempteur, de médecin & de juge. Je luy dis sur cela ce que je pus & en général & pour ce qui la touchoit personnellement, & elle me parut toute pénétrée de dévotion dans cette prière ; & je passay au salut de l'ange que je luy paraphrasay avec une application d'antitèses à elle-mesme.

M^{me}, luy dis-je, comparez-vous un peu à Nostre Dame, & voyez un peu le grand éloignement qu'il y a entre elle & vous : elle doit pourtant estre l'original sur lequel toutes les femmes se règlent & qu'elles se proposent à imiter. Commencez par la saluer, vous qui devez vous regarder comme un vaisseau de perdition & de réprobation. Pouvez-vous donner le salut à celle qui est la patronne des élus & la mère du premier-né entre les prédestinez, vous qui este plus péchereuse que celle que

saint-Paul défend de saluer & avec qui il ne permet pas aux hommes d'avoir aucun commerce? Pouvez-vous approcher de cette reine des anges? Elle s'appelle Marie & c'est en cette qualité que l'ange dont vous empruntez les paroles l'aborde. Il ne faut pas moins qu'une pureté angélique pour se donner la liberté de saluer cette vierge la plus pure de toutes les créatures, & comme pouvez-vous être assez hardie pour cela, vous qui vous sentez chargée de tant d'iniquitez? Le nom de Marie dans la langue dont il est tiré peut avoir deux significations : il signifie élevé, & mer d'amertume : le premier est pour Notre Dame & l'autre est pour vous. Elle s'appelle Marie, c'est-à-dire élevée, parce que les vertus & les grâces que Dieu luy fait l'élèvent au-dessus de tout ce qu'il y a au-dessous de luy : vous vous appelez Marie, c'est-à-dire une mer d'amertume, parce que vostre vie n'est qu'un océan de fiel dont vous avez voulu estancher la soif du fils de Dieu. Il se plaint dans le prophète que les pécheurs l'ont voulu abreuver de vinaigre & de fiel au lieu de luy donner quelque consolation & quelque rafraîchissement dans la soif. La Vierge peut être appelée mer d'amertume dans un autre sens puisque la compassion qu'elle a eu pour son fils luy a fait souffrir tout ce qu'il a souffert luy-mesme dans sa passion & que la compassion de la mère n'est pas moins une mer d'amertume que la passion du fils.

Il faut gémir, *M^{me}*, avec cette vierge souffrante & plonger vostre ame dans l'amertume. Encore y auroit-il une grande différence entre elle & vous, puisqu'au lieu que cette victime publique est innocente en elle-mesme & ne souffre que parce qu'elle veut bien entrer

dans les sentimens de son fils & se charger avec luy des péchez du peuple & partager avec luy, autant que le peut une pure créature, l'ouvrage de nostre rédemption, & estre en quelque manière nostre corédemptrice, vous souffrez pour vos propres péchez. C'est ce qui fait qu'on ne peut pas dire de vous que vous soyez remplie de grâce, que le Seigneur soit avec vous, comme l'ange le dira à Marie : vous este au contraire toute pleine de péchez au dehors & au dedans ; ils vous environnent, ils vous obsèdent, ils vous possèdent, ils vous pénètrent, ils reignent en vous & vous tiennent sous le joug de leur tyrannie. C'est ce que David disoit tant de fois luy-mesme en se souvenant de son péché qui luy estoit toujours présent. Le Seigneur n'a-t-il pas plus de raison de vous traiter de Sathan qu'il n'avoit sujet de traiter saint-Pierre, & ne doit-il pas vous dire plustost qu'à luy : éloignez-vous de moy & mettez-vous derrière moy, indigne que vous este de voir mon visage ? N'avez-vous pas vous-mesme de quoy luy dire plustost que saint-Pierre : Seigneur, retirez-vous de moy parce que je suis une femme pécheresse ? Tout ce que vous pouvez faire, c'est de luy dire avec le publicain : Seigneur, soyez-moy favorable, à moy qui suis une si misérable pécheresse. Mais il faut pour cela que vous cessiez de pécher, puisque Dieu n'escoute pas les pécheurs, qu'il est à craindre que le Seigneur soit contre vous & non avec vous. Et s'il est contre vous, qui sera pour vous ? S'il est pour vous, dit l'apostre, qui sera contre ? Tournez la proposition comme elle le doit estre, & vous verrez que si vous avez tout à espérer de luy, vous avez aussy tout à craindre de luy. Rien n'est si consolant que la miséri-

corde de ce Dieu sauveur & libérateur de l'homme; rien n'est si terrible que la justice de ce Dieu juge & vengeur de l'homme. C'est l'innocence qui a fait que Marie a esté bénite entre toutes les femmes; ne pourriez-vous pas dire au contraire que vostre vie abominable vous a attiré les plus grandes malédictions du ciel & que vous este la plus maudite des femmes? L'écriture sainte maudit ceux qui meurent à un gibet & cela fait assez connoître que ce genre de mort est une mort de malédiction, à moins qu'on n'y reçoive la bénédiction de ce dieu crucifié qui est le fruit béni du sein de Marie.

Que la condition de vos enfans seroit déplorable, si le fils portoit l'iniquité de la mère! Mais priez cette mère de bénédiction qu'elle bénisse la mère & les enfans en mesme tems, & qu'en retirant la malédiction de dessus la teste de la mère elle la détourne de celle des enfans & empesche qu'elle ne tombe sur eux. Dites luy donc de toute l'étendue de vostre âme : moy qui suis la plus abominable de toutes les créatures, toute remplie de l'amertume de mes crimes & de ma condition, toute pleine de péchez, si indigne de m'approcher du Seigneur, si éloignée de luy & dans une si grande opposition à luy, la plus maudite des femmes & des mères & la plus capable de communiquer ma malédiction contagieuse & de la faire passer à mon fruit pour répandre sur mes enfans ce poison spirituel dont je me suis empoisonnée moy-mesme, j'ay recours à vous, Vierge sainte, & en cet estat je vous salüe, Marie, la plus élevée de toutes les créatures, toute remplie de la grâce du Seigneur; je reconnois que le Seigneur est avec vous & que vous este

choisie entre toutes les femmes pour être la mère de Dieu, & que de ce fruit divin que vous avez conçu dans votre ame par l'innocence de vos mœurs & par une chasteté inviolable, une abondance de bénédictions est répandue sur vous. Je n'oserois me présenter devant ce Dieu, & comme les Israélites, je crains ses regards d'éclairs & de foudres, & ses paroles de tonnerre. J'ay besoin comme eux d'un médiateur, & au lieu d'un médiateur foible & sujet au péché comme Moïse, je m'adresse à la plus puissante patronne que je puisse avoir auprès de Dieu, à Marie, exempte de tout péché & mère de mon Dieu. Je ne puis trouver un plus grand crédit auprès de Dieu que celui de sa mère. Répandez sur moy, Vierge sainte, de cette plénitude de grâces, obtenez-moy l'entrée auprès de Dieu que j'ay irrité par mes péchez, réconciliez-moy avec luy; procurez-moy la bénédiction, & répandez-la sur mes enfans. Je ne crains pas que vous ayez un refus comme la mère de ce prince de l'Esprit qui ne put obtenir ce qu'elle luy demandoit par Adonias & qui ne fit, par la proposition qu'elle luy fit, qu'avancer la mort de ce misérable que le roy son fils fit tuer sur l'heure, après avoir su l'envie qu'il avoit d'épouser la Sammite qui avoit consolé David dans sa vieillesse. J'ay besoin, sainte Vierge, de cette grâce consolante dont le fils de Dieu qui est le vostre fut rempli dans sa passion & dont vous fustes vous-même consolée quand la glaive de compassion & de douleur vous traversa le cœur à la vue de sa mort. J'aurois lieu de craindre, m'en sentant si indigne, que la prière que je vous fais de vous l'impêtrer de luy l'aigrit encore contre moy, si je ne sçavois qu'il est plus que Salomon, & qu'il

ſçait joindre la clémence de David avec la ſageſſe de ſon fils, ſurpaſſant même de bien loing ces deux roys en l'un & en l'autre. Je ſçay que ce fils tout divin ne vous refuſera rien & que, non ſeulement il vous fera, dresser un throne auprès du ſien pour vous entendre, mais qu'il vous accordera tout ce que vous luy demanderez. Priez-le donc pour moy qui ſuis une ſi grande péchereſſe, dans ces momens ſi proches de ma mort qui doivent décider de mon éternité.

C'eſt ce que je luy fis dire, croyant que cette diverſité de penſées, qui tendoient toutes à une même choſe & qui bien ſouvent n'eſtoient que différens tours, d'une même idée, entretiendroient mieux ſon eſprit qui ne demandoit que la variété & le fixeroit ainſy ſans luy faire violence.

Je paſſay de là au Symbole qui eſtoit le but que je m'eſtois principalement propoſé en cette prière, jugeant qu'elle avoit très grand beſoin d'eſtre catéchifée ſur les principes de noſtre religion qu'elle ſçavoit très peu, mais croyant pour ne la pas rebuter ſous le nom de catéchifme qu'il valoit mieux entrer en matière ſous le nom de prière. Je luy expliquay les douze articles de noſtre foy ; enſuite, je luy fis connoiſtre ce qu'elle devoit connoiſtre des ſacremens & des autres points de la créance de l'Égliſe. Je luy fis faire de tems en tems des actes de foy ſur quelques articles particuliers, & apres avoir tout parcouru en détail, je luy adjoutay une profeſſion de foy en général pour la ſoumettre à tout ce que l'Égliſe croit, & luy faire connoiſtre que l'Égliſe qu'eſt l'aſſemblée des fideles ſous le pape & les autres pasteurs eſt la colonne & l'appui de la vérité, que c'eſt l'organe dont le Saint-Eſprit ſe ſert pour nous révéler ce

que nous devons croire, qu'elle ne peut jamais errer, que J.-C. est avec elle jusqu'à la consommation des siècles, qu'il l'assiste de son Saint-Esprit pour la rendre infailible, que les portes de l'enfer ne prévauderont point contre elle, & que quiconque ne l'escoute pas dans les décisions qu'elle fait par les pasteurs qui la représentent est un infidèle.

Je la trouvay assez ignorante sur tout cela, quoyque je ne luy disse rien que de fort général & que j'estime estre sçû par le commun des chrétiens. Je fus surpris qu'une femme de qualité, d'esprit, fille de parens fort chrétiens, élevée par une mère qu'on m'a dit fort vertueuse & appliquée à sa famille, fut si ignorante. Cela marque bien qu'elle avoit peu captivé son esprit & qu'on n'en avoit pas eu grand soin. Comme je finissois cette instruction meslée de prières, d'élévations à Dieu, d'actes de foy, d'espérance & d'amour de Dieu, luy faisant entendre qu'elle estoit obligée à tous ces actes & qu'il falloit croire & faire des actes de foy, sans quoy, selon l'oracle de Nostre-Sauveur, on ne pouvoit éviter d'estre condamnée, qu'on ne pouvoit sans l'amour de Dieu vivre de la vie de la grâce & que les préceptes affirmatifs d'adorer Dieu & de l'aimer obligeoient à faire quelqu'actes d'adoration & d'amour de Dieu en certaines occasions, mais principalement quand la mort approchoit, le bourreau ouvrit la porte sous prétexte de demander si on n'avoit besoin de rien, & c'estoit en effet pour me prier de luy parler d'un sellier à qui elle avoit il y a quelques années donné 300^{ll} pour un carosse qu'il avoit vendu à M^{me} de B. 1500^{ll}, & fait son billet du reste.

J'en avois déjà parlé à la dame sur ce que m'en avoit dit la veille le fellier mesme, & je luy répétay en présence du bourreau ce que je luy avois dit. Elle répondit tout haut au bourreau : je donneray ordre à cela autant que je le pouray ; mais faut-il déjà partir ? On nous feroit plaisir de nous donner encore du tems.

M^r, dit le bourreau, rien ne presse, nous pouvons n'aller encore de deux ou trois heures.

Il estoit déjà cinq heures & demye & elle eut de la joye qu'on luy dit qu'elle ne feroit point si pressée. Je connus par là qu'elle goustoit fort ce que je luy disois & qu'elle estoit aussy bien disposée à la mort que la précipitation qu'elle avoit d'abord paru avoir à y courir l'éloignoit des préparations chrétiennes qui y estoient nécessaires. Elle me dit de parler à M^r Comté de ce fellier, mais d'une manière qu'en luy rendant justice on n'intéressât ny ses créanciers, ny ses enfans à qui on le devoit ; d'ailleurs qu'elle n'avoit rien & qu'elle se remettoit de tout à nous, ayant bien de la douleur de ne pouvoir payer toutes ses dettes & regrettant sa dissipation qui l'avoit mis hors d'estat de le faire. Un moment après, en regardant son chapelet, elle me dit : M^r, voila un chapelet que je ferois bien aise qui ne tombast pas entre les mains du bourreau. Ce n'est pas que je ne croie qu'il n'en feroit un bon usage : ces gens là sont chrétiens comme nous : mais enfin j'aimerois mieux le laisser à quelqu'autre.

M^{me}, luy-dis-je, voyez à qui vous voulez que je le donne, & je le renderay comme vous me l'aurez marqué.

M^r, me dit-elle, je n'ay personne à qui je le puisse donner qu'à ma sœur, mais j'ay peur qu'elle n'ait quelque

horreur de toucher ce qui m'auroit approché. Si ellen'y avoit point de peine, elle me feroit un grand plaisir de le porter, cela luy remettrait plus souvent mon idée, & elle prieroit encore Dieu pour moy. Mais je ne mérite pas qu'elle use de ce qui m'aura servy, & bien loing qu'elle doive chercher à rappeler ma mémoire, elle la doit fuir comme une image odieuse.

M^{me}, luy répliquay-je, vous avez pu voir par sa lettre quelle tendresse elle a pour vous, & combien vostre personne luy est chère ; vostre mémoire ne le fera pas moins : elle se souviendra de vous avec amitié, & priera Dieu de tout son cœur pour le salut de vostre ame ; & bien loing d'avoir quelque répugnance à posséder ce qui vous a appartenu, ce luy sera une consolation. Elle le regardera comme un reste de vous-mesme après vostre mort, & le tiendra fort précieux : vous ne pouvez luy laisser rien qui luy convienne mieux, ny qui la satisfasse plus dans le souvenir qu'elle aura de vous que le gage de vostre piété envers Dieu qui sera celui de vostre amitié pour elle ; & comme elle l'aura toujours devant les yeux, elle fera plus de prières pour vous.

Si-elle ne m'eut sùst nommé M^{me} sa sœur pour luy donner ce chapelet, je luy aurois nommé M^{me} d'Aubray, sa belle-sœur, en luy apportant l'exemple de M^r de Monmoranci qui donna à sa mort à M^r le Cardinal de Richelieu qu'il en croyoit l'auteur un Saint-Sébastien que j'ay veu dans la chapelle du chasteau de Richelieu, & je l'aurois fait parce que j'avois remarqué en elle quelque éloignement de cette dame par la raison qu'elle avoit esté sa partie. Mais, comme elle me nomma M^{me} sa sœur, j'en demeuray là & je me contentay à l'égard de

M^{me} d'Aubray dans l'occasion de l'asseurer qu'elle n'avoit contre elle aucun recentiment & qu'elle luy vouloit tout le bien possible comme à tous les autres qu'elle croyoit avoir poursuivy sa mort. Elle me témoigna d'elle-mesme, ce que je luy aurois inspiré, vouloir retenir son chapelet qui faisoit deux ou trois tours à son bras droit jusqu'à sa mort & me dit : M^r, je ne le quitteray que quand on fera prest de m'exécuter ; vous me l'osterez pour lors, & vous le rendrez à ma sœur après ma mort.

M^{me}, luy dis-je, cela sera ainsy, & vous le garderez jusques-là ; mais, comme le bourreau tient desjà à luy toute vostre dépouille & que ce que vous avez luy appartient, il faudra, s'il vous plaist, luy dire un mot pour le prier de trouver bon que vous fassiez par moy rendre ce chapelet à M^{me} vostre sœur. Cette proposition estoit assez humiliante pour elle, mais je la crus assez bonne, et de tems en tems je l'humiliois pour ajouter à un supplice forcé quelque pénitence volontaire. Elle sentit cela, mais elle reçut la mortification fort chrétiennement & me dit d'un ton de voix fort doux & sans changer de visage : Je le feray, monsieur.

Dans ce moment on me vint avertir tout haut que M^r le procureur général me faisoit l'honneur de me demander pour me parler. Le chapelain de la Conciergerie, qui me parut un honneste homme & fort raisonnable, se trouva là avec M^r Aubert. Je la laissay entre leurs mains pendant que je receverois les ordres de M^r le procureur général. Je le trouvay à la porte de la chapelle où il me fit l'honneur de me parler.

M^r, me dit-il, voilà une femme qui nous désole.

Et en quoy vous désole-t-elle, M^r, luy répondis-je ?



Pour moy je vous avoue que j'ay une grande consolation de l'estat où je la vois présentement & j'espère que Dieu luy fera miséricorde.

Ah, M^r, reprit-il, elle avoue son crime, mais elle ne déclare pas de complices !

M^r, luy répondis-je, je ne sçay ce que porte sa déclaration.

M^r, me dit-il en reprenant, voulez-vous bien que je vous dise ce qu'on dit dans le monde ? Vous ne le pouvez sçavoir ; voilà deux jours que vous passez icy, vous n'avez pu apprendre ce qui se dit au palais & en ville. Je sçay l'un & l'autre & je vous le diray sans déguisement.

M^r, luy répondis-je, vous me ferez bien de l'honneur, & ce sera une grâce particulière dont je vous seray très obligé s'il s'y trouve quelque chose qui me regarde.

Ce que j'ay à vous dire, M^r, me répliqua-t-il ne regarde que vous. On dit que vous estes intime amy de M^r Le Boust & que la liaison étroite qu'il y a entre luy & vous, sa famille & la vostre, vous a fait détourner M^{me} de B. de charger M^r Penautier & ses autres complices.

M^r, luy répondis-je d'assez grand sang-froid, je ne sçay ce que vous pensez de cela.

M^r, me dit-il en m'interrompant, je vous rend justice, je ne vous ay pas engagé dans cette action que je ne sçusse vostre intégrité & que je n'en fusse seur par le témoignage de gens sur la foy de qui je me repose fort, & je suis persuadé qu'il n'y a point d'amitié qui vous ait pu empêcher de faire vostre devoir, & que, si uni que vous puissiez estre avec M^r Le Boust, vous auriez fait dénon-

●

cer son allié plutôt que d'empêcher qu'on ne le déférât, si vous l'aviez sçu coupable.

Je vous ay, M^r, luy répondis-je, une très grande obligation de la bonté que vous avez de juger si favorablement de moy, n'ayant pas l'honneur d'estre connu de vous; mais je puis vous esclaircir le fait, & vous assurer que rien n'est plus faux. M^r Le Boust, M^r, est un grand juge & un grand rapporteur, des plus anciens de la Chambre, & peut-estre, comme j'en ay ouy parler, celui qui voit le plus d'affaires : il est pour cela connu de toute la terre, & quand j'aurois l'honneur de le connoître & qu'il me donneroit quelque entrée chez luy, cela me seroit commun avec mille gens. Mais je puis vous dire, M^r, que je ne l'ay jamais veu, & que je ne le connois pas de visage. Il a un fils abbé, docteur, & aumônier du Roy, connu de tout le clergé; quand j'aurois l'honneur de le connoître particulièrement, ce ne seroit pas une chose étrange : je pourrois l'avoir veu à l'escole où il pourroit m'avoir donné de ses theses : je pourrois l'avoir entendu sur les bancs & il n'y a guère de personne de sa qualité que je ne connoisse; mais je ne sçay comme cela se fait, pour luy je ne l'ay jamais veu. Il a un autre fils, je ne sçay s'il est cadet ou aîné, ny s'il a d'autres frères, non plus que s'il a des filles dans sa famille. C'est celui que je devrois moins connoître que M^r son frère, parce qu'il a moins de nom que luy & qu'il n'a pas encore tant travaillé que M^r son père, parce que je n'ay pas l'honneur d'estre de sa profession. Cependant, M^r, c'est celui là seul que je connois : encore ce n'est que depuis ce matin, & vous pouvez vous informer comme est venue la connoissance & quelle

a esté nostre entrevüe par le concierge de cette prison qui est un homme à vous. C'est luy-mesme qui, comme j'attendois dans la salle que l'interrogatoire de M^{me} de B. fut achevé, me l'a amené & m'a dit en m'abordant luy-mesme & me le présentant : M^r, voilà un des Messieurs qui vous vient parler. J'estois assez mécontent qu'on me fit parler à personne en ce moment, mais ne pouvant honnestement en user autrement, je l'ay salué. Il a bien senty au premier compliment qu'il m'a fait que je ne le connoissois pas. M^r, m'a-t-il dit en poursuivant ce qu'il avoit commencé, je vois bien que je ne suis pas connu de vous. — M^r, luy ay-je répondu, je ne crois pas avoir jamais eu l'honneur de vous voir; du moins je n'en ay pas d'idée : je vous demande pardon, je viens peu en ces quartiers & j'y connois peu de monde. — M^r, a-t-il repris, je m'appelle Le Boust, fils du conseiller de la Chambre, & je suis moy-mesme conseiller du Parlement, beau-frère de M^r Penautier; vous sçavez sans doute par le bruit du monde qu'on veut l'impliquer dans l'affaire de M^{me} de B. comme s'il en estoit complice : je sçay qu'il en est innocent, & je sollicite pour sa liberté. Nous n'avons rien à craindre de la vérité; mais si forts que nous nous en tenions, nous avons tout à craindre de la violence de la question & de la foiblesse d'une femme. Je suis convaincu de l'innocence de mon beau-frère; mais je ne puis n'avoir point peur que M^{me} de B. ne l'accuse fausement : auquel cas, M^r, nous espérons que vous aurez assez d'intégrité pour l'obliger à se rétracter & pour luy faire entendre qu'elle ne peut mourir en seureté de conscience, sans descharger un innocent qu'elle auroit accusé. — Sur cela, M^r, je luy

ay répondu trois mots. M^r, luy ay-je dit, je ne sçay point l'affaire de M^{me} de B. ny quels sont ses complices : ainſy je ne puis rien vous dire de ce que vous venez de me toucher ; mais je puis vous aſſeurer que pour peu que j'aye veu M^{me} de B. je la crois incapable de charger d'autres perſonnes que des coupables, ſi forte que ſoit la queſtion. Pour moy, je feray toujours ce que je croiray de mon miniſtère : mais je puis vous dire par avance qu'elle a aſſez de réſolution pour ſouffrir ſans charger un innocent. Ne pouvant tirer de moy autre choſe que des paroles générales que j'ay rapportées mot pour mot, ce que j'ay fait auſſy des ſiennes avec la meſme religion, il m'a fait une révérence & moy à luy, & nous nous ſommes ſéparés. Voila tout le diſcours que nous avons eu enſemble. J'ay ſi peu remarqué ſon viſage que je ne m'en remets aucuns traits, & s'il paroifſoit icy préſentement, je ne pourrois pas le reconnoiſtre.

M^r, me dit M^r le procureur général, puis-je aſſeurer de cela comme du jour en plein midy ?

M^r, luy répondis-je, ce ſont des faits qu'il eſt aiſé de juſtifier & ſans vous dire que je ne voudrois pas entrer dans l'honneur de voſtre confiance par une fourberie inſigne telle que ſeroit celle-cy ſi je vous impoſois, il n'eſt pas difficile de ſçavoir ſi je connois M^r Le Bouſt ou quelqu'un de ſa famille, & vous pouvez tout à l'heure apprendre du concierge comme ſ'eſt paſſé l'entretien que j'ay eu avec M^r ſon fils.

M^r, me dit-il, je n'ay pas beſoin de perquiſition ; je vous crois trop ſur voſtre parole & j'en rendray hardiment témoignage partout.

Je pris occasion devant que de quitter M^{le} le procureur général, de luy parler de ce qui regardoit Briancourt & Desgrais. M^r, luy dis-je, après luy avoir rapporté la chose telle que je la sçavois de la dame, je ne crois pas que vous demandiez sur cela une déclaration par escrit qui décharge Briancourt & Desgrais; vous ne vous arrêtez pas à elle pour juger de leur probité, & ce qu'elle a pu dire d'eux ne vous a pas fait impression : mais elle croit estre obligée à révoquer ce qu'elle a dit contre le témoignage de l'un qu'elle a tenu faux, & contre la conduite de l'autre qu'elle accuse de malversation, & à reconnoître publiquement que le premier a dit vray quand il a dénoncé qu'elle luy avoit fait confidence de l'empoisonnement de M^r son père & de Messieurs ses frères, & que le second n'a rien fait contre le devoir de sa charge. Si vous souhettez une déclaration de cela, elle vous la donnera telle qu'il vous plaira, & j'ay charge de sa part de vous l'offrir.

M^r, me répondit-il, c'est assez. Si elle n'a que cela à dire la déclaration seroit inutile. Mais, ajouta-t-il, j'oubliois de vous parler de l'exposition du Saint Sacrement qu'on a coutume de faire devant que de sortir de la chapelle. Je vous en ay fait dire un mot ce matin par M^r de la Methe, le substitut. Le chapelain m'estant venu proposer cela, j'ay renvoyé la chose à vous, & M^r de la Methe vous a dû dire que je vous en faisois le maître & que M. le chapelain ne feroit rien que par vos ordres.

Il est vray, M^r, luy dis-je, que M^r de la Methe m'a témoigné que vous aviez eu la bonté de me renvoyer M^r le Chapelain & je luy ay dit que j'en entretiendrois M^{me} de B. & que je ne doutois pas qu'elle n'eut bien

de la consolation de pouvoir adorer le Saint Sacrement à découvert, devant que d'aller à l'échafaut.

M^r, me dit-il, exposant le Saint Sacrement, on sera obligé de mettre les prisonniers, que j'ay fait enfermer dans leurs chambres pour ne luy pas faire de peine dans le trajet qu'elle auroit à faire de cette galerie, en estat de venir à la chapelle assister aux prières qui se feront devant le Saint Sacrement exposé, & je crains qu'elle ne souffre un peu plus de honte de cela.

Je croy, M^r, que cette confusion n'est à compter pour rien pour une personne qui doit dans un instant mourir en Grefve, & quand elle ajouteroit quelque chose à son suppliee, cela est d'ailleurs bien récompensé par la grâce qu'on peut recevoir de cette exposition.

M^r, reprit M^r le procureur général, usez-en comme il vous plaira ; j'ay donné ordre de suivre les vôtres.

Je pris congé de luy tout à l'heure & je retournay à la dame que je trouvay fort tranquille avec M^r Aubert & M^r le chapelain. Ils se louèrent fort de sa constance & en ma présence on parla de Marie Stuart, & elle éloigna bien cette comparaison. Cette reine, dit-elle, estoit aussy innocente que je suis criminelle, & il n'y a que des calomnies qui ayent pu attenter à flétrir sa réputation. La vérité de l'histoire la justifie autant que le mensonge voudroit la noircir. — On luy dit que tout le monde faisoit des prières pour elle ; elle se recommanda à ces deux messieurs & ils se retirèrent.

M^r, me dit-elle, il faut que je sois bien misérable pour intéresser tant de gens à prier pour moy. Ce ne peut estre que l'énormité & l'abomination de mon crime qui fasse prier tout le monde pour moy comme on dit qu'il prie.

M^{me}, luy dis-je, remerciez Dieu que tant de gens demandent grâce pour vous : on dit qu'il prend plaisir à souffrir cette violence que luy fait une troupe de suppliants pour implorer son secours. Les anges sont tous prests à se réjouir de vostre conversion &, plus l'ouvrage est grand, plus ils ont présentement de zèle & d'empressement pour le demander, plus ils luy en renderont de grâces. Mais tous les efforts du ciel & de la terre sont absolument inutiles si vous ne vous rendez vous-mesme & que vous ne vous humiliez, non pas sous la main des hommes, mais sous la main toute puissante de Dieu. Vous avez, ce me semble, assez de grâces extérieures pour estre touchée ; vous ne manquez pas de mouvemens & d'inspirations au-dedans, & il ne tiendra qu'à vous de vous rachepter de cette masse de perdition où vos péchez vous ont engagée. Je viens d'apprendre que vous pourriez avoir un bonheur auquel je ne m'attendois pas. Je vous avois dit qu'il falloit qu'une communion spirituelle suppléât au deffaut de la sacramentale, & que vous n'auriez rien de plus. On me fait sçavoir qu'on veut bien exposer le Saint Sacrement à l'autel, devant que nous allions à l'échafaut, pour vous donner la consolation de le voir & de l'adorer présent. Si vous n'avez pas celle de le toucher & de le recevoir en vous, du moins, M^{me}, il ne tient qu'à vous que cela se fasse.

Ah, M^r, me dit-elle, croyez-vous que je puisse refuser cette grâce que je n'aurois jamais osé espérer & que j'achetterois de tout mon sang s'il n'estoit destiné pour autre chose.

M^{me}, luy dis-je, il vous en coustera peu pour l'avoir : vous pourrez seulement en voir un peu plus de monde

dans la chapelle & dans les galleries de la conciergerie ; d'ordinaire on fait entrer les prisonniers dans la chapelle pour adorer le Saint Sacrement en troupe & avec plus de solennité ; ainſy on les pourra faire ſortir de leurs chambres & vous en ſerez quitte pour eſtre veue, mais outre qu'ils joindront leurs prières aux voſtres & que vous tirerez de leur préſence cet avantage, je ne crois pas que vous ayez beaucoup de peine à vous faire voir à des prisonniers ſur le point que vous eſte d'aller mourir publiquement & d'eſtre en ſpectacle à Dieu, aux anges, & aux hommes.

M^r, me répondit-elle, hélas, j'en verray bien d'autres tantôt aſſemblés dans les rues & dans la place où on me va couper la teſte. Je ne ſçay pourquoy vous me faites cette propoſition ; je trouve qu'il n'y a pas à héſiter le moins du monde là-deſſus : qu'on faſſe entrer qui, on voudra.

C'eſt aſſez, M^{me}, mais diſpoſez-vous à voir dignement le ſacrement. Il faut pour cela renouveler en vous l'eſprit de pénitence pour n'y porter que des yeux très purs & un cœur fort chaſte. Reconnoiſſez, je vous prie, l'indulgence que l'Égliſe a pour vous. Elle ne peut après des crimes ſi abominables que vous avez commis, qu'elle ne vous traite en pénitente, ſi pleine d'amour de Dieu que vous fuſſiez, & au lieu de vous mettre au plus bas eſtage des pénitens, & de vous tenir longtems dans un grand éloignement de la réconçiliation & de la veue de ſes miſères, comme elle en a uſé ſouvent à l'égard de perſonnes moins coupables que vous, elle vous admet tout d'un coup & au premier ordre & au plus haut degré.

Elle faiſoit autrefois paſſer communément les plus

grands pécheurs par quatre épreuves de la pénitence devant que de leur rendre l'usage de l'eucharistie interdit aux pénitens. Elle les laissoit quelque tems pleurer à la porte des temples sans leur en permettre l'entrée ; là ils se jettoient aux pieds des fidèles qui entroient, ils leur demandoient pardon du scandale qu'ils leur avoient donné, ils gémissoient, ils imploroient leurs prières pour attirer sur eux la miséricorde de Dieu ; ils portoient en leurs habits, en leurs visages, en tout leur extérieur, des marques de leurs douleurs, la teste couverte de cendres, & le cilice sur le corps. C'estoit le premier pas qu'on leur faisoit faire pour revenir à la communion de l'église dont ils estoient séparés, & si vous voyez l'histoire de l'église, vous y remarqueriez bien des personnes qui ont essuyé pendant beaucoup d'années cette fatigue, devant que d'aller plus loing. Après quoy on leur faisoit faire une seconde démarche. Ils entroient dans l'église & y pouvoient entendre les homélies qui se faisoient aux peuples dans le rang des cathécumènes, & c'est de là qu'on les appelloit écoutans ; ils assistoient à la lecture des livres saints, à la psalmodie, & aux sermons, comme ceux qui se présentoient pour estre chrétiens & qui n'estoient pas encore baptisez : il y en avoit qui estoient longtems dans cet estat avant de passer outre & nous voyons des canons des conciles qui condamnoient des gens bien moins coupables que vous à s'y tenir bien des années. Ce second pas estoit suivi d'un troisieme qui n'en estoit différent que parce qu'on y avançoit un peu plus dans le temple & qu'on s'y prosternoit très souvent devant l'évesque & les prestres pour demander leur bénédiction ; & ces fréquens prosternemens des pénitens qui estoient

accompagnez de quantité de cérémonies de la part des ministres de l'église, qui leur imposoient les mains & faisoient à Dieu des prières pour le supplier d'agréer leur pénitence & de l'abréger sans les absoudre encore sacramentellement de leurs péchez, donnoient à cette troisième session de pénitence le nom de subtraction. On appeloit ceux qui s'y trouvoient, prosterner ou soumis; ils estoient comme les seconds présens à l'office divin; & aux discours sacrez, mais ils se retiroient comme eux devant le sacrifice & ne voyoient point la célébration des mystères: ils n'estoient pas mesme encore réconciliés par le sacrement jusqu'à ce qu'ils finissent le tems qu'ils y devoient estre, qui quelques fois n'estoit pas moins long que celui des deux premiers degrez; mais à la fin de celui-ci, l'absolution sacramentelle se donnoit aux pénitens & estoit comme le passage du troisième au dernier qu'on appeloit de consistance, parce que ceux qui y estoient arrivez y estoient comme dans un estat de repos, n'ayant plus à souhaitter avec empressement la réconciliation à l'église qu'ils avoient auparavant demandée avec tant de pleurs, tant de travaux & tant d'humiliations, & qu'ils avoient enfin obtenüe. Leur course s'arrestoit là. Mais ils estoient encore arrestez eux-mêmes par la suspension de la communion qu'on ne leur donnoit pas & qu'ils attendoient de la bonté de l'église sans impatience; ils entendoient toute la messe, ils voyoient le Saint Sacrement, mais ils ne pouvoient pas le recevoir ni participer aux mystères qui se célébroient en leur présence. Ils sentoient fort cette mortification du retranchement qu'on leur faisoit de l'eucharistie & ils avoient cette faim spirituelle qui donne à

tous les fidèles une sainte ardeur pour se remplir de cette viande du ciel, le pain des anges ; mais ils se croyoient trop heureux que leur excommunication fut levée & de se voir réunis à l'église dont leurs crimes les avoient longtems tenus séparés dans les premiers degrez de leur pénitence où l'église les regardoit comme des excommuniés ; & si grand que fut leur désir de recevoir le sacrement, ils sentoient si fort le bonheur qu'ils avoient de le voir qu'ils n'importunoient plus l'église pour en obtenir l'usage de l'eucharistie & la liberté de communier qui est le souverain bien de la religion. Ils s'en remettoient avec soumission à la disposition de l'église, & suppléoit autant qu'ils pouvoient à ce défaut de communion sacramentelle qui ne leur estoit pas encore accordée par la communion spirituelle.

Voyez, M^{me}, quelle est la bonté de Dieu à vostre égard ; il vous fait, dès les premiers momens de contrition que vous poussez à luy, passer au plus haut degrez des pénitens ; il vous a fait absoudre de vos péchez ; il vous reçoit à la communion spirituelle ; & comme si ce n'estoit encore pas assez, il veut bien vous faire voir le Saint Sacrement, cette arche sacrée d'alliance entre luy & les hommes, dont la seule présence vous peut donner une force insurmontable pour soutenir le combat, remporter la victoire, & vous faire, comme David, tressaillir de joye par un triomphe anticipé.

Jeme servis de cette occasion pour luy faire produire des actes de foy, d'espérance, de charité & d'adoration. Je luy fis dire ce que cet homme de l'évangile disoit au fils de Dieu : Je sçay que tout est possible à la foy quand vous la soutenez & que vous l'animez : je crois, mon

Dieu, mais si vous ne fortifiez ma foy & que vous ne la consommiez vous-mesme par le secours de la grâce, elle sera toujours imparfaite : Seigneur, aidez mon infidélité. Je luy fis répéter cette grande confiance du centenier : Seigneur, dit-elle comme luy, je suis bien indigne que vous veniez en moy ; une seule parole de vostre bouche suffit pour guérir l'ame la plus malade. Je ne demande pas, dit-elle en continuant & prenant l'espérance de cette femme de l'évangile, à toucher vostre corps ; que je touche la frange de vostre robbe & je seray saine, & du seul marchepied de vostre autel où je me prosterneray, je receveray les influences qui sortiront du tabernacle où je vous voiray sous les voiles du pain. — Je luy fis avouer, à l'exemple de la Cananée, qu'elle n'estoit qu'une misérable servante, qu'une sujette rebelle, bien éloignée du mérite nécessaire pour s'asseoir à la table du père de famille & manger du pain des enfans, mais destinée seulement pour ramper sous cette table, & là, adorer dans une plus profonde humilité les grandeurs & les miséricordes de Dieu, & recevoir quelques miettes qui en tombent. Mon Dieu, luy fis-je dire, je croy fermement tout ce vous avez jamais révélé parce que vous este la première vérité également incapable d'erreur & de mensonge, qui ne pouvez jamais estre trompé ny tromper jamais. J'espère fortement en vous, & j'attens sans doubter de vostre parole tout ce que vous promettez de récompense aux élus, parce que vous este la miséricorde suprême & que vous avez pitié de tous ceux qui vous craignent. Je vous aime de toute l'étenduë de mon cœur parce que vous este la souveraine bonté, la source de tout le bien par qui tout le bien

subsiste & sans qui il n'y en a aucun. Je vous adore de toute mon âme, parce que vous êtes par essence la toute puissance qui avez créé toutes choses & qu'on ne peut assez reconnoître le plein pouvoir que vous avez sur tout l'être qu'en s'anéantissant & rentrant dans le néant dont vous avez tiré toutes les créatures.

Comme je finissois ces mouvemens de cœur, M^r le procureur général me fit dire une seconde fois qu'il me vouloit parler &, comme je sortis pour avoir l'honneur de le voir, MM. les Commissaires & M^r Drouet entrèrent dans la chapelle.

Monsieur le procureur général me tira dans la galerie qui aboutit dans la montée par où on va à la chambre de la question & me dit en nous promenant : Monsieur, ce n'est que pour vous entretenir pendant que M^{rs} vont pour une dernière fois interroger M^{me} de B. Ils auront fait en un instant ; ils n'ont qu'un mot à luy demander : ensuite de quoy ils seront bien aises que vous vouliez en leur présence la faire souvenir de ce que vous luy avez dit de l'obligation où elle estoit de déclarer tout ce qu'elle sçavoit. Nous avons tant à répondre dans cette affaire, & elle est si extraordinaire, qu'il faut faire tout ce qui se pourra pour faire connoître à tout le monde qu'il n'y a rien que nous n'ayons mis en œuvre pour l'obliger à confesser tout.

M^r, luy dis-je, je veux bien luy répéter solennellement tout ce que je luy ay dit sur cela dans le secret ; mais voulez-vous faire un acte de cela ? — Point du tout, me répondit-il.

Ce n'est pas, luy répliquay-je, que je fasse difficulté de parler hautement en cette occasion : je monteroïs

sur le pinacle du temple pour le publier s'il le falloit. Il ne faut point qu'on croye que cela me fasse de peine : tous les théologiens seroient icy d'accords & l'obligeroient à avouer tout ce qui regarde l'empoisonnement & à déferer ses complices : c'est dans ce cas où Saint Thomas veut qu'on accuse les gens quand même on n'en seroit pas requis.

Monsieur le procureur général me fit bien des honnestetés, & comme on me vint avertir que ces Messieurs avoient achevé, je pris congé de luy. Je trouvay les deux conseillers & le greffier avec elle dans le lieu où je l'avois laissée derriere l'autel de la chapelle. Mais elle estoit tournée tout d'une autre manière & au lieu qu'elle avoit, quand je fus avec elle, le dos appuyé contre le derriere de la table de l'autel & que j'estois à l'opposite la regardant en face, ces Messieurs l'avoient mise en ma place & avoient pris la sienne. Ils me firent avancer au dessus d'eux &, pour m'obliger à parler, M^r Paluau me dit : Monsieur, Madame nous a fait connoistre que vous l'aviez convaincüe qu'elle estoit obligée de déclarer tout ce qui pouvoit regarder son crime, & nous avons esté bien aises de la trouver prévenue de cette bonne maxime.

Il n'en fallut pas plus pour me donner jour à m'expliquer après ce que me venoit de dire M^r le procureur général.

Messieurs, leur dis-je, je n'ay fait que ce que je devois & je ne pouvois me dispenser de dire à M^{me} de B. ce que je luy ay dit là dessus. Elle ne pouvoit estre en secreté de conscience si elle n'eut advoué tout ce qu'elle sçait & j'aurois prévariqué contre mon ministère si je ne luy avois pas fait entendre cela. Madame, continuay-je

en me tournant à elle, vous sçavez bien que quand j'eus l'honneur de vous aborder hier, comme je vous vis en disposition de prendre confiance en moy & de me donner le secret de vostre conscience, je ne voulus point entrer avec vous en discussion d'aucune chose que je ne vous eusse donné avis que si vous estiez coupable d'empoisonnement comme on vous en accuſoit, vous deviez non seulement avouer devant Messieurs vos juges, mais leur déclarer avec cela quel est le poison dont vous vous este servie, ce qui en fait la composition autant que vous le pouvez connoître, quel est le contre-poison, & faire main basse sur tous vos complices sans pardonner à un seul ; qu'il s'agissoit d'un crime qui avoit de grandes suites, & que vous ne le pouviez réparer sans les prévenir, & que tous ceux qui en estoient coupables estoient autant de pestes publiques qui n'alloient qu'à la destruction du genre humain & dont il falloit purger l'estat ; que vous empoisonneriez encore en eux après vostre mort & que vous seriez complice de tous leurs empoisonnements si vous les épargniez & qu'ils vous survescussent impunément pour ne les avoir pas dénoncéz ; qu'en cas de vol public, de fausse monnoye, de conspiration contre l'estat, d'hérésie, de maléfice, & d'autres crimes de cette qualité qui avoient des suites, les criminels condamnés à mort ne pouvoient espérer de salut sans déferer ceux qui avoient part à leurs crimes ou qu'ils sçavoient en commettre de semblables ; que vostre crime estoit de ce genre ; que Messieurs vos juges estoient en droit de vous demander vos complices & que vous ne pouviez éluder leurs demandes ; qu'il falloit leur répondre juste & leur descouvrir tout ce que vous con-

noissiez sur cela ; que vous estiez même obligée de les prévenir &, sans attendre qu'ils vous interrogeassent sur tous les chefs, vous ne pouviez ne leur point déclarer ce que vous sçaviez ; que s'il leur eschapoit de vous faire quelque question sur ce qui pouroit estre en vostre affaire, ou même en quelque autre que vous connoissiez estre de l'intérêt public, vous n'en seriez pas quitte devant Dieu pour dire que vous n'auriez pas esté interrogée sur cela ; que vous deviez même aller au devant & faire connoître tout, que sans cela il n'y avoit pas pour vous de pardon.

Monsieur Paluau m'interrompit à ce mot & expliquant le pardon dont je parlois : point d'absolution devant Dieu, dit-il ?

Monsieur, repris-je, je ne l'entend que comme cela. Je ne parle pas de l'absolution devant les hommes ; ce n'est pas de cela dont j'ay l'honneur d'estre dispensateur. La fonction de la légation dont J.-C. me charge en son nom n'est pas de ce monde, non plus que son règne ; je ne suis icy que son ministre, non plus que son interprète. Non, Madame, il n'y a point pour vous de rémission de vos péchez devant Dieu que vous ne vous conduisiez comme je viens de vous marquer, & vous pouvez vous souvenir que je vous ay dit tout cela devant que de sçavoir que vous fussiez coupable. Je vous le répète encore : vous ne pouvez estre justifiée au jugement de Dieu que vous n'accusiez nettement tous ceux que vous sçauvez s'estre servis de poison.

M^r, me dit-elle, il est vray que vous m'avez dit tout cela d'abord, & plus au long que vous ne le répétez présentement : aussy ay-je suivy ces maximes & je ne

ſçay que ce que j'ay déclaré. J'ay deſjà témoigné à ces meſſieurs que vous m'aviez ainſy inſtruite & que c'eſtoit pour cela que je leur diſois tout. J'ay tout dit, Monsieur, & il ne me reſte plus rien à dire.

Monsieur Paluau prit la parole & me dit : C'eſt trop, Monsieur, adieu.

Il ſe retira tout à l'heure & on ne nous donna plus que peu de tems à paſſer en cet endroit, le jour commença à décliner ; il pouvoit eſtre environ ſix heures & trois quarts. Je ne doute pas qu'elle ne fut aſſez rebutée de tant d'interrogatoires ; cependant je ne vis en elle ſur cela aucune ombre de plainte, tant elle avoit d'honnêteté. C'eſt apparemment ce qui l'empêcha, quand on m'obligeoit de la quitter pour un moment, de me demander pourquoy on m'avoit appellé, qui m'avoit parlé, & de quoy, quoyqu'elle ſe doutaſt aſſez que cela ne regardoit qu'elle. Elle me vit le jeudy fortir trois fois de la chambre ſans qu'elle ſçut qui me vouloit parler ; elle n'en parut nullement en peine, & à mon retour auprès d'elle nous reprîmes noſtre papier ſans qu'elle me fit aucune queſtion ny ſur la perſonne qui me demandoit, ny ſur le ſujet dont on m'avoit pu parler. Le vendredy comme je revins auprès d'elle à la fin de la queſtion, je ſe me dérobay pas ſi adroitement d'elle pour aller avec le greſſier lire le papier dont j'ay deſjà parlé qu'elle ne s'aperçut bien que j'eſtois allé quelque part pour quelque affaire qui avoit rapport à elle, & elle ne m'en parla point. Depuis l'après dîner je fus obligé de la quitter deux momens pour parler à Monsieur le procureur général : elle ſçut que c'eſtoit luy qui me faiſoit appeler & on le nomma tout haut. Elle pouvoit

bien. juger que ce n'estoit que pour me dire quelque chose qui la touchoit, & elle ne fut pas assez curieuse pour s'en informer de moy. Il pouvoit en cela y avoir de l'honnesteté de sa part : mais cela seul ne l'auroit pas empêchée de vouloir sçavoir ce qui s'estoit passé entre Monsieur le Procureur Général & moy, s'il n'y avoit eu en elle une grande indifférence pour tout ce qui luy restoit d'intérêts en ce monde qui faisoit qu'elle s'abandonnoit elle mesme & se remettait en toutes choses entre les mains de Dieu.

Cette grande tranquillité qu'elle me parut avoir dans toutes les occasions qui pouvoient un peu exciter sa curiosité est une des marques que j'eus qu'elle ne pensoit plus à elle que pour l'autre monde, & qu'elle avoit déjà oublié celuy-cy. Je n'eus pas de peine après ce dernier interrogatoire à la remettre dans la fermeté d'ame qu'il falloit qu'elle eut pour adorer le saint sacrement. Je puis dire mesme qu'elle ne la perdit pas pendant cette action, quelque capable qu'elle fut de la détruire & de la troubler.

Je luy dis que puisque la vue de ce sacrement luy devoit tenir lieu de la réception du viatique que son estat luy interdisoit, qu'elle devoit y apporter les mesmes dispositions qu'on demande pour la communion, qu'elle devoit s'éprouver elle-mesme comme Saint Paul l'ordonne, & prendre garde de ne pas s'approcher de ce Dieu indignement de peur qu'elle ne s'attirast par là son jugement & sa condamnation ; que ce Dieu caché sous les espèces n'estoit pas comme Moyse qui ne frappoit de lepre ou ne la guérissoit qu'en touchant de la main ; que la seule présence & le seul regard de Nostre Seigneur

avoit le pouvoir de guérir; qu'il n'estoit pas nécessaire qu'il se mit comme Élisée sur le mort pour le ressusciter; qu'il suffisoit qu'il le vit ou qu'il le voulut sans le voir; que, s'il avoit voulu quelques fois toucher la biere & se rendre sur le tombeau pour faire revivre les morts, il l'avoit fait quelques fois sans cela; que, s'il avoit rendu la vûe à quelques aveugles & l'ouïe à quelques sourds en les touchant, il avoit dans d'autres rencontres fait les mêmes miracles sans se servir de ses mains; qu'il n'avoit eu besoin pour guérir le lépreux fidèle que de le voir & qu'il l'avoit guéri en disant ces mots : je le veux, soyez guéri; que son pouvoir n'estoit pas attaché à aucuns signes extérieurs qui fussent nécessaires pour luy faire produire les plus grands effets; qu'il le faisoit indépendamment de cela; ainsi qu'il la vivifiroit sans qu'elle touchast ce sacrement où il estoit enfermé; mais qu'elle se souvint qu'il faisoit des impressions bien différentes dans les âmes qui le voyoient comme dans celles qui le recevoient, & que de même que c'est une manne qui entretient la vie de la grace dans celles qui le reçoivent dignement, & un poison qui donne la mort à celles qui le reçoivent indignement, c'est aussi une source de biens ou de maux pour celles qui le voyent selon les bonnes ou les mauvaises dispositions qu'elles ont en le voyant; que comme dans les âmes pénitentes sa vûe guérit les playes que le serpent infernal a fait dans le désert de ce monde & préserve de sa morsure d'une manière bien plus admirable que la vûe du serpent d'airain que Moïse éleva au peuple dont il avoit la conduite ne le garantissoit des serpens des déserts où ils passèrent devant que d'entrer dans la terre promise,

figure de cette possession glorieuse que Dieu nous promet après cette vie où nous sommes comme des voyageurs dans un pays inculte dans les âmes impures & impénitentes au contraire Dieu tuoit d'un seul regard comme un basilic ; que ce qui nourrissoit un estomac bien préparé l'étouffoit quand il se trouvoit indisposé ; ainſy qu'elle devoit bien préparer ſon cœur & le purifier pour paroître devant ce Dieu ſi pur & ſi ennemy de l'impureté ; qu'elle luy demandast pardon de tous les péchez dont elle pouvoit eſtre coupable meſme ſans le ſçavoir ou qu'elle avoit oublié.

Faites à Dieu, luy diſ-je en continuant, *M^{me}*, cette prière avec David : Mon Dieu ne vous ſouvenez pas de mes ignorances, pardonnez-moy mes péchez de jeunefſe, pardonnez-moy toutes mes fautes occultes, pardonnez-moy tout ce que j'ay fait faire de mal aux autres, ſoit que je les aye porté à le faire ou que j'en aye eſté l'occasion, effacez mes péchez de foibleſſe, remettez-moy ceux que j'ay fait par ignorance, ne regardez en moy ni ce que j'y connois de vitieux & que je vous confeſſe dans l'amertume de mon cœur ni ce qui y peut eſtre d'ailleurs de défectueux & qui ne vient pas à ma connoiſſance, ſoit que j'aye ignoré d'une ignorance affectée & criminelle qu'il fut tel, ou que je l'aye oublié après l'avoir commis de connoiſſance de cauſe. Je ſçay qu'il ne faut approcher des choſes ſaintes que ſaintement, & qu'elles ne ſont que pour les ſaints ; que vous ne voulez pas que voſtre corps qui eſt le ſaint des ſaints voie la corruption ; que vous ne ſouffrez pas qu'il ſoit impunément veu par des yeux impurs. Donnez-moy, Seigneur, la pureté que vous exigez pour cela. Si vous trouvez

des taches dans les astres & de la malice dans les anges, que ne dois-je pas craindre, moy qui ne suis que fumée & qui ne fais de liaison qu'avec les démons. Otez de moy tout ce qui vous déplaît & donnez-moy tout ce qu'il faut pour vous plaire.

Pour luy faire souvenir en gros de ses péchez, je luy remis les sept demandes du Paten de la manière que je les luy avois expliqué suivant l'idée de Sainte Thérèse. Pensez, luy dis-je, Madame, à ce que vous devez à Dieu en qualité de père ; c'est luy qui vous a créé & qui vous a conservée jusqu'à cette heure faisant luire pour vous le soleil comme pour les plus justes. Si criminelle que vous soyez, vous luy deviez obéissance & respect. Combien avez vous péché contre ce père par tant de défobéissances & par tant de mépris que vous avez fait de ses inspirations ? Que ne deviez vous à ce Roy de fidélité & de soumission ? Demandez luy pardon de toutes vos rébellions contre luy & du violement que vous avez fait tant de fois de la loy. Quelle foy & quel amour ne deviez vous pas à cet époux qui vous avoit luy même doté de son sang & à qui vous avez coûté tant de sueurs, tant de travaux, & la perte même de la vie, & que ne luy devez vous pas présentement de réparation pour tant d'infidélités, tant de froideurs, tant d'inimitiez, tant de perfidies, tant de trahisons ? Ce pasteur vous a accablée de bienfaits, il a institué des sacremens pour vous y donner la grace, il a voulu que sa chair fut vostre nourriture, il a donné son ame pour vous, il a scellé le nouveau testament de son sang en vous y adoptant pour sa fille : quelle reconnaissance n'estiez vous pas obligée d'avoir pour luy & par quelle satisfaction

pouvez-vous à cette heure couvrir toutes les ingrattitudes que vous avez eu pour tant de grâces ? Quel empressement ne deviez vous pas avoir pour coopérer à ce divin rédempteur dans l'ouvrage de votre rédemption ? Quelle estime ne deviez vous pas faire du prix de ce rachat ? Quels efforts pour en profiter & ne le pas laisser perdre ? Quelle religion pour s'adorer & pour en user ? Et quelle pénitence pourra expier tant d'oisiveté criminelle, tant d'indifférence pour votre salut, tant de négligence, tant de profanation de ce sang sacré que vous avez foulé aux pieds ? Quelle confiance ne deviez vous pas avoir pour ce souverain médecin, & quelle docilité pour vous laisser conduire, pour suivre ses avis, & pratiquer ses remèdes ? Vous avez eu pour luy tant de toms une extrême insensibilité sans prendre en luy aucune créance & sans estre touchée de l'intérêt que vous aviez à le croire ! Enfin quelle épouvante ne deviez vous pas avoir de ce juge si terrible & si impitoyable, & quel moyen croyez-vous qu'il y ait d'appaiser ce juge irrité de votre endurcissement qui a esté tant d'années insurmontable & de votre inflexibilité si longue & si opiniâtre ? Ah, Madame, vous ne pouvez avoir recours qu'à ce même Dieu que vous avez offensé ! Vous ne pouvez appeler de luy qu'à luy même. Vous ne pouvez vous mettre à couvert de la fureur de sa justice que sous la protection de sa miséricorde, & il n'y a rien qui puisse obtenir le pardon de l'abus que vous avez fait de cette sainte hostie qu'elle même. Vous trouverez encore dans le saint sacrement que vous allez voir ce père de miséricorde prest à recevoir son enfant prodigue, ce Roy remply de mansuétude, dont David n'estoit que la figure,

qui veut sauver sa ville & ses sujets révoltez, cet époux bien plus véritablement que Moyse un époux de sang qu'il a répandu pour la conquête de nos âmes ses épouses, qui veut se remettre avec une épouse infidelle qu'il avoit luy mesme répudiée pour ses impuretés, ce pasteur qui donne encore son âme pour ses ouailles & qui cherche la brebis égarée pour la ramener au troupeau, ce rédempteur qui verse encore son sang pour rachepter les personnes les plus perdües, ce médecin qui rend encore la parole aux muets & l'ouïe aux sourds, ce juge enfin qui veut allier la paix avec la justice & qui suspend son jugement pour absoudre les criminels. Il n'y a qu'une victime dans la nouvelle loy, il n'y a qu'un sacrifice : mais comme la victime n'y est pas distinguée du prestre qui est selon l'ordre de Melchisédec, elle est perpétuelle comme il est pour l'éternité. Ce sacrifice se renouvelle à tous momens & est toujours le mesme. J. C. l'offre encore pour tous les hommes ; quelqu'abus que vous ayez fait de son sang, vous n'avez pas épuisé ce sang dont la source ne peut tarir ; il coule encore de ses playes & son pere veut bien le recevoir pour nostre salut. Mais comme si ce n'estoit encore pas assez que J. C. se fut sacrifié une fois en répandant son sang dont la mémoire seule estoit suffisante pour mériter le rachapt d'un million de mondes, il veut encore se sacrifier tous les jours sur nos autels, & il y continue sans effusion de sang ce mesme sacrifice qu'il a fait autrefois sur le calvaire en y répandant son sang. Il a voulu qu'il y eut un sacrement qui fut comme un mémorial vivant de cette immolation où il se trouve encore luy-mesme tout entier, se sacrifiant sous les espèces du pain, & se mettant

à la place du pain qu'il y détruit. C'est à cette hostie vivante & propitiatoire pour les péchez qu'il faut s'adresser pour demander à Dieu l'absolution de vos fautes. Préparez-vous à réitérer à l'autel les actes de foy, d'espérance & de charité que je vous ay fait produire : vous y verrez le mystère de nostre foy, le principal de nostre espérance, & l'objet de nostre charité chrétienne.

Dans le moment on nous vint avertir qu'il falloit partir et M^{me} de B. parut souhaiter qu'il y eut encore un peu de tems. Par là, je remarquay la différence qu'il y avoit de ce moment à celui où elle sembloit, si elle eut pu, avancer le terme de sa mort ou du moins ne pas faire attendre après elle ; la nature la faisoit agir dans cette première précipitation, & la religion qui l'occupa depuis luy fit connoître le besoin qu'il y avoit de prendre un peu de tems pour se préparer à la mort. Mais comme il estoit sept heures & qu'on ne pouvoit plus retarder, je luy dis : Allons, M^{me}, adorer ce sang divin dans le sacrement & le prier qu'il acheve de vous ôter ce qui vous reste de taches & de péchez.

Nous allâmes à l'autel, le bourreau luy ayant un peu plus qu'auparavant ferré les cordes dont ses mains estoient liées ; elle se mit à genoux auprès de M^r le chapelain sur le marchepied de l'autel, & moy auprès d'elle. M^r le chapelain en surplis entonna le *Veni creator*, le *Salve regina* & le *Tantum ergo*, pendant quoy je ne dis que trois mots à trois reprises à M^{me} de B. pour luy faire demander la grâce du saint esprit & l'intercession de la sainte Vierge, & pour l'advertir de faire des actes de foy, d'amour, & d'adoration en rendant gloire à ce Dieu caché comme au Souverain Seigneur

de toutes choses, & s'humiliant elle-même profondément dans son néant. Je la disposay à demander la bénédiction de ce Sauveur devant que de soutenir le combat qu'elle avoit à effuyer bien plus fort que celui de Jacob qui ne fut béni de l'ange qu'après avoir combattu. M^r le chapelain, ces prières finies, donna la bénédiction du saint sacrement qu'elle reçut dévottement & étant courbée, & nous sortîmes ensuite de la chapelle, le bourreau ayant pris le devant pour préparer une chemise, son valet la tenant par la main à côté droit, & moy étant à gauche.

Il est vray qu'après que nous fûmes sortis de la chapelle, elle commença à sentir quelque confusion à la vue de dix ou douze personnes qui se trouvèrent sur son passage dans la galerie où nous passâmes & que pour s'en sauver un peu, de ses mains toutes liées qu'elles estoient, elle abbatit le mieux qu'elle put sa coëffe & en couvrit une partie de son visage. J'aurois fort souhaité qu'elle eut esté moins sensible à cette première atteinte, & qu'elle eut reçu volontiers toute cette honte pour l'offrir à Dieu & la prendre comme une partie de sa pénitence. C'estoit ce que je l'avois avertie de faire quand elle s'estoit plainte à moy que je luy en donnois une trop légère devant qu'elle eut eu l'absolution ; mais je ne jugeay pas qu'il fallut si promptement la faire souvenir de cela, & je crus devoir laisser cette première émotion sans l'arrêter tout à coup. Je pensay seulement à empêcher que son ame ne fut si saisie qu'elle ne se possédast pas en patience.

Madame, luy dis-je, vous avez peut estre ouy parler dans le mystère de la purification de Notre Dame de la

joye qu'eut Siméon le juste quand il vit Nostre Seigneur dans la présentation au temple. Ce vieillard demandoit à Dieu pendant sa vie la veue du Messie avec tout l'empressement dont il estoit capable, & l'attendoit avec autant de zèle que de confiance. La première joye que luy donna le saint esprit fut de luy promettre qu'il ne verroit pas la mort qu'il n'eût veu le Christ du Seigneur qu'il demandoit avec tant d'instances; mais il en reçut une seconde qui fut le comble de l'autre. Le jour qu'il vit le Seigneur il ne désira plus après le retardement de sa mort qu'il n'avoit voulu éloigner que jusqu'à ce bonheur : Seigneur, dit-il en prenant ce Dieu entre ses bras; vous avez voulu donner cette consolation à vostre serviteur; vous avez suspendu sa mort jusqu'à cette heure pour ne le pas laisser mourir sans le gage de la paix : je moureray en paix puisque mes yeux ont veu mon Sauveur, celuy par qui vous sauvez Israël & vous vous réconciliez tout le monde.

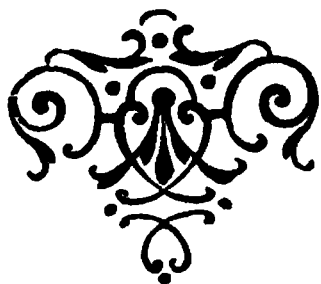
Vous m'avez, Madame, comme ce saint rempli de la crainte du Seigneur, témoigné vostre joye quand je vous ay annoncé que vous ne verriez point la mort que vous n'eussiez veu le Christ du Seigneur dans le saint sacrement; elle a du se consommer quand vous l'avez veu puisque c'est le mesme que Siméon vit; la foy nous en assure comme c'estoit elle-mesme qui assureoit le saint que l'enfant qu'il voyoit estoit le verbe incarné : vous l'avez veu méconnoissable sous les espèces du pain, & il ne l'estoit pas moins dans l'estat où Siméon le reçut. Cette toute puissance, cette intelligence souveraine & cette parole incréé estoit voilée de la foiblesse de l'enfance; celuy qui fait tout agir paroissoit ne pouvoir encore se

remuer ; celui qui conçoit tout paroïssoit estre sans l'usage de la raison ; & celui en qui le père s'exprime & exprime toutes choses ne montrait rien au dehors qui put faire entendre ses expressions. Il estoit sans aucune marque de son pouvoir, sans aucune démonstration de connoissance & sans aucune parole. Sa divinité estoit toute cachée comme son humanité l'est aussy dans le saint sacrement. Vous croyez, M^{me}, que c'est luy mesme que vous avez veu ? — M^r, me dit-elle, ouy, je le crois. — Dites donc, M^{me}, repris-je, avec Siméon : Seigneur, vostre servante mourera en paix puisque ses yeux ont veu l'auteur de son salut.

Dans le moment, il falut passer un guichet, & on ferma la porte après nous sans laisser encore passer personne qui nous suivit. Comme nous fûmes entre deux guichets son chapelet se défila & j'entendis tomber quelques grains. Je luy dis : M^{me}, arrêtez, s'il vous plaist : je crains que vostre chapelet ne soit défilé ; j'ay ouy tomber quelque chose. Nous nous baissâmes le vallet du bourreau & moy pour amasser les grains qui en estoient tombez, & il luy remit dans la main ce qu'il en avoit. Elle fut fâchée de cette petite disgrâce, voulant garder son chapelet jusqu'à la mort ; elle ne se plaignit cependant de rien quoyqu'il y ait de l'apparence que cela n'estoit arrivé que parce que le vallet la tenoit un peu trop rudement ; au contraire d'un visage fort honneste, comme on luy eut mis dans la main ce qui se put amasser dans un lieu sombre & où l'obscurité fit perdre quelques grains, elle dit au vallet : Monsieur, je scay que je ne possède plus rien & que tout ce que j'ay sur moy vous appartient : je ne puis rien donner que

de vostre agrément, mais je vous prie de trouver bon que je donne ce chapelet à Monsieur : vous n'y perderez pas beaucoup, il n'est pas de grand prix : je ne luy remets entre les mains que pour le remettre en celles de ma sœur qui est une Carmélite : consentez, Monsieur, que j'en use ainsi. Le vallet fit un compliment à sa manière, témoignant qu'elle estoit maîtresse de tout ce qu'elle avoit, & que quand la chose seroit de plus grande valeur elle la pouvoit donner. Je ne scay si, de l'humeur qu'elle estoit, il y avoit rien de plus humiliant pour elle que ce qu'elle dit à ce vallet, se souvenant que je luy avois marqué qu'elle le devoit dire.

902m 4/14/27
FIN DU PREMIER VOLUME.



IMPRIME PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume : 5 fr. ou 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBER. 1 volume (épuisé).

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction et notes par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies et publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (épuisé).

Les Gayetes d'OLIVIER DE MAGNY, avec préface par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

Les Contes et Facéties d'ARLOTTO, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (épuisé).

Le Cymbalum mundi, par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice et notes par F. FRANK. 1 vol. (épuisé).

L'Elite des Contes du SIEUR D'OUVILLE, avec une notice et des notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (épuisé).

Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction & des notes, par ARMAND GASTÉ. 1 vol. (épuisé).

Les Serées de GUILLAUME BOUCHET, avec notice et index par ROYBET. 6 vol.; chaque volume. 7 50

Les tomes I et II sont épuisés.

Les Dialogues de TANUREAU, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 vol. (épuisé).

Les Quatrains de PIBRAC, avec notice et notes, par J. CLARTIE et E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

